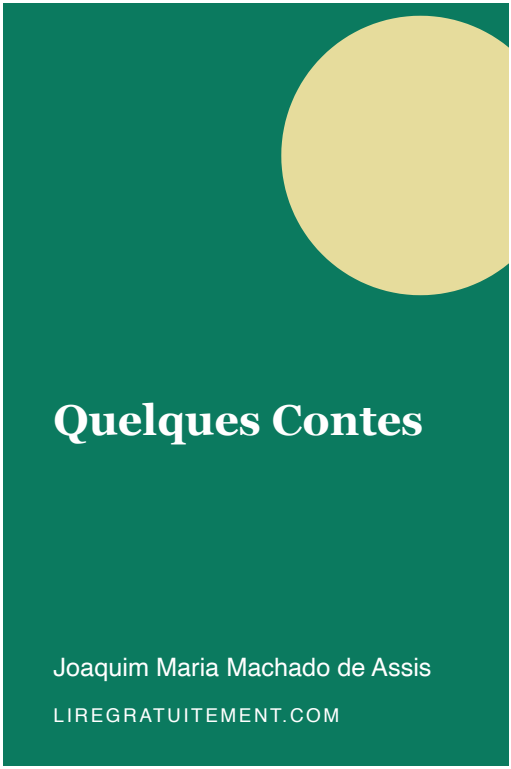


Quelques Contes (Machado de Assis)

Joaquim Maria Machado de Assis

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La cartomancienne

Hamlet fait observer à Horacio qu'il y a plus de choses sur la terre et sous les cieux que n'en imagine notre philosophie. Cette même explication, la belle Rita la donnait au jeune Camille, un vendredi de novembre de 1869, alors qu'il se moquait d'elle, parce qu'elle était allée, la veille, consulter une cartomancienne. La différence, c'est qu'il employait d'autres paroles.

— Ris, ris. Les hommes sont ainsi faits ; ils ne croient à rien. Eh bien ! sache que je suis allée chez elle, et qu'elle a deviné les motifs de ma visite avant même que je lui eusse dit de quoi il s'agissait. À peine a-t-elle commencé à étaler les cartes qu'elle s'est écriée : « Vous aimez quelqu'un… » J'avouai que oui, et alors elle a continué d'aligner les figures, de les combiner, et elle m'a enfin déclaré que j'avais peur que tu ne m'oubliasses, mais que c'était à tort…

— Elle s'est trompée, interrompit Camille, en riant.

— Ne dis pas cela, Camille. Si tu savais combien j'ai couru à cause de toi. Tu le sais ; je te l'ai dit. Ne ris pas de moi, ne ris pas.

Camille lui prit les mains, la regarda, sérieux et fixe. Il jura qu'il l'aimait beaucoup et que ses craintes étaient puériles. En tous cas, quand elle aurait peur, la meilleure cartomancienne c'était encore lui-même. Ensuite, il la gronda ; quelle imprudence d'aller dans cette maison. Villela pouvait le savoir, et ensuite…

— Allons donc ! toutes mes précautions étaient prises en entrant.

— Où demeure-t-elle ?

— Tout près d'ici, rue da Guarda-Velha ; personne ne passait à ce moment. Rassure-toi : je ne suis pas folle.

Camille rit une autre fois ;

— Vraiment, tu crois à ces choses ? lui demanda-t-il.

Ce fut alors que, traduisant Hamiet, sans le savoir, en prose vulgaire, elle lui dit qu'il y avait en ce monde beaucoup de choses mystérieuses et réelles. S'il n'y croyait pas, tant pis ! il n'en était pas moins vrai que la cartomancienne avait tout deviné. Quoi encore ? La meilleure preuve, c'est qu'elle était maintenant tranquille et rassérénée.

Elle pensait qu'il allait lui donner la réplique, mais il se retint, ne voulant pas lui enlever de ses illusions. D'ailleurs, dans son enfance, et même plus tard, il était demeuré superstitieusement emprisonné au milieu d'un arsenal de croyances que sa mère lui avait inculquées, et qui s'étaient évanouies vers sa vingtième année. Le jour qu'il laissa tomber toute cette végétation parasite, et qu'il ne resta plus que le tronc de la religion, il enveloppa, dans un même doute d'abord, puis dans une négation totale, ces deux enseignements qu'il avait reçus de sa mère. Camille ne croyait à rien. Pourquoi ? il n'aurait pu le dire, il ne possédait aucun argument, se limitant à tout nier. Et je m'exprime mal ; car nier, c'est encore affirmer, et il ne formulait pas son incrédulité. Devant le mystérieux, il se contenta de hausser les épaules et de passer son chemin.

Ils se séparèrent contents, lui surtout. Rita était certaine d'être aimée, Camille, non seulement possédait cette certitude, mais encore il voyait sa maîtresse trembler et se risquer pour lui, courir les tireuses de cartes, et bien qu'il la censurât, il ne pouvait s'empêcher d'être flatté. La maison de rendez-vous se trouvait dans l'ancienne rue dos Barbonos, où demeurait une femme née dans la même province que Rita. Celle-ci descendit par la rue das Mangueiras, dans la direction de Botafogo, où elle habitait. Camille prit par la Guarda-Velha, et regarda, au passage, la maison de la cartomancienne.

Villela, Camille et Rita, trois noms, une aventure et aucune explication préalable. Donnons-en. Les deux premiers étaient amis d'enfance. Villela suivit la carrière de la magistrature ; Camille entra dans le fonctionnarisme, contre la volonté de son père, qui voulait le voir médecin. Mais le père mourut, et Camille préféra n'être rien du tout, jusqu'au jour où sa mère lui trouva un emploi public. Au commencement de 1869, Villela revint de sa province, où il s'était marié avec une personne jolie et frivole ; il abandonna la magistrature, et ouvrit un cabinet d'avocat. Camille lui trouva une maison du côté de Botafogo, et alla le recevoir à bord.

— C'est vous. Monsieur, s'écria Rita en lui tendant la main. Vous ne vous imaginez pas à quel point mon mari est votre ami. Il parle sans cesse de vous.

Camille et Villela se regardèrent avec tendresse. Ils étaient vraiment amis. Ensuite Camille s'avoua à lui-même que la femme de Villela ne démentait pas les lettres du mari. Et vraiment elle était gracieuse et vive dans ses gestes, avec ses regards chauds, sa bouche fine et interrogative. Elle était un peu plus âgée qu'eux. Elle avait trente ans, Villela vingt-neuf et Camille vingt-six. Ce-

pendant le port grave de Villela le faisait paraître plus âgé que sa femme, tandis que Camille était un ingénu dans la vie morale et dans la vie pratique. Il lui manquait aussi bien l'action du temps que ces lunettes de cristal que la nature met dans le berceau de quelques-uns pour anticiper sur les années. Ni expérience, ni intuition.

Ils firent vie commune. La fréquentation assidue les rendit intimes. Peu après, la mère de Camille mourut, et, dans ce désastre (c'en fut un vraiment), Villela et Rita entourèrent Camille de leur amitié. L'un s'occupa de l'enterrement, des messes et de l'inventaire, l'autre soigna le cœur du jeune homme, et personne ne s'entendait mieux à cela.

Comment ils en arrivèrent à l'amour, il ne le sut jamais. En vérité, il se plaisait à passer les heures près d'elle. Elle était son infirmière morale, presque une sœur, mais surtout elle était femme et jolie. L'odor de femina : voilà ce qu'il respirait d'elle, autour d'elle, ce dont il s'imprégnait. Ils lisaient les mêmes livres, allaient ensemble au théâtre et à la promenade. Camille lui enseignait les dames, les échecs, et ils y jouaient, la nuit : — elle mal, — lui un peu moins mal, et pour lui être agréable : voilà pour l'ambiance. Quant à l'action personnelle, les yeux insistants de Rita, qui cherchaient souvent les siens, qui le consultaient avant le mari, les mains glacées, les altitudes insolites… Un jour d'anniversaire, il reçut de Villela une jolie canne en cadeau, et de Rita, une simple carte de visite, avec un compliment écrit au crayon, et ce fut à cette occasion qu'il lut dans son propre cœur. Il ne pouvait détourner les yeux du billet. Les paroles étaient banales ; mais il y a des banalités sublimes, ou pour le moins délectables. Le vieux fiacre où l'on s'est pour la première fois promené, stores

baissés, avec la femme aimée, vaut le char d'Apollon. Tel est l'homme, telles sont les choses qui l'entourent.

Camille voulut sincèrement fuir ; mais déjà il ne pouvait plus. Rita comme un serpent s'approcha de lui, l'enveloppa tout entier, fit craquer ses os dans un spasme, et, goutte à goutte, lui versa le poison dans la bouche. Il en demeura étourdi et subjugué. Embarras, remords, craintes, désirs, il éprouva tout en même temps. Mais la bataille fut courte et la victoire délirante. Adieu, scrupules ! la sandale prit bien vite la forme du pied, et tous deux s'en furent par le grand chemin, les mains jointes, marchant légèrement sur les herbes et les graviers, sans éprouver autre chose que des regrets, quand ils étaient éloignés l'un de l'autre. La confiance et l'estime de Villela demeuraient inaltérables. Un jour, cependant, Camille reçut une lettre anonyme, qui le traitait de débauché et de perfide, et déclarait que l'aventure était connue de tous. Camille eut peur, et, pour détourner les soupçons, il espaça ses visites chez Villela. Celui-ci se plaignit. Camille donna comme excuse une passion frivole de jeune homme. Sa candeur dégénéra en astuce. Ces intervalles se prolongeaient, et ses visites cessèrent entièrement. Peut-être entrait-il en cela un peu d'amour-propre, le désir de se soustraire aux affabilités du mari, pour diminuer la noirceur de sa propre conduite.

Ce fut à cette époque que Rita, défiante et craintive, courut chez la tireuse de cartes pour la consulter sur la véritable cause de la conduite de Camille. Nous avons vu que la cartomancienne lui rendit la confiance, et que le jeune homme la gronda. Les semaines passèrent, Camille reçut encore deux ou trois lettres anonymes, si passionnées qu'elles ne pouvaient être un avertissement vertueux ; elles laissaient plutôt deviner le dépit caché de

quelque prétendant. Ce fut l'opinion de Rita, qui formula cet aphorisme en d'autres termes : « La vertu est paresseuse et avare ; elle ne dépense ni temps ni papier. Seul l'intérêt est actif et prodigue. »

Camille ne fut pas plus rassuré pour cela. Il craignait que l'anonyme ne s'adressât à Villela, car la catastrophe serait alors inévitable. Rita avouait qu'elle pouvait, en effet, se produire.

— Bon ! dit-elle. J'emporte les enveloppes pour confronter l'écriture avec celle des lettres qui pourraient lui être envoyées. S'il s'en présente une de calligraphie identique, je la garde et je la déchire.

Aucune ne vint. Mais, peu de temps après, Villela commença à se montrer sombre, parlant peu, comme s'il se défiait. Rita s'empressa d'aviser l'autre, et ils délibérèrent. Son opinion, à elle, était qu'il devait retourner chez eux, pressentir le mari ; peut-être recevrait-il de lui la confidence de quelque circonstance particulière.

Camille pensait diversement. Reparaître après tant de mois, c'était confirmer la dénonciation ou les soupçons. Mieux valait prendre garde, faire un sacrifice durant quelques semaines. Ils combinèrent les moyens de correspondre en cas d'urgence, et se séparèrent avec des larmes.

Le jour suivant, comme Camille se trouvait à son ministère, il reçut de Villela le billet suivant : « Viens immédiatement chez nous ; j'ai besoin de te parler sans retard. » Il était midi ; Camille sortit aussitôt. Dans la rue, il pensa qu'il eût été plus naturel que Villela le fît appeler à son bureau. Pourquoi chez lui ? c'était extraordinaire ; et l'écriture, à tort ou à raison, lui parut tremblée. Y

aurait-il une corrélation entre cet événement et ce qu'il avait appris la veille ? « Viens immédiatement chez nous ; j'ai besoin de te parler sans retard », répétait-il, les yeux fixés sur le papier.

En imagination, il vit passer le bout de l'oreille d'un drame : Rita subjuguée et sanglotante, Villela indigné, prenant la plume, certain qu'il viendrait, et l'attendant pour le tuer. Camille trembla ; il avait peur. Ensuite il rit jaune, car, dans tous les cas, il répugnait à l'idée de reculer. Et il continua sa route. Chemin faisant, il lui prit la fantaisie d'aller chez lui. Peut-être y trouverait-il quelque avertissement de Rita, qui lui donnerait la clef du mystère. Il ne trouva rien, ni personne. Il descendit de nouveau dans la rue, et la possibilité que tout fût découvert lui parut de plus en plus vraisemblable. Une dénonciation anonyme était naturelle, de la part de la même personne qui l'avait menacé précédemment. Villela était peut-être au courant de tout. Le fait seul d'avoir suspendu ses visites, sans motif apparent, à peine sous un prétexte futile, devait confirmer le reste. Camille marchait, inquiet et nerveux. Il ne relisait plus le billet ; mais les paroles, qu'il savait par cœur, se présentaient immobiles à ses regards ; ou encore, et l'impression était pire, elles lui étaient murmurées à l'oreille par la voix même de Villela : « Viens immédiatement chez nous ; j'ai besoin de te parler sans retard. » Ainsi prononcées, par la voix de l'autre, elles prenaient un ton de mystère et de menace. « Viens immédiatement. » Pourquoi ? Il était près d'une heure ; Son émotion croissait de minute en minute. Il imagina tant et tant ce qui allait se passer qu'il finit par le voir et y croire. Positivement il avait peur. Il se demanda s'il irait armé, considérant que, s'il s'était trompé, il ne perdrait rien, en recourant à cette précaution utile. Immédiatement, il rejeta cette idée, mécontent de lui-même ; et il alla, pressant le pas, dans la direc-

tion de la place de la Carioca, pour prendre un fiacre. Il y monta, et, suivant ses ordres, la voiture partit au grand trot.

Le plus tôt sera le mieux, pensa-t-il ; je ne puis demeurer dans cette perplexité.

Mais le trot même du cheval augmenta son émoi. Le temps volait. Encore un instant, et il serait en face du péril. Presque au bout de la rue de la Guarda-Velha, le fiacre dut s'arrêter. La rue était barrée par une charrette renversée. Camille, en lui-même, se félicita de l'obstacle, et attendit. Au bout de cinq minutes, il remarqua à son côté, à droite, devant le fiacre, la maison de la tireuse de cartes à qui Rita s'était adressée et jamais il ne désira tant croire aux prophéties. Il regarda ; il vit les fenêtres closes, alors que toutes les autres étaient ouvertes, encadrant les curieux qui considéraient les incidents de la rue. On eût dit la demeure de l'indifférent destin.

Camille s'enfonça dans le fiacre pour ne plus rien voir. Son agitation était extraordinaire ; du fond des couches morales de sa conscience, émergeaient quelques fantômes d'un autre temps, de vieilles croyances, d'anciennes superstitions. Le cocher lui proposa de revenir sur leurs pas et de prendre par un autre chemin. Il répondit que non, qu'il attendrait. Et il se pencha pour regarder la maison. Ensuite, il fit un geste d'incrédulité. L'idée de consulter la tireuse de cartes venait de loin, de très loin, sur de larges ailes grises. Elle disparut, elle reparut, elle s'évanouit encore dans sa pensée ; mais au bout d'un instant, elle remua de nouveau ses ailes, plus près, en traçant des cercles concentriques… Dans la rue, les hommes criaient en dégageant la charrette : « Allons, maintenant ! Ho ! dia ! »

Encore un instant, et l'obstacle serait franchi. Camille fermait les yeux, pensait à autre chose. Mais la voix du mari lui murmurait aux oreilles les paroles de la lettre : « Viens immédiatement… » Et il pressentait en tremblant le déchaînement du drame. La maison le regardait. Ses jambes voulaient descendre et entrer… Un voile opaque s'étendit devant ses regards… il pensa rapidement à ce qu'il y a d'inexplicable dans tant de choses. La voix de sa mère lui répétait un tas de faits extraordinaires, et la phrase du prince de Danemark roulait dans son esprit : « Il y a plus de choses sous les cieux et sur la terre que n'en imagine notre philosophie… » Que perdait-il si… ?

Il se trouva sur le trottoir, devant la porte. Il dit au cocher d'attendre, enfila rapidement le corridor, et monta l'escalier… La lumière était faible, les marches rongées par le frottement, la rampe graisseuse. Mais il ne vit rien, ne sentit rien. Il grimpa et sonna. Personne ne vint ; il eut envie de descendre. Il était trop tard : la curiosité lui fouettait le sang ; ses tempes battaient. Il frappa à la porte, un coup, deux coups, trois coups. Une femme ouvrit, c'était la cartomancienne. Camille lui dit qu'il venait la consulter, et elle le fit entrer. Puis ils montèrent jusqu'aux combles, par un escalier pire encore que le premier, et plus obscur. Là-haut, il y avait une chambrette, mal éclairée par une seule fenêtre, qui donnait sur le toit de la maison voisine. De vieux meubles, des murs tristes, un air de pauvreté, loin de détruire le prestige du lieu, l'augmentaient encore.

La tireuse de cartes fit asseoir Camille devant une table, et s'assit du côté opposé, le dos tourné à la fenêtre, de façon que le peu de lumière du dehors battait en plein sur le visage de Camille. Elle ouvrit un tiroir, et y prit un jeu de cartes longues et

sales. Tandis qu'elle les mêlait rapidement, elle regardait le visiteur, non en face, mais en dessous. C'était une femme de quarante ans, italienne, maigre et brune, aux grands yeux rusés, et dont les regards perçaient.

— Voyons d'abord ce qui vous amène. Vous venez d'avoir une grande peur…

Camille, stupéfait, fit un geste affirmatif.

— Et vous voulez savoir, continua-t-elle, s'il vous arrivera ou non quelque chose…

— À moi ou à elle, dit-il vivement.

La cartomancienne ne sourit pas. Elle lui dit simplement d'attendre. Rapidement, elle brouilla de nouveau les cartes, de ses longs doigts fins aux ongles en deuil. Elle mêla et remêla, coupa, une fois, deux fois, trois fois. Ensuite elle recommença l'étalage. Camille ne la quittait pas du regard, curieux et anxieux.

Les cartes m'annoncent…

Camille s'inclina pour boire, une à une, ses paroles. Elle lui dit de ne rien craindre ; que rien ne lui arriverait, ni à lui ni à elle. Quant à l'autre, il ignorait tout. Pourtant il était indispensable de se montrer prudent. L'envie, le dépit tramaient dans l'ombre autour d'eux.

Elle lui parla de l'amour qui les unissait, de la beauté de Rita… Camille était aux nues, la prophétesse se tut, garda les cartes et ferma le tiroir.

— Ah ! Madame, vous m'avez rendu la tranquillité, dit-il en lui tendant la main par-dessus la table, et en serrant celle de la

cartomancienne.

Celle-ci se leva en riant.

— Allez, dit-elle, allez, Ragazzo innamorato…

Et debout, avec l'index, elle lui toucha le front. Camille frémit comme s'il eût senti le contact de la Sibylle, et se leva à son tour.

Il y avait sur une commode une assiette de raisins secs. Elle y prit une grappe et commença d'en détacher les grains, qu'elle mangeait en montrant deux rangées de dents qui faisaient contraste avec les ongles. Même dans ce geste vulgaire, elle conservait un air singulier. Camille, pressé de sortir, ne savait de quelle façon il s'y prendrait pour la payer, n'ayant aucune idée de prix.

— Les raisins coûtent de l'argent, dit-il enfin. Et tirant son portefeuille ; « Combien voulez-vous en envoyer chercher. »

— Demandez à votre cœur, répondit-elle.

Camille prit un billet de dix milreis, et le lui donna. Les yeux de la cartomancienne lancèrent un éclair. Le prix habituel était deux milreis.

— Je vois que vous l'aimez bien, dit-elle… Et vous avez raison. Elle aussi, vous aime beaucoup… Allez, allez tranquille. Attention ! l'escalier est obscur. Mettez votre chapeau.

Elle avait déjà gardé le billet, et descendait après lui, tout en parlant avec un léger accent. En bas, Camille lui dit adieu, et descendit encore l'escalier qui conduisait à la rue, tandis que la cartomancienne, mise en gaîté par l'aubaine, remontait en chantant

une barcarolle. Camille trouva le fiacre qui l'attendait. La rue était libre, il entra, et l'on partit à large trot.

Maintenant tout lui semblait meilleur ; les choses prenaient un autre aspect, le ciel était limpide et chaque visage jovial. Il en arriva à rire de ses craintes, qu'il traita de puériles. Il se rappela les termes de la lettre de Villela, et reconnut qu'ils étaient intimes et familiers. Où donc avait-il pris qu'ils eussent une tournure menaçante ? Il remarqua aussi qu'ils étaient pressants, et pensa qu'il avait eu tort de tarder si longtemps. Il s'agissait peut-être de quelque affaire grave, très grave.

— Allons, allons vite ! répétait-il au cocher.

Et en lui-même, pour expliquer son retard à son ami, il s'ingéniait à trouver quelque chose. Il semble même qu'il ait projeté de mettre à profit l'incident pour reprendre son ancienne assiduité. Au milieu de tous ces plans, les paroles de la cartomancienne lui revenaient en mémoire. En vérité, elle avait deviné l'objet de sa visite, sa situation à lui, et l'existence d'un tiers. Pourquoi n'aurait-elle pas deviné le reste ? Le présent que l'on ignore vaut l'avenir. Et c'est ainsi que, lentes et continues, les anciennes croyances de sa jeunesse revenaient à la surface, et que le mystérieux l'empoignait avec ses ongles de fer. Parfois, il s'efforçait de rire, il riait de lui-même, un peu vexé. Mais la femme, les cartes, les paroles sèches et affirmatives, l'exhortation : « Allez, allez ! ragazzo innamorato » ; et, pour finir, la barcarolle d'adieu, lente et berceuse, tels étaient les éléments récents qui cimentaient, avec les anciens, une foi nouvelle et vivace.

En vérité, son cœur était allègre et impatient ; il pensait aux instants heureux dans le passé, à ceux qui naîtraient dans l'ave-

nir. En passant à la Gloria, Camille regarda la mer, promena ses regards au loin, jusqu'à la ligne où l'onde et les cieux se donnent un baiser infini ; et il eut ainsi l'impression d'un avenir long, long, interminable.

Un instant après, il arrivait à la maison de Villela. Il descendit, poussa la porte de fer du jardin, et entra. La maison était silencieuse. Il gravit les six degrés de pierre, et à peine avait-il frappé à la porte qu'elle s'ouvrit, et Villela parut.

— Excuse-moi ; je n'ai pu venir plus vite. Qu'y a-t-il ?

Villela ne répondit pas. Il avait les traits convulsés. Il lui fit signe et ils entrèrent dans une petite salle. En entrant, Camille ne put retenir un cri de terreur. Au fond, sur un canapé, Rita gisait, sanglante et sans vie. Villela le saisit à la gorge, et, en deux coups de revolver, l'étendit mort sur le sol.

Entre saints

Àl'époque où j'étais chanoine de Saint-François-de-Paule (racontait un vieux prêtre), il m'advint une aventure extraordinaire.

J'habitais à côté de l'église, et, un soir, il m'arriva de rentrer tard. Jamais je ne revenais tard sans aller voir si les portes du temple étaient bien fermées. Elles l'étaient, en effet, mais j'aperçus, au ras du sol, une raie de lumière. Épeuré, je courus chercher la garde, et, ne la trouvant pas, je revins sur mes pas et demeurai sur le parvis, sans savoir à quel parti m'arrêter. La lumière, sans être très intense, l'était encore trop pour qu'on pût croire à la présence de voleurs. Je notai, en outre, qu'elle était

fixe et égale, qu'elle ne vacillait pas, comme le ferait la flamme de bougies ou de lanternes, entre les mains de gens s'occupant à voler. Le mystère m'attira. J'allai à la maison chercher les clefs de la sacristie (le sacristain était allé passer la nuit à Nytherohy), je fis le signe de la croix, j'ouvris la porte, et j'entrai.

Le corridor était obscur. J'avais emporté une lanterne, et je cheminais lentement, étouffant le plus possible la rumeur de mes pas. La première et la seconde porte qui communiquent avec l'église étaient fermées ; mais on apercevait la même lumière, peut-être plus intense que du côté de la rue. Je continuai d'avancer, jusqu'au moment où je trouvai la troisième porte ouverte. Je mis la lanterne dans un coin, avec mon mouchoir par-dessus pour qu'on ne l'aperçût pas du dedans, et je m'approchai pour voir de quoi il s'agissait.

Je m'arrêtai presque aussitôt. En effet, à cet instant seulement, je m'avisai que j'étais venu désarmé, et que j'allais courir un grand risque, en apparaissant dans l'église, sans autre défense que mes deux mains. Quelques minutes s'écoulèrent. La lumière restait la même, égale et diffuse, et d'une couleur laiteuse, différente de celle des bougies. J'entendis aussi des voix qui achevèrent de me troubler. Elles n'étaient point basses et confuses, mais régulières, claires et tranquilles, et donnaient l'idée d'une conversation. Je ne pus entendre tout d'abord ce que l'on disait. Soudain, une pensée me fit frémir. Comme, dans ce temps-là, les cadavres étaient enterrés dans les églises, je m'imaginai que ce pouvaient être des défunts qui causaient entre eux. Je reculai plein d'effroi, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps que je pus réagir et revenir vers la porte, en me disant qu'une semblable supposition était une folie. La réalité allait me faire assister à

quelque chose de plus ahurissant qu'un dialogue de morts. Je me recommandai à Dieu, fis un second signe de croix, et m'avançai doucement, collé à la muraille, jusqu'à l'entrée. Je vis alors une chose stupéfiante.

Deux des trois saints de l'autre côté, saint Joseph et saint Michel (qui se trouvent à droite de qui entre dans l'église par la porte de face), étaient descendus de leurs niches, et s'étaient assis sur les autels. Leurs dimensions n'étaient pas celles des propres images ; ils étaient de stature humaine. Ils parlaient dans la direction opposée, où se trouvent les autels de saint Jean-Baptiste et de saint François de Sales. Je ne puis décrire ce que je ressentis. Pendant quelques instants, que je ne saurais calculer, je demeurai sans avancer ni reculer, tremblant, et les cheveux hérissés. Sans aucun doute je côtoyai alors l'abîme de la folie ; et si je n'y tombai point, ce fut par la protection divine. Que je perdis la conscience de moi-même et de tout ce qui n'était pas la réalité présente, si nouvelle et inattendue, cela, je puis l'affirmer. Ce n'est qu'ainsi que je puis expliquer la témérité qui me poussa un moment après à entrer plus avant dans l'église, afin de regarder aussi de l'autre côté. J'y contemplai un spectacle identique : saint François de Sales et saint Jean descendus de leurs niches, assis sur leurs autels, et conversant avec les autres saints.

Telle avait été ma stupeur qu'ils continuèrent à parler, je crois, sans que j'entendisse même le bruit de leurs voix. Peu à peu, la faculté de percevoir me revint, et je compris qu'ils n'avaient pas interrompu leur conversation. Je l'entendais ; je distinguais clairement les paroles, sans pourtant en deviner immédiatement le sens. Un des saints parlait du côté du maître-autel ; je tournai la tête, et je vis alors que saint François de Paule, patron de l'église,

avait fait comme les autres, et s'adressait à eux comme ils s'adressaient à lui. Les voix ne s'élevaient pas au-dessus du médium, et cependant demeuraient distinctes, comme si les ondes sonores eussent reçu un pouvoir supérieur de transmission. Mais si tout cela était extraordinaire, la lumière ne l'était pas moins, qui, ne venant de nulle part, car les lustres et les chandeliers étaient tous éteints, semblait un clair de lune qui aurait pénétré par là, sans qu'on aperçût le satellite : comparaison d'autant plus juste que, s'il se fût agi de la lune, elle aurait laissé certaines places dans l'ombre ; or cela se produisait en effet, et ce fut dans un de ces recoins que je me réfugiai.

J'agissais alors automatiquement. L'existence que je vécus durant tout ce temps ne ressemble à rien de ma vie antérieure ou postérieure. Il suffit de dire que, devant un si étrange spectacle, je demeurai absolument sans terreur. Je perdis la réflexion ; c'est à peine si je savais contempler et entendre.

Je compris, au bout de quelques instants, qu'ils inventoriaient et commentaient les oraisons et les prières de cette journée. Chacun faisait sa remarque. Et tous, cruels psychologues, avaient pénétré dans l'âme et la vie des fidèles, et disséquaient les sentiments de chacun comme un anatomiste défibre un cadavre. Saint Jean-Baptiste et saint François de Paule, durs ascètes, se montraient parfois revêches et absolus. Il n'en était pas ainsi de saint François de Sales, qui écoutait et parlait avec la même indulgence dont est empreint son fameux livre de l'Introduction à la vie dévote.

C'est ainsi que, suivant le tempérament de chacun d'eux, ils allaient narrant et commentant. Ils avaient déjà compté des cas de foi sincère et sans mélange, d'autres d'indifférence, de dissimula-

tion et de versatilité. Les deux ascètes étaient plus ou moins irrités, mais saint François de Sales leur rappelait le texte des écritures : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus », voulant sans doute dire par là que tous ceux qui vont à l'église n'y apportent pas un cœur pur. Saint Jean branlait la tête.

— François de Sales, je t'affirme qu'il est en train de poindre en moi un sentiment étrange chez un saint : je commence à désespérer des hommes.

— Tu exagères toujours, Jean-Baptiste, répondit le saint évêque. N'exagérons pas. Écoute : aujourd'hui encore, il m'est arrivé une chose qui m'a fait sourire et qui peut-être t'aurait indigné. Les hommes ne sont point pires qu'ils n'étaient dans les autres siècles. Faisons abstraction de ce qu'il y a de mauvais en eux, et il restera encore beaucoup de bon. Crois-m'en, et tu souriras en écoutant mon histoire.

— Moi ?

— Toi-même, Jean-Baptiste, et toi aussi, François de Paule, et vous tous, vous sourirez avec moi. Pour ma part, je puis le faire, puisque, ayant intercédé auprès du Seigneur, j'ai obtenu de lui ce que me demandait cette personne.

— Quelle personne ?

— Une personne plus intéressante que ton notaire, Joseph, et que ton marchand, Michel.

— C'est possible, repartit saint Joseph ; mais non pas plus intéressante que la femme adultère qui est venue aujourd'hui se prosterner à mes pieds. Elle venait me demander de purifier son cœur de la lèpre de la luxure. Elle s'est disputée hier avec son

amoureux qui l'a injuriée ignoblement, et elle avait passé la nuit en larmes. Ce matin, elle s'est résolue à rompre, et elle est venue puiser ici la force nécessaire pour sortir des griffes du démon. Elle a commencé par bien prier, de tout cœur. Mais, peu à peu, j'ai vu que sa pensée déviait pour se reporter vers les premières délices. Parallèlement, les paroles tombaient, sans vie. Son oraison devint tiède, puis froide, puis inconsciente. Les lèvres, habituées aux oraisons, priaient. Mais l'âme que j'épiais, de là-haut, cette âme avait fui pour rejoindre l'autre. Enfin, elle s'est signée, s'est levée, et elle est partie sans rien demander.

— J'ai mieux que cela à t'offrir.

— Mieux que cela ? demanda saint Joseph, curieux.

— Beaucoup mieux, répondit saint François de Sales ; et mon histoire est moins triste que celle de cette pauvre âme, blessée du mal de la terre, et que la grâce céleste peut encore sauver. Et pourquoi ne sauverait-elle pas l'autre encore ? Enfin, voici de quoi il s'agit.

Tous se turent, inclinant leurs bustes, attentifs et curieux. Ici j'eus peur. Je pensai que, puisqu'ils voyaient tout ce qui se passait à l'intérieur des gens, comme si ceux-ci fussent de verre, pensées cachées, intentions ourdies, haines secrètes, ils pouvaient bien avoir découvert en moi quelque péché ou quelque germe de péché. Mais je n'eus guère le temps de réfléchir ; saint François de Sales commençait son récit.

— Mon bonhomme a cinquante ans, dit-il. Sa femme est alitée, malade d'un érysipèle à la jambe gauche. Il y a cinq jours qu'il vit dans l'affliction, car le mal s'aggrave, et la science ne répond plus de sauver la patiente. Voyez pourtant jusqu'où peut aller le préju-

gé public. Nul ne donne crédit à la douleur de Sales (il porte mon nom), personne ne croit qu'il aime autre chose que l'argent ; et, dès que la nouvelle de son affliction courut dans le quartier, ce fut une pluie de railleries et de quolibets. Il s'est même trouvé des gens pour dire qu'il gémissait par anticipation sur les dépenses de la sépulture.

— Et c'est bien possible, remarqua saint Jean.

— Eh bien, non. Qu'il soit usurier et avare, nul ne le nie : usurier comme la vie ; avare comme la mort. Jamais personne n'a plus implacablement extorqué de la bourse d'autrui l'or, l'argent, le papier et le billon. Personne ne s'en est emparé avec plus d'âpreté et de zèle. Une monnaie qui lui tombe dans la main en sort difficilement ; et le surplus de ce qu'il a converti en immeubles gît dans une armoire de fer à sept clefs. Il l'ouvre de temps à autre, aux heures de repos, contemple l'argent pendant quelques minutes, et le renferme ensuite à la hâte. Et les nuits suivantes, il ne dort pas, ou dort mal. Il n'a pas d'enfants. Sa vie est sordide. Il mange peu et mal, seulement pour entretenir l'existence. Sa famille se compose d'une femme et d'une esclave noire, achetée avec une autre, il y a bien des années, et en cachette, car il s'agissait de contrebande. On dit même qu'il ne les a pas payées, attendu que le vendeur mourut peu après, sans laisser de document. Une des négresses ne tarda pas à en faire autant ; et ici vous allez voir si cet homme a ou non le génie de l'économie. Sales libéra le cadavre.

— Le cadavre !

— Oui, le cadavre. Il fit enterrer l'esclave comme une personne libre et misérable, pour ne pas subvenir aux frais de l'enterre-

ment. C'était peu, mais c'était quelque chose. Et pour lui, le mot peu n'a pas de sens. C'est avec des gouttes d'eau qu'on arrose les rues. Aucun désir de paraître, aucun goût nobiliaire. Tout cela coûte de l'argent, et l'argent, comme il dit, ne lui tombe pas des nues. Il voit peu de monde et ne donne aucune réception familiale. Il écoute et raconte des cancans sur la vie d'autrui, ce qui constitue un plaisir gratuit.

— On conçoit l'incrédulité publique, remarqua saint Michel.

— Je ne dis pas le contraire, attendu que le monde ne voit pas au delà de la superficie des choses. Il ignore que la femme de Sales, maîtresse de maison éminente, stylée par lui, est en outre sa confidente de vingt années, et qu'il l'aime sincèrement. Que cela ne te surprenne pas, Michel. Sur ce cœur plein d'aspérités, il a poussé une fleur ; fleur décolorée, sans parfum, mais fleur tout de même. La botanique sentimentale a de ces anomalies. Sales aime son épouse ; il est abattu et affolé par l'idée de la perdre. Aujourd'hui, de bon matin, ayant dormi deux heures à peine, il s'est pris à méditer sur le prochain désastre. Désespérant de la terre, il s'est tourné vers Dieu. Il a pensé à nous, et spécialement à moi, qui suis son saint patronymique. Seul un miracle pourrait sauver sa femme. Il s'est résolu à venir ici. Il demeure tout près, et il est arrivé en courant. Quand il est entré, ses yeux brillaient d'espérance. Ç'aurait pu être la lumière de la foi : mais il s'agissait de quelque chose de très particulier, que je vais vous expliquer. Ici, je vous demande un redoublement d'attention.

Je vis les bustes s'incliner davantage ; moi-même je ne pus résister à l'entraînement, et je fis un pas en avant. La narration du saint fut si longue et si détaillée, son analyse si complexe, que je ne la reproduis pas intégralement, mais seulement en substance.

— Quand il pensa à venir me demander d'intercéder pour la vie de son épouse, Sales eut une idée spécifique d'usurier, celle de me promettre une jambe en cire. Ce ne fut pas le croyant qui symbolisa de cette manière le souvenir du bienfait ; ce fut l'usurier qui imagina de forcer la grâce divine par la perspective du lucre. Et ce ne fut pas seulement l'usure qui parla, mais encore l'avarice. Car, en vérité, s'il se décidait à faire un vœu, il montrait qu'il désirait sincèrement conserver l'existence à sa femme. Par une intuition d'avare, il voulait dépenser et se documenter. On ne désire vraiment du fond du cœur que ce que l'on paie argent comptant. Sa conscience lui disait tout cela de sa bouche obscure. Vous savez que de semblables pensées ne se formulent pas comme les autres ; elles naissent dans les profondeurs de l'âme, et demeurent dans la pénombre de la conscience. Mais je lus tout cela en lui, au moment même où il entra, tout ému, le regard brillant d'espérance. Je lus tout cela, et j'attendis qu'il eût fini de se signer et de prier.

— Au moins, il a quelque religion, fit observer saint Joseph.

— Sans doute, mais vague et économique. Jamais il n'est entré dans aucune confrérie, dans aucun tiers ordre, parce que l'on y vole ce qui appartient au Seigneur ; c'est du moins son excuse pour concilier sa dévotion avec les intérêts de sa bourse. Mais on ne saurait tout avoir ; et, certes, il craint Dieu et croit en sa doctrine.

— Bon. Il s'agenouilla et pria.

Il pria. Pendant son oraison, je vis la pauvre âme, qui souffrait vraiment, bien que l'espérance commençât déjà à se transformer en certitude intuitive. Dieu sauverait la malade forcément, grâce

à mon intervention, et j'allais intercéder. C'est ce qu'il pensait tandis que ses lèvres répétaient les paroles jaculatoires. Après avoir achevé l'oraison, Sales demeura quelque temps en contemplation, conservant toujours les mains jointes. Enfin sa bouche parla ; elle parla pour confesser sa douleur, pour jurer qu'aucune main, si ce n'était la main divine, ne pouvait parer le coup. Sa femme allait mourir… mourir… elle allait mourir… Et il répétait les mêmes mots, sans en sortir. Sa femme allait mourir. Il n'allait pas plus avant. Au moment de formuler la demande et la promesse, il ne trouvait pas les paroles convenables, ni approximatives, ni même douteuses, il ne trouvait rien, tant il était peu accoutumé à donner quelque chose. Enfin, la demande sortit. Sa femme allait mourir ; il me suppliait de la sauver, de demander cette grâce au Seigneur. Quant à la promesse, elle ne pouvait passer. Au moment où la bouche allait articuler la première parole, la griffe de l'avarice le prenait à la gorge, et rien ne sortait : « Sauvez-la… Intercédez pour elle. »

Dans l'air, devant ses yeux, la jambe de cire apparaissait, et aussitôt après la pièce de monnaie qu'elle devait coûter. La jambe disparut, mais la monnaie demeura, ronde, luisante, jaune, d'or pur, complètement en or, bien supérieure aux chandeliers de mon autel qui sont simplement dorés. De quelque côté qu'il tournât les yeux, il apercevait la monnaie qui tournait, tournait. Et ses regards la palpaient de loin, et lui donnaient la sensation froide du métal, et même de la frappe en relief. C'était elle-même, la vieille amie de longues années, compagne diurne et nocturne, c'était elle qui était là, dans l'air, tournant follement. C'était elle qui descendait du toit ; qui s'élevait du sol ; qui roulait sur l'autel, de l'épître à l'évangile ; ou tintait sur les bobèches du lustre.

La supplication de ses regards et leur abattement s'accentuaient de propos délibéré. Je les vis s'allonger vers moi, pleins de contrition, d'humiliation, de désespoir. Et la bouche répétait des paroles décousues : « Dieu, — Les anges du Seigneur, — Les plaies bénies », — paroles larmoyantes et tremblantes, qui cherchaient à peindre la sincérité de la foi, et l'immensité de la douleur. Mais la promesse de la jambe ne sortait toujours pas. Quelquefois, son âme, comme une personne qui concentre ses forces afin de sauter un fossé, considérait longuement la mort de l'épouse, et se contorsionnait dans la douleur que cette mort allait lui causer. Mais sur le bord du fossé, au moment de l'élan, elle reculait. La monnaie émergeait d'elle, et la promesse demeurait dans le cœur de l'avare.

Le temps passait. L'hallucination croissait, car la monnaie, accélérant et redoublant ses pirouettes, se multipliait elle-même, et paraissait une infinité de pièces. Et le conflit devenait de plus en plus tragique. Soudain, la pensée que sa femme pouvait être en train d'expirer gela le sang du pauvre diable, et il voulut se précipiter. Elle se mourait, peut-être, il me demandait d'intercéder pour elle, de la sauver.

ici, le démon de l'avarice lui suggéra une transaction nouvelle, un changement de numéraire, en lui soufflant que la valeur de l'oraison était superfine, et bien plus précieuse que celle des œuvres terrestres ; et Sales, courbé, contrit, les mains jointes, le regard soumis, désemparé, résigné, me demandait de sauver sa femme. Si je la sauvais, il me promettait trois cents, — pas un de moins, — trois cents Pater Noster, et trois cents Ave Maria. Et il répétait emphatiquement : trois cents, trois cents, trois cents… Il renchérit, il atteignit mille Pater Noster, et mille Ave Maria. Il ne

voyait pas cette somme écrite en lettres alphabétiques, mais en chiffres ; elle lui apparaissait ainsi plus nette et plus exacte, entraînant une obligation plus stricte, tout en augmentant la séduction. Et les paroles larmoyantes et tremblantes revinrent sur ses lèvres : « les plaies bénies, les anges du Seigneur »… mille, — mille, — mille. Les quatre chiffres prirent de telles proportions qu'ils remplirent l'église de haut en bas, et avec eux croissaient les efforts, et aussi la confiance de mon homme. Les mots sortaient plus rapides, plus impétueux, prononcés maintenant à haute voix, mille, mille, mille… Allons ! vous pouvez rire à satiété, conclut saint François de Sales. Et les autres saints rirent, en effet, non de ce grand rire débraillé des dieux d'Homère, quand ils virent le boiteux Vulcain servir à table, mais d'un rire modeste, tranquille, béat et catholique.

Ensuite je n'entendis plus rien. Je tombai rondement sur le sol. Quand je revins à moi, il faisait grand jour. Je courus ouvrir les portes et les fenêtres de l'église et de la sacristie, pour laisser entrer le soleil, ennemi des mauvais rêves.

Les bras

Ignace tressaillit en entendant les cris du procureur, prit le plat qu'on lui présentait, et essaya de manger, sous un déluge d'épithètes : « fainéant, tête de linotte, stupide, idiot ».

— Êtes-vous dans la lune, que vous ne savez jamais ce que l'on vous dit. Je conterai tout cela à votre père, pour qu'il vous secoue les puces avec une bonne verge de cognassier ou un bâton. Oui ;

ne vous figurez pas que vous avez déjà passé l'âge des tapes. Stupide, idiot.

— Figurez-vous que là, dehors, c'est la même chose qu'ici, continua-t-il en se tournant vers dona Severina, qui vivait avec lui maritalement depuis des années. Il brouille les papiers, se trompe de casiers, va chez un notaire au lieu d'aller chez un autre, et confond entre eux les avocats : c'est le diable. Il est affligé d'une somnolence lourde et continuelle. Le matin, c'est comme vous voyez : pour qu'il se réveille, il faut lui moudre les os. Attends… demain je t'éveillerai à coups de manche à balai.

Dona Severina le poussa du pied, pour le prier d'en finir. Borges vomit encore quelques outrages, et demeura en paix avec Dieu et avec les hommes.

Je ne dirai pas qu'il demeura en paix avec les enfants, car Ignace n'en était plus un, à tout prendre. Il avait quinze ans accomplis, et pour tout de bon. Il avait une tête inculte, mais belle, des yeux songeurs de jeune homme, qui devine, interroge, veut savoir, à n'en plus finir. Tout cela reposait sur un corps mal vêtu, mais non sans grâce. Le père était barbier dans le Quartier-Neuf, et en avait fait l'agent, le scribe, ou quelque chose d'approchant, du procureur Borges, avec l'espérance de le voir un jour au barreau, parce qu'il lui semblait que les procureurs gagnent largement leur vie. Cela se passait dans la rue da Lapa, en 1870.

Pendant quelques minutes, on n'entendit plus que le tintement des couverts et le bruit des mâchoires. Borges s'empiffrait de rosbif et de laitue. Il s'interrompait pour ponctuer sa mastication d'un rouge-bord, et continuait à ruminer en silence.

Ignace mangeait lentement, sans oser lever les regards au-dessus de son assiette, ni les reporter où ils étaient au moment où Borges l'avait pris à partie. Il est vrai que c'eût été dangereux. Jamais il ne regardait les bras de dona Severina, sans oublier tout ce qui se passait autour de lui.

Aussi, c'était sa faute, à elle ! Pourquoi les conservait-elle nus constamment ? Elle usait des manches courtes, sur tous ses vêtements de négligé. À partir d'un palme au-dessous de l'épaule, elle montrait ses bras à découvert. Il est vrai qu'ils étaient beaux et replets, en harmonie avec la dame, qui était plutôt grasse que maigre ; et ils ne perdaient ni leur couleur ni leur moelleux dans leur constante exposition à l'air. Mais il est juste d'ajouter qu'elle ne les montrait point par coquetterie, mais seulement parce qu'elle avait usé tous ses vêtements à manches longues. Debout, elle attirait les regards ; quand elle marchait, elle avait des minauderies gracieuses. Quant à lui, il ne la voyait guère qu'à table, où il n'apercevait que son buste. On ne peut dire qu'elle fût jolie ; mais elle n'était pas laide, non plus. Aucun bijou ; sa chevelure était très simplement relevée ; elle lissait ses cheveux, les réunissait, les attachait et les fixait sur le haut de la tête avec un peigne d'écaille qui lui venait de sa mère. Autour du cou, un fichu sombre ; rien aux oreilles. Et elle comptait vingt-sept années, fleuries et solides.

Ils achevèrent de dîner. Borges, en apercevant le café, tira quatre cigares de sa poche, les compara entre eux, les palpa, en choisit un et garda les autres. Il alluma celui qu'il avait réservé ; puis, les coudes sur la table, il parla à dona Severina de trente-six mille choses, qui n'intéressaient en rien le jeune Ignace ; mais,

tandis que le procureur causait, il ne lui disait pas de sottises, et le laissait s'extasier tout à son aise.

Ignace s'attarda, tant qu'il put, à prendre son café. Entre deux gorgées, il lissait la nappe, arrachait de ses doigts des pellicules imaginaires, ou passait en revue les tableaux de la salle à manger, qui étaient au nombre de deux, un saint Pierre et un saint Jean, rapportés en souvenir de quelque pèlerinage, et mis sous cadre à la maison. Passe encore que, pour cacher son jeu, il eût recours à saint Jean, dont le jeune visage égaie les imaginations catholiques ; mais quel toupet de s'adresser à l'austère saint Pierre ! Son unique excuse, c'est qu'il ne voyait ni l'un ni l'autre des deux saints. Il promenait ses regards sur eux comme au hasard. Il n'apercevait que les bras de dona Severina, soit parce qu'il les regardait en dessous, soit parce qu'ils étaient comme imprimés dans sa mémoire.

— Ah çà ! Vous n'aurez pas bientôt fini ? s'écria tout à coup le procureur.

Que faire ? Ignace bu la dernière goutte, déjà froide, et s'en alla comme d'habitude dans sa chambre, qui se trouvait située au fond de la maison. En entrant, il fit un geste d'ennui et de désespoir, et s'accouda à l'une des deux fenêtres qui donnaient sur la mer. En cinq minutes, la vue de l'océan prochain et des montagnes lointaines le rendit à ce sentiment confus, vague, inquiet, qui lui causait une douleur et une jouissance, quelque chose de semblable à ce que doit éprouver la plante lors de l'éclosion de la première fleur. Il ne savait s'il devait partir ou rester.

Depuis cinq semaines qu'il demeurait dans cette maison, la vie était toujours la même : sortir le matin avec Borges, courir les au-

diences et les études de notaires, porter en hâte du papier timbré au distributeur, aux greffiers, aux officiers ministériels. Il rentrait le soir, dînait, et se retirait dans sa chambre jusqu'à l'heure du souper. Après le repas, il allait dormir. Borges ne lui donnait aucune intimité dans la famille, qui ne se composait, du reste, que de dona Severina ; et il la voyait seulement trois fois par jour, aux heures de réfections. C'étaient cinq semaines de solitudes, de travail, sans attrait, loin de sa mère et de ses sœurs, cinq semaines de silence : car il ne parlait qu'une fois ou l'autre dans la rue. À la maison, il se taisait.

— Attends un peu, pensa-t-il un jour, je vais décamper pour ne plus revenir.

Il n'en fit rien. Il se sentit agrippé et enchaîné par les bras de dona Severina. Jamais il n'en avait vu d'aussi beaux et d'aussi jeunes. L'éducation qu'il avait reçue ne lui permit pas de les regarder tout de suite, ouvertement ; il paraissait même tout d'abord en détourner les yeux, choqué. Peu à peu, il s'y complut, en les voyant ainsi sans manches ; il les découvrit, les contempla et les aima. Au bout de trois semaines, ils étaient devenus, moralement parlant, sa tente de repos. Il supportait tout le travail du dehors, toute la mélancolie de la solitude et du silence, toute la grossièreté du patron, pour l'unique salaire de voir, trois fois par jour, cette fameuse paire de bras.

Ce jour-là, tandis que la nuit tombait, et qu'Ignace se jetait sur le hamac (il n'avait pas d'autre lit), dona Severina, dans le salon du devant, récapitulait les événements du dîner, et, pour la première fois, elle eut quelque soupçon, qu'elle rejeta aussitôt : « un enfant » ! — Mais certaines idées sont de la famille des mouches tannantes : on a beau les chasser, elles reviennent et se posent à

nouveau. Un enfant ? il avait quinze ans ; et elle s'avisa qu'entre le nez et la bouche du jeune homme, il y avait l'ébauche d'une moustache. Quoi d'étonnant qu'il commençât d'aimer ? N'était-elle point jolie ? cette autre pensée ne fut point rejetée, mais plutôt caressée amoureusement. Et elle se souvint encore d'autres façons à lui, de ses absences, de ses distractions, d'un incident, d'un autre. Tout était symptomatique. Et elle conclut par l'affirmative.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda le procureur, étendu sur le canapé, au bout de quelques minutes de silence.

— Rien.

— Rien ? Ne dirait-on pas que tout dort dans cette maison. Attends !... Attends !... Je connais un bon remède pour faire passer l'envie de dormir aux marmottes...

Et il s'en alla proférant des menaces sur le même ton de fâcherie, incapable d'ailleurs de les mettre à exécution, car il était plutôt grossier que méchant. Dona Severina l'interrompait pour lui dire que non, qu'elle ne dormait pas, qu'elle pensait à la commère Fortunata. Ils ne lui avaient pas rendu visite depuis Noël. Pourquoi n'iraient-ils pas chez elle un de ces soirs ? Borges répondit qu'il était fatigué, qu'il travaillait comme un nègre, qu'il avait autre chose à faire que des visites de bavardage ; et il déblatéra contre la commère, il déblatéra contre le compère, contre son filleul qui n'allait pas encore au collège à l'âge de dix ans. Lui, Borges, à dix ans, savait lire, écrire et compter : pas très bien, peut-être, mais enfin, il savait. Dix ans ! il lui prédisait un bel avenir. Pour les paresseux, il ne connaissait qu'un remède : le sac au dos. On apprend à vivre en couchant à la dure.

Dona Severina cherchait à le calmer en alléguant la pauvreté de la commère, la malchance du compère, d'une façon caressante, de peur de l'irriter encore davantage. La nuit était tombée tout à fait ; elle entendit le « tlic » du réverbère qu'on venait d'allumer dans la rue, et vit le reflet sur les fenêtres de la maison voisine. Borges, fatigué de sa journée, car c'était vraiment un travailleur acharné, ferma les yeux et s'endormit, la laissant seule dans la salle obscure, avec la découverte qu'elle venait de faire.

Tout paraissait indiquer à la dame qu'elle ne se trompait pas. Mais le premier étonnement passé, sa découverte la jeta dans un désarroi moral dont elle connut seulement les effets, sans en pouvoir discerner l'origine.

Ne sachant comment se reprendre et s'équilibrer, elle en arriva à la pensée de tout dire au procureur, en lui laissant le soin de renvoyer le gamin. « Et puis après ? » Il lui était bien permis d'hésiter : elle ne formait que des suppositions, et ne trouvait que des coïncidences, qui pouvaient bien l'induire en erreur. Mais non, elle ne s'illusionnait pas. Et aussitôt elle se remémora les indices vagues, les attitudes du jeune homme, sa gêne, ses distractions, pour bien rejeter l'idée de s'être fourvoyée. Peu après, capricieuse nature, réfléchissant qu'il serait mal d'accuser sans motif, elle admit qu'elle s'était trompée, seulement pour se donner le temps de mieux observer, et de s'assurer de la réalité des choses.

Cette nuit-là même, dona Severina regarda en dessous les gestes d'Ignace ; mais elle ne découvrit rien. Le temps consacré à prendre le thé était court, et le jeune homme ne leva pas les yeux de sur sa tasse. Le jour suivant, elle l'observa mieux, et les autres, tout à fait bien. Elle vit que vraiment elle était aimée et crainte, d'un amour vierge d'adolescent, retenu par les préjugés sociaux,

et par un sentiment d'infériorité qui l'empêchait de s'avouer la vérité à lui-même. Dona Severina comprit qu'elle n'avait à redouter aucune tentative, et conclut que le mieux était de ne rien dire au procureur. Elle lui évitait ainsi un ennui, et en épargnait un autre au pauvre enfant. Elle se persuadait maintenant qu'il était vraiment un enfant et elle résolut de le traiter plus sèchement encore que par le passé. Ainsi fit-elle. Ignace commença à sentir qu'elle évitait ses regards, lui parlait d'une façon presque aussi âpre que Borges lui-même. En de certaines occasions pourtant, le ton de la voix s'adoucissait jusqu'à en devenir tendre, très tendre même ; et le regard, généralement fuyant, lassé de se promener sur d'autres objets, finissait enfin, pour se reposer, par venir effleurer son visage. Mais tout cela était si court.

— Je m'en vais, répétait-il dans la rue, comme le premier jour.

Il arrivait à la maison et ne s'en allait pas. Les bras de dona Severina fermaient une parenthèse dans la phrase longue et fastidieuse de sa vie, et cette proposition intercalée lui apportait une idée originale et profonde, inventée par le ciel, uniquement à son intention. Il se laissait vivre et suivait son chemin. À la fin, pourtant, il dut partir, et pour toujours. Voici comment et pourquoi.

Dona Severina le traitait depuis quelques jours avec bénignité. C'en était fait de la rudesse de sa voix ; elle y mettait plus que de la douceur, il en émanait de l'intérêt et de la tendresse. Un jour, elle lui recommandait de fuir les courants d'air ; un autre, de ne pas boire de l'eau froide sur le café chaud, conseils, pensées, soins d'amie et de mère, qui jetèrent dans l'esprit du jeune homme encore plus d'inquiétude et de confusion. Ignace s'émancipa jusqu'à rire un jour à table, ce qu'il n'avait jamais fait jusqu'alors. Cette fois, le procureur ne le rabroua pas, parce qu'il

était en train de raconter une histoire drôle, et que personne ne se fâche d'être applaudi. Dona Severina remarqua alors que la bouche du jeune homme, gracieuse quand il se taisait, ne l'était pas moins dans le sourire.

L'agitation d'Ignace allait croissant, et il ne pouvait ni se calmer, ni comprendre son état. Il ne se trouvait bien nulle part. Il s'éveillait, la nuit, en pensant à dona Severina. Dans la rue, il se trompait aux carrefours, passait devant l'endroit indiqué, bien plus encore que naguère, et ne pouvait voir une femme, de loin ou de près, sans se souvenir de l'autre. Quand il enfilait le corridor de la maison, en revenant de son travail, il sentait toujours un choc, parfois violent, quand il la rencontrait sur le palier, en train de regarder, à travers les barreaux de bois de l'escalier, comme si elle était accourue pour voir qui venait.

Un dimanche, — jamais il ne devait oublier ce dimanche, — il était seul dans sa chambre, à la fenêtre, tourné du côté de la mer, qui lui parlait, comme dona Severina, un langage obscur et nouveau. Il s'amusait à voir les mouettes faire leurs grandes randonnées dans l'air, ou planer sur les eaux, ou simplement voleter. Superbe journée. Ce n'était pas seulement un dimanche chrétien ; c'était un immense dimanche universel.

Ignace les passait tous là, ses dimanches, dans sa chambre ou à la fenêtre, ou à relire un des trois feuilletons qu'il avait apportés, vieux contes, achetés quatre sous dans la ruelle du Largo do Paço. Il était deux heures de l'après-midi. Il se sentait fatigué, après une mauvaise nuit, et les longues courses de la veille. Il s'étendit dans le hamac, prit un des feuilletons, la Princesse Madeleine, et se mit à lire. Il ne pouvait s'expliquer pourquoi toutes les héroïnes de ces vieilles histoires avaient le visage et la taille de

dona Severina ; mais il en était ainsi. Au bout d'une demi-heure, il laissa tomber les feuillets sur la table, et fixa la muraille, d'où il vit, cinq minutes plus tard, sortir la dame de ses rêves. Il eût été naturel qu'il s'étonnât. Il n'en fut rien. Bien qu'il eût les paupières abaissées, il la vit se détacher tout à fait, s'arrêter, sourire et se diriger du côté du hamac. C'était elle-même, c'étaient vraiment ses bras.

Il est certain cependant que dona Severina ne pouvait sortir de la muraille, même en admettant qu'il s'y trouvât quelque fente ou quelque porte, attendu qu'elle se trouvait alors dans le salon du devant, en train d'écouter les pas du procureur qui descendait l'escalier. Elle l'entendit descendre. Elle se pencha à la fenêtre, le vit sortir et ne rentra qu'après qu'il se fût perdu au loin, dans la direction de la rue das Mangueiras. Elle alla s'asseoir sur le canapé. Elle paraissait hors d'elle-même, inquiète, affolée. Elle se leva, alla prendre le vase qui se trouvait sur le dressoir, puis le remit à la même place ; elle marcha jusqu'à la porte, s'arrêta, revint, sans plan apparent. Elle s'assit encore, pendant cinq ou dix minutes. Soudain, elle se rappela qu'Ignace avait peu mangé au déjeuner ; qu'il avait l'air abattu. Elle pensa qu'il était peut-être malade, très malade, qui sait !

Elle sortit de la pièce, traversa rapidement le corridor, et alla jusqu'à la chambre du jeune homme, dont la porte était entrebâillée. Dona Severina s'arrêta, épia, l'aperçut dans le hamac, en train de dormir, le bras pendant au dehors, au-dessus du feuilleton qui était tombé sur le plancher. La face était légèrement inclinée du côté de la porte, les yeux fermés, les cheveux mêlés, dans un grand sourire de béatitude.

Dona Severina sentit le cœur lui battre avec violence et recula. La nuit précédente, elle avait rêvé de lui. Depuis le matin, la figure du jeune homme se présentait à ses regards comme une tentation diabolique. Elle recula encore, revint de nouveau, le regarda pendant deux, trois, cinq minutes ou plus. On eût dit que le sommeil donnait à l'adolescence d'Ignace une expression plus accentuée, presque féminine, presque puérile. Un enfant ! se dit-elle à elle-même dans cette langue sans parole dont nous usons pour nous-mêmes. Et cette idée calma l'ardeur de son sang, dissipa en partie le trouble de ses sens…

Un enfant !

Elle le regarda lentement, ne se lassant pas de le voir, la tête inclinée, le bras tombant ; mais, tout en le qualifiant d'enfant, elle le trouvait beau, beaucoup plus beau qu'éveillé, et l'une de ces pensées corrigeait et corrompait l'autre. Soudain elle frissonna et battit en retraite épouvantée : elle venait d'entendre un bruit, tout à côté, dans la lingerie ; elle alla voir ; c'était un chat qui avait renversé une tasse. Elle revint lentement à son poste d'observation, vit qu'il dormait profondément. Il avait le sommeil dur, l'enfant ! La rumeur qui l'avait si fortement remuée, elle, ne l'avait même pas fait changer de position. Et elle, continuait à le regarder dormir, dormir et peut-être rêver.

Que ne pouvons-nous voir mutuellement nos rêves ! Elle aurait surpris sa propre image dans l'imagination du jeune homme ; elle se serait vue, devant le hamac, souriante et parée, puis s'inclinant, pour prendre les mains d'Ignace, les porter jusqu'à sa poitrine, sous ses bras croisés, ses fameux bras. Et lui, qui en était amoureux, entendait aussi ses paroles, qui étaient jolies, chaudes, nouvelles surtout, — ou qui tout au moins apparte-

naient à un idiome qu'il ne connaissait pas, bien qu'il en comprît le sens. Deux, trois fois, la figure s'évanouit pour reparaître aussitôt, venue de la mer ou de n'importe où, dans un vol de mouettes, ou traversant le corridor avec toute la grâce robuste dont elle était capable. Et, au retour, elle s'inclinait, lui prenait une autre fois les mains, croisait les bras sur sa poitrine, jusqu'à ce que, s'inclinant davantage encore, bien davantage, ses lèvres épanouies posèrent un baiser sur la bouche du dormeur.

Ici le sommeil coïncida avec la réalité, et les mêmes bouches s'unirent en imagination et hors du songe. La différence, c'est que la vision ne recula pas, et que la personne réelle, aussitôt après l'accomplissement du geste, s'enfuit vers la porte, contrite et craintive. Ensuite elle revint dans le salon qui donnait sur la rue, stupéfaite de son acte, sans que ses regards se fixassent sur rien. Elle tendait l'oreille, allait jusqu'au bout du corridor, écoutant si quelque rumeur lui annoncerait le réveil d'Ignace ; et ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que, peu à peu, sa peur se dissipa. En réalité l'enfant avait le sommeil dur. Rien ne lui faisait ouvrir les yeux : ni les vacarmes contigus, ni les baisers pour de vrai. Mais si la crainte disparaissait, la contrainte demeura et grandit. Dona Severina ne pouvait croire qu'elle eût fait cela. Il lui semblait que ses désirs s'étaient confondus avec cette idée qu'il s'agissait d'un enfant amoureux, qui se trouvait là sans conscience ni volonté ; et moitié mère, moitié amie, elle s'était inclinée et l'avait embrassé. Quoi qu'il en fût, elle était confuse, irritée, ennuyée, fâchée contre elle-même et contre lui. La pensée qu'il avait pu feindre de dormir s'éveilla dans son âme, et lui donna le frisson.

Mais, en réalité, il dormit longtemps encore et ne s'éveilla qu'à l'heure du dîner. Il s'assit joyeux à table, bien que dona Severina se montrât silencieuse et sévère, et que le procureur fût aussi rude que les autres jours. Ni la sévérité de l'un, ni la rudesse de l'autre ne pouvait dissiper la vision gracieuse qu'il portait encore en lui, ni étouffer la sensation du baiser. Il ne remarqua pas que dona Severina portait un châle qui lui cachait les bras : cette remarque, il ne la fit que plus tard, le lundi, le mardi aussi et jusqu'au samedi, jour où Borges fit dire à son père qu'il ne pouvait le garder. Et ce fut fait sans fâcherie, Borges le traita même relativement bien, et lui dit au moment du départ :

— Quand vous aurez besoin de moi pour quoi que ce soit, venez me trouver.

— Oui, Monsieur, dona Severina…

— Elle est en ce moment dans sa chambre, avec un violent mal de tête. Venez demain ou après-demain lui faire vos adieux.

Ignace partit sans rien comprendre : ni le congé définitif, ni le complet changement d'attitude de dona Severina à son égard, ni l'usage du châle, rien. Il était si bien ! elle lui parlait de si bonne amitié ! Comment est-ce que tout à coup… À force de se creuser la tête, il finit par supposer que quelque regard indiscret, quelque distraction l'avait offensée ; ce ne pouvait être autre chose ; de là son visage irrité et le châle qui couvrait ses bras si beaux… N'importe : il emportait avec lui la saveur du songe. Et à travers les années, parmi d'autres amours plus effectives et plus longues, il ne ressentit aucune sensation égale à celle de ce dimanche de la rue da Lapa, quand il avait quinze ans. Et lui-même s'écriait parfois, sans savoir qu'il se trompait :

— Ce fut un songe, un simple songe.

Un homme célèbre

— Ah ! c'est vous qui êtes Pestaña ? demanda mademoiselle Motta, en faisant un large geste, d'admiration. Et immédiatement après, pour corriger la familiarité de l'interpellation :

— Pardonnez cette brusquerie… mais enfin, c'est bien vous ?…

Contrarié, vexé, Pestaña répondit que oui, que c'était bien lui. Il s'était levé du piano en s'essuyant le front avec son mouchoir, et il se dirigeait vers la fenêtre, quand la jeune fille l'avait interpellé. Ce n'était pas un bal ; à peine une réunion intime, d'un petit nombre d'invités, vingt personnes au plus, qui étaient allées dîner chez la veuve Camargo, rue do Areal le 5 novembre 1875, jour anniversaire de la naissance de cette dame… Bonne et allègre veuve ! elle aimait le rire et la gaîté, bien qu'elle entrât dans la soixantaine. Ce fut d'ailleurs la dernière fois qu'elle s'amusa, car elle mourut dans les premiers jours de 1870. Bonne et allègre veuve ! avec quelle âme et quelle diligence elle avait organisé des danses aussitôt après le dîner, en demandant à Pestana de jouer un quadrille. Elle n'avait même pas eu besoin d'achever sa demande : Pestana s'était courbé gentiment, et avait couru au piano. Moins de dix minutes après le quadrille, la veuve avait de nouveau supplié Pestana de lui faire une faveur tout à fait spéciale.

— Dites, Madame.

— C'est de nous jouer maintenant votre polka Não bula commigo Nhônô.

Pestana fit une grimace, qu'il dissimula au plus vite, s'inclina en silence, sèchement, et se mit au piano sans enthousiasme. Aussitôt après les premières mesures, une allégresse nouvelle courut dans la salle, les cavaliers s'approchèrent des dames, et les couples commencèrent à sautiller la polka à la mode. À la mode, — elle avait été publiée vingt jours auparavant, et déjà il n'y avait pas un recoin de la ville où elle ne fût connue. Elle avait déjà reçu la consécration des sifflotements et des sérénades.

Mademoiselle Motta était loin de supposer que ce Pestana qu'elle avait vu à table, puis au piano, enterré dans sa redingote couleur havane, avec ses cheveux noirs, longs et bouclés, ses regards soucieux, son menton rasé, était le compositeur Pestana. Ce fut une amie qui le lui dit, quand il s'éloigna du piano après avoir terminé la polka. De là son interrogation admirative. Comme nous l'avons vu, il y répondit ennuyé et vexé.

Les deux Jeunes filles ne lui prodiguèrent pas moins des gracieusetés sans nombre, et telles que la plus modeste vanité s'en serait accommodée. Il les reçut, de plus en plus morose, jusqu'à ce qu'enfin, alléguant un mal de tête, il demanda la permission de se retirer. Ni les jeunes filles, ni la maîtresse de la maison ne purent le retenir. On lui offrit des remèdes de bonne femme, on le pria de se reposer, il n'accepta rien, s'entêta à partir, et partit.

Dans la rue, il se hâta, craignant encore qu'on ne le rappelât. Il ne ralentit le pas qu'au détour de la rue Formosa. Mais, là encore, sa grande polka joyeuse l'attendait au passage. D'une maison modeste, à droite, à quelques mètres de distance, s'échappaient à

travers l'anche d'une clarinette les notes de la composition du jour. On dansait. Pestana s'arrêta pendant quelques instants, se demandant s'il ne rebrousserait pas chemin, puis se résolut à poursuivre, pressa le pas, traversa la rue, sur le trottoir opposé à celui où donnait la maison en fête. Les notes se perdirent au loin, et notre homme entra dans la rue do Aterrado, où il demeurait. Sur le point d'arriver cher lui, deux hommes le croisèrent. L'un d'eux, en le frôlant, commença à siffler la même polka, fièrement, avec brio ; l'autre accompagna la musique, et ils s'éloignèrent, bruyants et allègres, tandis que l'auteur du morceau courait, horripilé, se réfugier chez lui.

Là, il respira. La maison était vieille, l'escalier vieux, et vieux le nègre qui le servait et qui vint lui demander s'il désirait souper.

— Je ne veux rien, hurla Pestana. Fais-moi du café, et va-t'en dormir.

Il se déshabilla, se mit en chemise de nuit, et s'en alla dans la salle du fond. Quand le noir eut allumé le gaz, Pestaña sourit, et, mentalement, salua l'un des dix portraits qui se trouvaient appendus au mur. Un seul était peint à l'huile, celui d'un prêtre, qui l'avait élevé, lui avait enseigné le latin, et, au dire des mauvaises langues, était le propre père de Pestana. Il est certain qu'il lui avait laissé en héritage cette vieille maison avec ces vieux meubles qui dataient de Pierre I. Le prêtre avait composé quelques motets. Il était fou de musique sacrée ou profane ; et il avait transmis ce goût au jeune homme ; peut-être même le lui avait-il infusé dans le sang, si les on-dit avaient leur raison d'être. Mais, cela, comme on en pourra juger, est indifférent à mon histoire.

Les autres portraits étaient ceux de compositeurs classiques : Cimarosa, Mozart, Beethoven, Glück, Bach, Schumann, et de trois autres encore, les uns lithographiés, d'autres gravés, tous mal encadrés et de différentes dimensions, mais reposant là comme des saints dans une église. Le piano était l'autel, le nocturne Évangile était ouvert : c'était une sonate de Beethoven.

On apporta le café ; Pestana but la première tasse et s'assit au piano. Il regarda le portrait de Beethoven, et commença l'exécution de la sonate, s'oubliant lui-même, éperdu ou abstrait, mais avec une grande perfection. Il recommença le morceau. Ensuite il s'arrêta pendant quelques instants, se leva et alla à une fenêtre. Il revint au piano ; c'était le tour de Mozart. Il prit une musique, l'exécuta de la même manière, l'âme ailleurs. Haydn et une troisième tasse de café le menèrent jusqu'à minuit.

Entre minuit et une heure, Pestana ne fit guère que s'accouder à la fenêtre et regarder les étoiles, rentrer et regarder les portraits. De temps à autre, il allait au piano, et debout plaquait un accord sur le piano, comme pour chercher une inspiration. Mais l'inspiration ne venait pas, et il retournait se mettre à la fenêtre. Les étoiles lui semblaient autant de notes de musique, fixées au ciel dans l'attente de que qu'un qui irait les décoller. Un temps viendrait où le ciel serait vide ; mais alors la terre serait une constellation de partitions. Aucune image, rêverie ou réflexion ne lui apportait un souvenir de mademoiselle Motta, qui cependant, à cette heure même, s'endormait en pensant au fameux auteur de tant de polkas aimées. Peut-être des velléités conjugales privèrent-elles la jeune fille de quelques instants de sommeil. Que voulez-vous ! elle avait vingt ans, lui trente ; bonne proportion. La jeune fille dormait au son de la polka qu'elle savait par cœur,

tandis que l'auteur ne pensait ni à la jeune fille, ni à la polka, mais à de vieilles œuvres classiques, interrogeant le ciel et la nuit, invoquant les anges, et le diable en dernier ressort. Pourquoi lui aussi ne composerait-il pas une de ces pages immortelles, une seule ?

Parfois, l'aurore d'une idée semblait poindre dans les profondeurs de l'inconscient. Il courait au piano pour la développer tout entière, pour la traduire en sons ; mais c'était en vain. L'idée s'évanouissait.

D'autres fois, assis au piano, il laissait les doigts courir à l'aventure, pour voir s'il y surgirait des fantaisies, comme sous ceux de Mozart. Mais rien, rien ; l'inspiration ne venait pas ; l'imagination demeurait endormie. Si par hasard une idée surgissait, définie et belle, c'était seulement l'écho de quelque morceau que sa mémoire répétait, et qu'il supposait avoir inventé. Alors, irrité, il se levait, jurait d'abandonner l'art, d'aller planter du café, ou guider une charrette ; mais, dix minutes plus tard, il se retrouvait au piano, les yeux fixés sur Mozart, et l'imitant au piano.

Deux, trois, quatre heures, il alla dormir : il était fatigué, démoralisé, mort. Il avait à donner des leçons, ce jour-là. Il dormit peu, se leva à sept heures, s'habilla et déjeuna.

— Monsieur veut-il sa canne ou son parapluie ? demanda le nègre, suivant les ordres reçus, car les distractions du maître étaient fréquentes.

— Ma canne.

— Mais l'on dirait qu'il va pleuvoir.

— Il va pleuvoir, répéta Pestana machinalement.

— On dirait, Monsieur, le ciel a des nuages.

Pestana, vague et préoccupé, considérait le nègre.

Soudain :

— Attends un peu.

Il courut à la salle des portraits, ouvrit le piano, s'assit et élargit les mains sur le clavier. Il commença à jouer quelque chose d'original, une inspiration réelle et spontanée, une polka, une polka très dansante, comme disent les annonces. Aucune hésitation de la part du compositeur ; les doigts arrachaient les notes du clavier, les liaient, les éparpillaient. On eût dit que sa muse composait et dansait en même temps. Pestana avait oublié ses élèves, son nègre qui l'attendait avec la canne et le parapluie ; il avait oublié jusqu'aux portraits qui pendaient gravement au mur. Il composait, jouant ou écrivant, sans les vains efforts de la veille, sans exaspération, sans rien demander au ciel, sans interroger Mozart du regard. Aucune fatigue. Grâce, nouveauté, vie, découlaient de son âme, comme d'une fontaine jaillissante.

En un moment la polka fut achevée. Il corrigea encore certains passages, quand il revint pour dîner. Mais déjà il la chantait en marchant dans la rue. Elle lui plut. Dans la composition récente et inédite, circulait le sang de la paternité et de la vocation. Deux jours après, il la porta à l'éditeur des autres polkas, qui atteignaient déjà la trentaine. L'éditeur la trouva charmante.

Il s'agissait d'y trouver un titre. Pestana, après avoir composé sa première polka en 1871, voulant un nom poétique, avait choisi : Gouttes de soleil. L'éditeur secoua la tête, et lui dit que les titres devaient par eux-mêmes être destinés à la popularité, soit

par une allusion à une question du jour, soit par l'imprévu des paroles ; et il proposa : La loi du 28 septembre, ou Candongas não fazem festa.

— Mais que signifie Candongas não fazem festa ? demanda l'auteur.

— Ça ne signifie rien du tout, mais ça se popularise tout de suite.

Pestana, alors jeune homme innocent et inédit refusa les titres et garda sa polka. Bientôt il en composa une autre, et le prurit de la publicité le poussa à faire imprimer les deux, sous les rubriques qui paraissaient les plus appropriées et les plus alléchantes à l'éditeur. Et il prit ce pli, une fois pour toutes.

Lorsque Pestana remit sa nouvelle polka à l'éditeur et qu'ils en arrivèrent au titre, l'éditeur se rappela qu'il en avait découvert un depuis plusieurs jours pour la première œuvre que le compositeur lui apporterait, titre, guilleret, long et esbrouffant. Et c'était : Senhora Dona, guarde o seu balayo.

— Et pour la prochaine fois, j'en ai déjà un en tête.

Aussitôt mise en vente, la première édition fut tout de suite enlevée. La renommée du compositeur y eût suffi, mais l'œuvre en elle-même était appropriée au genre ; originale, elle incitait à la danse, et se gravait facilement dans la mémoire. En huit jours, elle était célèbre. Pestana s'éprit d'abord de sa composition. Il la chantait amoureusement à voix basse, s'arrêtait dans la rue, quand on la jouait, dans quelque maison. Il se fâchait si on l'interprétait mal. Bientôt, l'orchestre des théâtres s'en empara. Il

alla l'ouïr. Il ne lui déplut pas non plus de l'entendre siffloter, un soir, par un quidam qui descendait la rue do Aterrado.

Cette lune de miel dura seulement un quart de lune. Comme les autres fois, plus rapidement encore, les vieux maîtres portraiturés le firent saigner de remords. Dégoûté, indigné, Pestana se révolta contre celle qui l'avait consolé tant de fois, contre la muse aux yeux égrillards, aux gestes arrondis, souples et gracieux. Et il ressentit les mêmes nausées, la même haine des gens qui lui demandaient de jouer la polka à la mode. En même temps il s'efforça de composer quelque chose d'une saveur classique, une page, une seule, mais qu'on pourrait intercaler entre Bach et Schumann. Vaine étude, inutile effort. Il se noyait dans ce Jourdain, sans y trouver le baptême. Pendant des nuits et des nuits, il se dépensa ainsi, présomptueux et entêté, convaincu que la volonté est tout, et qu'une fois qu'il se serait émancipé de la musique facile…

— Au diable les polkas, bonnes pour faire danser Satan, dit-il, un jour, en se couchant à l'aurore.

Mais les polkas refusèrent d'aller si loin. Elles arrivaient chez Pestana, dans la propre salle des portraits, elles faisaient irruption, si brusquement qu'il n'avait que juste le temps de les composer, de les faire imprimer, de s'y complaire pendant quelques jours, puis de revenir aux vieilles sources, d'où rien ne coulait pour lui. Dans cette alternative, il vécut jusqu'à son mariage et après.

— Se marier… avec qui ? demanda mademoiselle Motta à son oncle, le notaire, qui lui donna cette nouvelle.

— Avec une veuve.

— Vieille ?

— Vingt-sept ans.

— Jolie ?

— Ni jolie ni laide : comme ci comme ça. Il paraît qu'il s'est amouraché d'elle en l'entendant chanter à la dernière fête de Saint-François-de-Paule. Mais j'ai entendu dire qu'elle possède aussi un autre attrait moins rare : elle est poitrinaire.

Les notaires ne devraient pas avoir d'esprit, — d'esprit malin, veux-je dire. La nièce ressentit comme l'impression d'un baume qui guérit en elle la morsure de l'envie. La nouvelle était vraie. Pestana se maria peu après avec une veuve de vingt-sept ans, bonne chanteuse et phtisique. Il la reçut comme l'épouse spirituelle de son génie. Le célibat était sans aucun doute la cause de sa stérilité et de son fourvoiement. Artistiquement, ses œuvres n'étaient bonnes qu'à faire passer le temps. Ses polkas étaient des aventures de jeunesse. Mais maintenant, il allait engendrer une famille d'œuvres sérieuses, profondes, inspirées et fouillées.

Cette espérance bourgeonna dès les premières heures de son amour, et s'épanouit à la première aurore des épousailles. Maria, balbutiait-il dans son âme, donne-moi ce que je n'ai trouvé ni dans la solitude des nuits, ni dans le tumulte des jours.

Tout de suite, pour commémorer son mariage, il eut l'idée de composer un nocturne qui s'appellerait Ave, Maria. La félicité parut lui donner un semblant d'inspiration. Ne voulant rien dire à sa femme, avant que l'œuvre ne fût prête, il travaillait en secret : chose difficile, attendu que Maria, qui aimait également les arts, venait jouer avec lui ou l'écouter seulement, pendant des heures,

dans la salle des portraits. Ils organisèrent même quelques concerts hebdomadaires, avec trois artistes, amis de Pestana. Mais un dimanche, il ne put plus se contenir, il appela sa femme pour lui jouer un passage du nocturne ; il ne lui dit ni ce que c'était, ni de qui c'était. Soudain, s'arrêtant, il l'interrogea du regard.

— Achève, dit Maria, c'est de Chopin ?

Pestana pâlit, fixa les yeux en l'air, répéta une ou deux phrases et se leva. Maria s'assit au piano, et, après quelque effort de mémoire, elle exécuta le morceau du maître. L'idée, le motif étaient les mêmes. Pestana les avait rencontrés dans quelque repli obscur de sa mémoire, vieux repaire de trahison. Triste, désespéré, il sortit, et se dirigea vers San Christovâo, du côté du pont.

— À quoi bon lutter ? se disait-il. Résignons-nous aux polkas… Vivent les polkas.

Des gens qui passaient et l'entendaient parler, le regardaient comme on regarde un fou. Lui continuait d'avancer, halluciné, mortifié, éternel volant entre l'ambition et la vocation… Il passa devant le vieil abattoir. En arrivant devant la barrière du chemin de fer, il eut envie de remonter la ligne, et de se faire écraser par le premier train qui passerait. Le garde le fit reculer. Il s'apaisa et revint à la maison.

Peu de jours après, par une claire et fraîche matinée de mai 1876, vers les six heures, Pestana sentit au bout des doigts un fourmillement connu. Il se leva sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Maria, qui avait toussé toute la nuit, et dormait profondément à cette heure. Il alla dans la salle des portraits, ouvrit le piano, et, le plus doucement qu'il put, fabriqua une polka. Il la

fit publier sous un pseudonyme. Les deux mois suivants, il en composa et en publia deux autres, Maria n'en sut rien. Elle se mourait en toussant, si bien qu'elle expira une nuit, dans les bras de son mari affolé et désespéré.

C'était une nuit de Noël. La douleur de Pestana fut encore aggravée par l'écho d'un bal du voisinage où l'on joua diverses polkas de lui.

Le bal, c'était déjà cruel. Ses compositions y donnaient un air d'ironie et de perversité. Il entendait la cadence des pas, devinait les mouvements, lubriques peut-être, auxquels conviaient quelques-unes de ces œuvres. Tout cela devant le cadavre livide, un tas d'os étendus sur le lit. Les heures de la nuit s'écoulèrent ainsi, lentes ou rapides, humides de larmes et de sueurs, d'eaux de Cologne et de Labarraque, sautillantes à n'en plus finir, comme au son d'une polka d'un grand Pestana invisible.

Après l'enterrement, le veuf n'eut plus qu'une seule préoccupation : abandonner la musique, après avoir composé un Requiem qu'il ferait exécuter le jour du premier anniversaire de la mort de Maria. Ensuite il choisirait un autre emploi : clerc de notaire, facteur, vendeur ambulant, n'importe quoi, qui lui fît oublier l'art sourd et assassin.

Il se mit à l'œuvre. Il employa tous les moyens, audace, patience, méditation, voire même les caprices du hasard, comme il avait fait naguère, en imitant Mozart. Il lut et relut le Requiem de cet auteur. Des semaines et des mois s'écoulèrent. L'œuvre, galopante au début, ralentit le pas. Pestana avait des hauts et des bas. Parfois, il la jugeait incomplète, il lui manquait le feu sacré, l'idée, l'inspiration, la méthode. D'autres fois, son énergie s'exal-

tait, et il travaillait vigoureusement. Huit mois, neuf, dix, onze, passèrent, et le Requiem ne s'achevait toujours pas. Il redoubla d'efforts ; il négligea ses leçons et ses amis. Il avait refait son travail nombre de fois. Plus que quinze jours, plus que huit, que cinq. L'aurore du jour anniversaire le trouva encore penché sur son travail.

Il se contenta de la simple messe basse, dite pour lui tout seul. On ne saurait affirmer si ce fut seulement le mari ou aussi le compositeur qui versa toutes les larmes qui lui vinrent aux yeux. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que jamais plus il ne se remit au Requiem.

— À quoi bon ? se disait-il à lui-même.

Une année s'écoula. Au commencement de 1878, son éditeur vint le voir.

— Voici deux ans, lui dit-il, que vous ne nous donnez plus un air de votre façon. Tout le monde demande si vous avez perdu votre talent. Qu'avez-vous fait ?

— Rien.

— Je sais le coup qui vous a frappé ; mais deux ans sont passés. Je viens vous proposer un contrat : vingt polkas en douze mois, au prix ancien, et avec un tant pour cent plus élevé sur la vente. L'année achevée, nous pourrons renouveler.

Pestana consentit, d'un geste. Il avait peu de leçons ; la maison avait été vendue pour payer des dettes, et les exigences quotidiennes dévoraient le surplus qui était déjà fort réduit. Il accepta le traité.

— Mais j'ai besoin de la première polka tout de suite, dit l'éditeur. C'est urgent : Avez-vous lu la lettre de l'empereur à Caxias ? les libéraux ont été appelés au pouvoir ; on va faire la réforme électorale. La polka s'appellera Vive l'élection directe ! Ce n'est pas de la politique ; c'est un bon titre d'occasion.

Pestana composa la première polka de la série. Malgré son long silence, il n'avait perdu ni l'originalité, ni l'inspiration. Il conserva la même note géniale. Les autres polkas vinrent ensuite, régulièrement. Il avait conservé les portraits et le répertoire. Mais il évitait de passer toutes les nuits au piano pour ne pas récidiver dans de nouvelles tentatives. Il demandait une entrée de faveur à chaque bon opéra ou concert d'artiste, et se mettait dans un coin, pour écouter cette quantité de motifs qui jamais ne germeraient dans sa cervelle. Une fois ou l'autre, il revenait chez lui tout imprégné de musique, et le maestro inédit se réveillait en lui. Alors, il s'asseyait au piano, et, sans y penser, il appuyait quelques notes, jusqu'à ce qu'il allât dormir, vingt ou trente minutes plus tard.

Et les années passèrent, jusqu'en 1885. La renommée de Pestana lui avait donné définitivement la première place entre les compositeurs de polkas. Mais la première place dans sa bourgade ne contentait pas ce César qui continuait à préférer non seulement la seconde, mais même la centième à Rome. Il ressentit encore les alternatives d'un autre temps, au sujet de ses compositions. La différence, c'est qu'elles étaient moins violentes. Ni enthousiasme aux premières heures, ni horreur après la première semaine : un peu de plaisir, et un certain dégoût.

Cette année-là, il attrapa une petite fièvre de rien, qui s'accrut en peu de jours, jusqu'à prendre un caractère pernicieux. Il était

déjà en péril de vie, quand survint son éditeur qui, n'étant pas au courant de sa maladie, venait lui annoncer le triomphe des conservateurs et lui demander une polka d'occasion. L'infirmier, pauvre clarinette de théâtre, lui relata la situation de Pestana, en sorte que l'éditeur préféra se taire. Ce fut le malade qui insista pour savoir de quoi il s'agissait. L'éditeur obéit.

— Mais ce sera pour quand vous vous trouverez complètement rétabli, conclut-il.

— Dès que la fièvre aura un peu décliné, répondit Pestana.

Il y eut une pause de quelques secondes. Le clarinettiste alla sur la pointe des pieds préparer le remède. L'éditeur se leva et prit congé.

— Adieu.

— Attendez, dit Pestana. Comme il est probable que je mourrai ces jours-ci, je ferai d'une fois deux polkas. L'autre servira pour le retour des libéraux.

Ce fut l'unique boutade de toute sa vie. Il était temps ; car il mourut le matin suivant, à quatre heures cinq minutes, en paix avec les hommes et mal avec lui-même.

La désirée

— Ah ! conseiller, voici que vous commencez à parler en vers.

— Tous les hommes ont une lyre dans le cœur ; ou bien ce ne sont point des hommes. Je ne dis pas que cette lyre doive vibrer à

toute heure et à tout propos ; mais seulement de loin en loin, et à l'occasion de quelque réminiscence particulière… Savez-vous pourquoi je vous parais poète, malgré les ordonnances du Royaume et mes cheveux grisailles ? c'est parce que nous passons devant la Gloria, tout auprès du ministère des Affaires étrangères. Voici la colline célèbre… Un peu après, il y a une maison…

— Et puis…

— Et puis… Divine Quintilia ! Toutes ces maisons que nous apercevons sont nouvelles ; mais elles me parlent de ce temps lointain, comme si c'étaient les mêmes qu'autrefois. C'est la lyre qui résonne, et l'imagination fait le reste. Divine Quintilia !

— Elle s'appelait Quintilia ? J'ai connu de vue, quand je fréquentais l'école de médecine, une belle jeune fille qui portait ce nom. On la disait la plus belle de la ville.

— Ce devait être elle-même, car elle avait cette réputation. Maigre et haute.

— C'est cela. Qu'est-elle devenue ? — Elle est morte en 1859 ; le 20 avril. Jamais je n'oublierai cette date. Je vais vous raconter un cas intéressant pour moi, et pour vous aussi, je le crois. Voici la maison… voyez… Elle demeurait avec un oncle, chef d'escadre en retraite. Il possédait une autre maison à Cosme Velho. Quand j'ai connu Quintilia,… quel âge pensez-vous qu'elle avait, quand je l'ai connue ?

— Si c'était en 1855…

— En 1855.

— Elle devait avoir vingt ans.

— Elle en avait trente.

— Trente !

— Trente ans. Elle ne les paraissait pas, et ce n'était pas une de ses ennemies qui les lui donnait. Elle-même s'en vantait, avec affectation. Une de ses amies, au contraire, affirmait que Quintilia n'avait que vingt-sept ans ; mais comme elles étaient toutes deux nées le même jour, elle disait cela pour se rajeunir elle-même.

— Allons ! pas d'ironie ; l'ironie ne va point de pair avec la mélancolie des regrets.

— Et qu'est-ce donc cette mélancolie, sinon une ironie du temps et de la fortune ? Bon ! voilà que je deviens sentencieux. Trente ans ; mais en vérité elle ne les paraissait point. Vous vous rappelez qu'elle était mince et haute ; elle avait des yeux, qui, comme je le disais alors, paraissaient taillés dans le manteau de la dernière nuit, mais qui malgré leur éclat nocturne étaient sans mystère et sans abîme. La voix était très douce, avec un léger accent de São-Paulo, la bouche large, et ses dents, quand elle parlait, lui donnaient un air souriant.

Elle riait aussi ; et ce fut son rire, d'accord avec ses yeux, qui me fit beaucoup souffrir pendant un certain temps.

— Mais si ses yeux étaient sans mystère.

— Ils l'étaient tellement, que j'en arrivai à supposer qu'ils étaient la porte ouverte du château, et le sourire, le clairon qui sonnait les cavaliers. Nous la connaissions déjà, moi et mon compagnon de bureau, João Nobrega, tous deux débutants au barreau et amis au possible. Mais jamais nous n'avions songé à lui faire la cour. Elle faisait alors florès. Elle était belle, riche, élé-

gante, et du meilleur monde. Mais un jour, dans l'ancien théâtre provisoire, entre deux actes des Puritains, comme je me trouvais dans un corridor, j'entendis un groupe de jeunes gens, qui parlaient d'elle comme d'une forteresse inexpugnable. Deux confessèrent leurs tentatives inutiles ; tous s'étonnaient du célibat inexplicable de la jeune fille. Et ils faisaient des gorges chaudes : l'un disait qu'il s'agissait d'un vœu, qu'elle s'était promis d'engraisser d'abord ; un autre, qu'elle espérait la seconde jeunesse de son oncle pour se marier avec lui : un autre, qu'elle avait sans doute fait la commande de quelque chérubin au portier du paradis. Ces trivialités m'écœurèrent, et je les trouvais d'une grossièreté sans nom, de la part de gens qui avouaient l'avoir aimée ou lui avoir fait la cour. Mais tous tombaient d'accord sur son extraordinaire beauté. En cela, ils se montrèrent enthousiastes et sincères.

— Oui ! Je me souviens encore !... elle était fort jolie.

— Le jour suivant, en arrivant au bureau, dans l'attente de causes qui ne venaient pas, je racontai à Nobrega la conversation de la veille. Nobrega rit d'abord, devint pensif, et, après avoir fait quelques pas, il s'arrêta devant moi, fixe et muet : « Je parie que tu en es amoureux ? » lui demandai-je.

— Non, me répondit-il ; toi non plus ? Eh bien ! J'ai une idée : Allons tenter l'assaut de la forteresse ? Que perdons-nous ? Rien : ou elle nous mettra à la porte, comme nous pouvons nous y attendre, ou elle acceptera l'un de nous, et tant mieux pour l'autre qui verra la félicité de son ami...

— Parles-tu sérieusement ?

— Très sérieusement. Nobrega ajouta que ce n'était pas seulement sa beauté qui la rendait attrayante. Notez qu'il avait la pré-

somption d'être un esprit pratique, mais qu'il était surtout un visionnaire qui passait sa vie à lire, et à édifier des systèmes politiques et sociaux. À son avis, les jeunes gens que j'avais entendus au théâtre évitaient de parler de la fortune de la jeune fille, qui constituait un de ses charmes, et l'une des causes probables de la tristesse des uns, et des sarcasmes des autres. Et il me disait : « Écoute : Il ne faut ni diviniser l'argent, ni le bannir non plus. Ne nous imaginons pas qu'il puisse tout donner. Mais reconnaissons qu'il donne quelque chose, et même beaucoup, cette montre, par exemple. Combattons donc pour notre Quintilia, mienne ou tienne, mais plus probablement mienne, attendu que je suis plus joli garçon que toi. »

— Conseiller, la confession est grave ; ce fut ainsi, en plaisantant…

— Ce fut en plaisantant, qu'encore tout frais émoulus des bancs de l'université, nous nous engageâmes dans cette grave aventure, qui pouvait n'aboutir à rien, mais qui eut de si sérieuses conséquences. C'était un début d'écervelés, presque un passe-temps d'enfants, auquel il manquait la note sincère ; mais l'homme propose, et l'espèce dispose. Nous connaissions Quintilia, bien que nous n'eussions pas avec elle de rapports fréquents ; dès que nous nous disposâmes à une action commune, un élément nouveau entra dans notre vie, et, au bout d'un mois, nous étions brouillés.

— Brouillés ?

— Ou presque. Nous avions compté sans elle, qui nous ensorcela tous deux, violemment. Au bout de quelques semaines, nous parlions peu de Quintilia, et avec indifférence ; nous cherchions à

nous leurrer l'un l'autre, et à dissimuler ce que nous éprouvions. C'est ainsi que nos relations se désagrégèrent, au bout de six mois, sans haine, sans lutte ni démonstrations, car nous nous parlions encore, quand le hasard nous réunissait. Mais déjà nous avions ouvert chacun un cabinet séparé.

— Je commence à voir une pointe du drame.

— Tragédie, dites tragédie ; car au bout de quelque temps, soit qu'elle l'eût désabusé par ses paroles, soit qu'elle eût désespéré de la victoire, Nobrega me laissa le champ libre. Il obtint d'être nommé juge municipal, au fin fond des solitudes de Bahia, où il languit et mourut, en moins de quatre ans. Et je vous jure que ce ne fut pas l'esprit pratique de Nobrega qui nous sépara ; lui, qui avait tant parlé des avantages de l'argent, mourut de passion, comme un simple Werther.

— Moins le pistolet.

— Le poison tue, lui aussi. L'amour de Quintilla y ressemblait en cela. Ce fut cet amour qui le tua, et j'en suis encore aujourd'hui attristé… Mais je vois, par ce que vous dites, que je vous ennuie.

— Pour l'amour de Dieu !… Je vous jure que non. C'est une plaisanterie qui m'a échappé. Continuez, conseiller ; on vous a laissé le champ libre.

— Avec Quintilia, on n'avait jamais le champ libre. — Je ne dis pas cela pour elle, mais pour les autres. Beaucoup venaient là, boire une coupe d'espérance, et allaient souper ailleurs. Elle ne favorisait pas plus l'un que l'autre. Mais elle était aimable, gracieuse, et avait ces regards coulés qui ne sont pas faits pour les

hommes jaloux. J'éprouvai des jalousies amères, et parfois terribles. Tout prenait à mes yeux des proportions énormes. Je m'habituai enfin à réduire les choses à leur juste valeur. Certaines connaissances nouvelles m'effrayaient davantage : c'étaient celles qui apparaissaient conduites par la main de bonnes amies. Je crois qu'il y eut deux ou trois négociations de ce genre, mais sans résultat. Quintilia déclara qu'elle ne ferait rien sans consulter son oncle, et son oncle lui conseilla de refuser, chose prévue d'avance. Le bon vieux n'aimait guère les visites d'hommes, de peur que sa nièce n'en choisît un pour mari. Il était si habitué à l'avoir à son côté, comme une béquille de vieille âme estropiée, qu'il craignait de la perdre entièrement.

— N'était-ce point là le motif des refus systématiques de la jeune fille ?

— Vous allez voir que non.

— Ce que je remarque, c'est que vous vous entêtiez plus que les autres.

— Je me berçais d'illusions, tout d'abord, parce qu'au milieu de tant de candidatures malheureuses, Quintilia me préférait à tous, et causait avec moi plus longuement et plus intimement, à tel point qu'on parla de notre prochain mariage.

— Mais de quoi donc vous entreteniez-vous ?

— De tout ce dont elle ne parlait pas avec les autres ; et c'était une chose étonnante qu'une personne si éprise de bals, de promenades, de la valse et du rire, fût en ma compagnie si sérieuse et si grave, et si différente de ce qu'elle avait coutume d'être ou de paraître.

— La raison est claire : elle trouvait votre conversation moins insignifiante.

— Merci. La cause de cette différence était plus profonde, et la différence s'accentuait avec le temps. Quand la vie du centre de la ville l'ennuyait trop, elle allait habiter Cosme Velho, et là, nos conversations étaient plus fréquentes et plus longues. Je ne saurais vous dire et vous ne pourriez comprendre ce que furent les heures que je passai là, unissant à ma vie toute la vie qui débordait d'elle. Souvent, je voulus lui dire ce que j'éprouvais, mais les paroles avaient peur et demeuraient dans mon cœur. J'écrivis lettre sur lettre ; toutes me paraissaient froides, diffuses, ou boursouflées de style. D'ailleurs, elle ne m'offrait point d'occasion ; elle avait des airs de vieille amie. Au commencement de l'année 1857, mon père tomba malade à Itaborahy ; je courus le voir, et le trouvai moribond. Cet événement me retint éloigné de Rio pendant environ quatre mois. Je revins à la fin de mai. Quintilia me reçut, triste de ma tristesse ; et je vis clairement que mon deuil se reflétait dans ses regards.

— Mais qu'était cela, sinon de l'amour !

— Je raisonnais ainsi, et j'organisai ma vie en vue de mon mariage avec elle. Sur ces entrefaites, l'oncle tomba gravement malade. Quintilia ne devait pas rester seule, parce que, outre qu'elle avait un grand nombre de parents éparpillés, une veuve, dona Anna, qui était sa cousine, demeurait alors avec elle, dans la maison de la rue du Cattete. Mais du moins l'affection principale allait lui manquer, et, dans cette transition de la vie présente à la vie ultérieure, je pouvais aller au terme de mes désirs. La maladie de l'oncle fut courte ; aidée par la vieillesse, elle l'emporta en deux semaines. Je dois vous dire que cette mort me fit souvenir

de celle de mon père, et la douleur que j'en ressentis fut presque aussi intense. Quintilia me vit souffrir, comprit le double motif de cette souffrance, et, comme elle me le dit plus tard, se consola un peu par la coïncidence de ce double coup, puisqu'il devait nous frapper infailliblement, et à si bref délai. Cette phrase me parut une invite au mariage. Deux mois après, je songeais qu'il était temps de me déclarer. Dona Anna était demeurée avec elle, et elles habitaient en ce moment Cosme Velho. Je m'y rendis, je les trouvai sur une terrasse, qui était tout auprès de la montagne. C'était un dimanche, sur les quatre heures. Dona Anna, qui voyait en nous deux amoureux, nous laissa le champ libre.

— Enfin !

— Sur la terrasse, endroit solitaire, et même agreste, je proférai la première parole. Mon plan était justement de tout précipiter, de peur que cinq minutes de conversation n'épuisassent mes forces. Même ainsi, vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûta ; une bataille m'aurait semblé préférable, et je vous jure pourtant que je ne suis point né pour la guerre. Mais cette femme maigrichonne et délicate m'imposait, comme aucune autre ne m'imposa, avant et après…

— Et alors !

— Quintilia avait deviné, par l'émotion qui se peignait sur mon visage, ce que j'allais lui demander ; et elle me laissa parler pour préparer sa réponse. Cette réponse fut interrogative et négative. Nous marier, pourquoi faire ! mieux valait rester amis comme par le passé. Je lui répondis qu'en moi l'amitié n'était, depuis longtemps, que la simple sentinelle de l'amour. Ne pouvant plus conserver mon secret, je l'avais laissé échapper. Quintilia sourit

de la métaphore, ce dont je souffris, et sans motif ; elle, voyant l'effet produit, redevint sérieuse, et essaya de me persuader qu'il valait mieux ne pas nous marier : « Je suis vieille, me dit-elle ; je vais sur trente-trois ans. »

— Mais si je vous aime ainsi, répliquai-je ; et j'ajoutai un tas de choses qu'il me serait impossible de répéter maintenant. Quintilia réfléchit un instant ; ensuite elle insista pour que nos relations continuassent sur le ton de la simple amitié ; elle me dit que, bien que je fusse plus jeune qu'elle, j'avais la gravité d'un homme plus âgé, et qu'elle avait confiance en moi plus qu'en personne. Désespéré, je fis quelques pas, puis je m'assis de nouveau et lui racontai tout. Quand elle connut ma rivalité avec mon ami et ancien condisciple, et notre séparation, elle me parut ou contristée ou irritée. Elle nous blâma tous deux. À quoi bon se porter à cet excès ?

— Vous dites cela parce que vous ne ressentez pas ce que j'éprouve.

— Mais alors, c'est donc du délire ?

— Il me semble que oui ; ce que je puis vous déclarer, c'est que, si c'était encore nécessaire, je me séparerais de lui cent fois plutôt qu'une : et je crois pouvoir vous affirmer qu'il en agirait de même de son côté.

Àcet instant, elle me contempla avec stupeur, comme on regarde une personne qui a perdu le sens commun ; ensuite elle hocha la tête, et répéta que nous avions mal fait, que : « ça n'en valait pas la peine ».

— Soyons amis, dit-elle, en me tendant la main.

— C'est impossible ; vous me demandez quelque chose de supérieur à mes forces ; jamais je ne pourrai vous considérer sous les traits d'une simple amie. D'ailleurs, je n'exige rien. Bien plus, je n'insiste pas, parce que je ne saurais accepter une autre réponse maintenant.

Nous échangeâmes encore quelques paroles, et je me retirai…

— Voyez ma main.

— Elle tremble encore…

— Et je ne vous ai pas tout dit. Je ne vous ai pas raconté mes contrariétés, ni la douleur et le dépit que je ressentis. Je me repentais amèrement de ne pas avoir provoqué cette déception dès les premières semaines ; mais la faute en était l'espérance, plante parasite, qui prend la place du bon grain. Au bout de cinq jours, je partis pour Itaborahy, où m'appelait l'inventaire de la succession paternelle. Quand je revins, trois semaines plus tard, je trouvai chez moi une lettre de Quintilia.

— Oh !

— Je me hâtai de l'ouvrir : elle datait de quatre jours. Elle faisait allusion aux derniers événements, et me disait des choses douces et graves. Quintilia m'affirmait que tous les jours elle m'avait attendu, ne supposant pas que je serais assez égoïste pour ne point retourner chez elle ; et elle m'écrivait pour me prier de faire de mes sentiments personnels, demeurés sans écho, une page d'une histoire achevée ; que l'ami tout seul allât voir son amie ! Et elle terminait par ces paroles singulières : « Voulez-vous une garantie ? Je vous jure de ne me marier jamais. » Je compris qu'un lien de sympathie morale nous attachait l'un à l'autre, avec

cette différence que ce qui était en moi une passion spécifique, était en elle une simple élection de caractère. Nous étions deux associés qui entrions dans le commerce de la vie en apportant chacun un capital différent : moi, tout ce que je possédais ; elle, à peine une obole. Je lui répondis dans ce sens ; Je lui déclarai que tels étaient mon obéissance et mon amour, que j'acceptais, mais à contre-cœur, parce que, après ce qui s'était passé entre nous, j'allais me sentir humilié. Je rayai le mot ridicule, que j'avais d'abord écrit, pour échapper à cette situation ; l'autre suffisait.

— Je parie que vous êtes arrivé aussitôt après la lettre. J'aurais agi de même ; car je me trompe fort, ou cette jeune fille mourait d'envie de se marier avec vous.

— Laissez là votre psychologie usuelle ; ce cas est tout particulier.

— Laissez-moi deviner le reste ; le serment est un hameçon mystique ; d'ailleurs vous aviez le pouvoir de l'en relever à votre profit. En tout cas, vous avez couru chez elle.

— Non. J'y allai deux jours après. Dans l'intervalle, elle répondit à ma lettre par un billet affectueux, qu'elle terminait par cette pensée : « Ne parlez pas d'humiliation puisqu'il n'y a pas eu de public. »

Je revins, une et plusieurs fois, et nos relations recommencèrent. Nous ne parlâmes plus de rien ; d'abord il m'en coûta de paraître le même qu'auparavant ; ensuite le démon de l'espérance revint s'établir dans mon cœur ; et, sans rien dire, je pensais qu'un jour, tôt ou tard, elle se marierait avec moi. Ce fut un espoir qui me réhabilita à mes propres yeux, dans la situation où je me trouvais. Il n'était bruit que de notre mariage ; je niais for-

mellement et sans sourire ; elle riait et haussait les épaules. Cette phase de notre vie fut la plus sereine pour moi, à part un court incident, occasionné par l'apparition d'un diplomate autrichien ou de je ne sais quel autre pays, beau garçon, élégant, blond, aux yeux grands et attirants, et qui était noble, par-dessus le marché. Quintilia se montra si aimable à son égard qu'il se crut préféré, et alla de l'avant. Je crois qu'un geste inconscient de ma part, ou un peu de la fine perception que Quintilia avait reçue du ciel, firent promptement entrer le désenchantement dans la chancellerie autrichienne. Peu après, elle tomba malade ; ce fut alors que notre intimité se resserra. Elle résolut, sur les conseils même des médecins, de ne plus sortir, tant qu'elle serait en traitement. Je passais, chaque jour, plusieurs heures auprès d'elle. Ces dames se mettaient au piano ; ou bien nous jouions tous trois, ou bien on lisait ; la plupart du temps nous causions tout simplement. J'eus l'occasion de l'étudier à fond. En suivant ses lectures, je vis que les livres purement amoureux lui demeuraient incompréhensibles, et que, si les sentiments étaient violents, elle jetait le volume avec ennui. Elle n'agissait point ainsi par ignorance ; elle avait une notion vague des passions, et avait quelquefois assisté à leurs péripéties chez les autres.

— Quelle était sa maladie ?

— Elle souffrait de la moelle. Les médecins disaient que son mal datait de loin, et qu'elle approchait de la crise. Nous atteignîmes ainsi au commencement de 1859. En mars, la maladie s'aggrava, demeura quelques jours stationnaire, puis, vers la fin du mois, il n'y eut plus d'espoir de sauver la malade. Jamais je ne vis une créature plus énergique devant une catastrophe imminente ; elle était alors d'une maigreur transparente et presque

fluide ; elle riait, ou plutôt souriait doucement et, voyant que je cachais mes larmes, elle me serrait les mains avec reconnaissance. Un jour, se trouvant seule avec le médecin, elle l'adjura de lui dire la vérité. Il allait mentir ; elle protesta que c'était inutile, qu'elle se sentait perdue.

— Perdue, non, murmura le médecin.

— Jurez.

Il hésita ; elle le remercia. Une fois certaine de sa fin, elle ordonna ce qu'elle s'était promis à elle-même.

— Elle s'est mariée avec vous, je parie.

— Ne me rappelez pas cette triste cérémonie ; ou plutôt laissez-moi m'en souvenir, pour qu'elle m'apporte comme une haleine du passé. Elle n'accepta de ma part ni refus ni excuse. Je l'épousai à deux doigts de la mort. Ce fut le 18 avril 1859. Je passai les deux derniers jours, jusqu'au 20 avril, au pied du lit de ma fiancée agonisante, et je l'embrassai pour la première fois, quand elle n'était plus qu'un cadavre.

— Étrange !

— Je ne sais ce que dira votre physiologie. La mienne, qui est celle d'un profane, me fait croire que cette jeune fille avait pour le mariage une répulsion purement physique. Elle se maria à demi morte, aux portes du néant. Appelez-la monstre, si vous voulez, mais ajoutez le mot divin.

La cause secrète

Garcia, debout, regardait ses ongles et les faisait craquer. Fortunato, assis sur la chaise à bascule, contemplait le toit. Maria Luiza, auprès de la fenêtre, achevait un travail de couture. Depuis cinq minutes, aucun des trois ne proférait une parole. Ils avaient parlé de la belle journée, de Catumby, où demeurait le ménage Fortunato, et d'une maison de santé, dont il sera question plus loin. Comme les trois personnages présents dans cette histoire sont maintenant morts et enterrés, il est temps de passer aux faits sans retard.

Outre les trois sujets de conversation indiqués, ils en avaient eu un autre, celui-là si vilain et si grave qu'il ne les avait guère mis en train pour parler du temps, du quartier et de la maison de santé. Leur entretien était gêné. En cet instant même, les doigts de Maria Luiza paraissent encore tremblants, tandis qu'il y a sur le visage de Garcia une expression de sévérité, qui ne lui est pas habituelle. En vérité, ce qui s'est passé est de telle nature qu'il est nécessaire de remonter au début.

L'année précédente, en 1861, Garcia avait défendu sa thèse de médecine. En 1860, étant encore élève de l'école, il avait rencontré Fortunato pour la première fois, à la porte de l'hôpital de la Miséricorde. Il entrait, quand l'autre sortait. Il remarqua cette figure, qu'il eût probablement oubliée, n'était une seconde rencontre, quelques jours plus tard. Il habitait rue Dom Manoel. Une de ses rares distractions était d'aller au théâtre San Januario, situé tout auprès, entre cette rue et la plage. Il y allait une ou deux fois par mois, et n'y rencontrait jamais plus de quarante per-

sonnes. Les intrépides seuls osaient s'aventurer jusqu'à ce recoin de la ville.

Un soir qu'il se trouvait aux fauteuils d'orchestre, Fortunato survint et s'assit à côté de lui.

La pièce était un vieux mélodrame, lardé de coups de poignards, hérissé d'imprécations et de remords. Mais Fortunato l'écouta avec un étrange intérêt. Aux instants pathétiques, son attention redoublait, ses regards passaient avidement d'un personnage à l'autre, à tel point que l'étudiant supposa que son voisin trouvait dans la pièce des réminiscences personnelles. Après le drame, la farce ; mais Fortunato n'attendit pas qu'on la jouât, et sortit. Garcia partit sur ses talons. Fortunato prit par la ruelle du Cotovello, la rue San José, jusqu'à la place de la Carioca. Il allait lentement, tête basse, s'arrêtant parfois pour cingler de sa canne un chien endormi. Le chien aboyait, et lui continuait sa route. Place da Carioca, il monta dans une voiture et partit du côté de la place da Constituição. Garcia revint chez lui sans en savoir plus long.

Quelques semaines s'écoulèrent. Une nuit, il pouvait être neuf heures, et il se trouvait chez lui, quand il entendit une rumeur de voix dans l'escalier. Il descendit aussitôt des combles, où il demeurait, jusqu'au premier étage, où habitait un employé de l'Arsenal. C'était cet homme que d'autres transportaient, ensanglanté, à travers l'escalier. Le nègre qui était à son service courut ouvrir la porte. Le blessé gémissait, les voix étaient confuses sous l'insuffisante lumière. Après avoir déposé l'homme sur son lit, Garcia déclara qu'il fallait appeler un médecin.

— J'en ai envoyé chercher un, cria quelqu'un.

Garcia regarda, et reconnut l'homme de l'hôpital et du théâtre. Il pensa qu'il pouvait être ami ou parent du blessé ; mais il rejeta cette supposition en l'entendant demander si celui-ci avait de la famille ou quelques proches. Le nègre répondit négativement, et aussitôt il prit la direction du service, pria les personnes étrangères de se retirer, paya les porteurs, et donna les premiers ordres. Dès qu'il sut que Garcia était étudiant en médecine et demeurait dans la même maison, il le pria de rester pour aider le médecin. Ensuite, il raconta ce qui s'était passé.

— C'est une bande de capoeiras. Je venais de la caserne de Moura ou j'étais allé rendre visite à un cousin, quand j'entendis un grand bruit, et aussitôt, je vis se former un rassemblement. Il paraît qu'ils ont encore blessé un autre individu qui est entré dans une des ruelles. Mais je n'ai vu que ce monsieur, qui traversait la rue au moment où l'un des capoeiras, en passant près de lui, l'a poignardé.

Il n'est pas tombé tout de suite. Il a donné son adresse, et comme il demeurait à deux pas, j'ai jugé bon de le faire transporter.

— Vous le connaissiez ? demanda Garcia.

— Non, je ne l'ai jamais vu. Qui est-ce ?

— Un brave homme, employé de l'Arsenal. Il s'appelle Gouvêa.

— Connais pas…

Le médecin et le commissaire de police arrivèrent sur ces entrefaites. On fit le pansement, et on prit les informations. L'inconnu déclara se nommer Fortunato Gomes da Silveira, rentier, garçon, demeurant à Catumby. La blessure fut reconnue grave.

Pendant le pansement, l'étudiant servit d'aide et Fortunato de domestique, tenant la cuvette, la bougie, les linges, sans sourciller, regardant froidement le blessé, qui gémissait sans cesse. Ensuite, il prit le médecin à part, l'accompagna jusqu'au palier, et répéta au commissaire qu'il était prêt à aider aux recherches de la police. Quand tous les deux se furent retirés, il demeura seul avec l'étudiant.

Garcia était fort surpris. Il le regardait, le vit s'asseoir tranquillement, étendre les jambes, mettre les mains dans ses poches, et fixer ses regards sur le blessé. Les yeux étaient clairs, couleur de plomb ; ils se promenaient lentement, et avaient une expression dure, sèche et froide. La face était maigre et pâle, encadrée d'un étroit ruban de barbe, courte, rousse et rare, qui courait d'une tempe à l'autre, en passant sous le menton. Il pouvait avoir quarante ans. De temps à autre, il se tournait vers l'étudiant et demandait une information au sujet du blessé, mais il reportait immédiatement son regard sur celui-ci, pendant que l'étudiant lui donnait la réponse. La sensation que le jeune homme éprouvait était à la fois de répulsion et de curiosité. Il était forcé de reconnaître qu'il assistait à un acte de dévouement rare, et si cet acte était désintéressé, comme il paraissait l'être en effet, il n'y avait plus qu'à considérer le cœur humain comme un abîme de mystères.

Fortunato sortit un peu avant une heure ; il revint les jours suivants ; mais la cure fut rapide, et il disparut avant qu'elle fût complète, sans donner son adresse à son obligé. Ce fut l'étudiant qui lui indiqua le nom, la rue et le numéro.

— J'irai le remercier de ses bontés, dès que je pourrai sortir, dit le convalescent.

Six jours après, il courut à Catumby. Fortunato le reçut avec gêne, écouta impatiemment ses paroles de remerciements, lui donna une réponse ennuyée, et termina en battant la mesure sur ses genoux avec les cordons de sa robe de chambre. En face de lui, Gouvêa, silencieusement assis, lissait son chapeau avec ses doigts, en levant les yeux de temps à autre, sans rien trouver à dire. Au bout de dix minutes, il prit congé et sortit.

— Prenez garde aux capoeiras, lui dit le maître de la maison en riant.

Le pauvre diable sortit de là mortifié, humilié, sans pouvoir digérer la réception méprisante, s'efforçant de l'oublier, de l'expliquer ou de l'excuser, pour qu'il ne demeurât dans son cœur que la mémoire du bienfait. Mais c'était en vain. Le ressentiment, hôte nouveau et exclusif, entra et mit le service à la porte, de telle sorte que le pauvre diable n'eut d'autre ressource que de grimper dans la cervelle et de s'y réfugier comme une simple idée. C'est ainsi que le bienfaiteur insinua lui-même à cet homme le sentiment de l'ingratitude.

Tout cela stupéfia Garcia. Le jeune homme possédait, en germe, la faculté de déchiffrer les hommes, de pénétrer les caractères, il avait l'amour de l'analyse, et possédait le don, qu'il disait suprême, de pénétrer à travers plusieurs couches morales, et d'arriver à palper le secret d'un organisme. Piqué par la curiosité, il eut l'idée d'aller rendre visite au personnage de Catumby, mais se souvint que celui-ci ne l'avait pas formellement invité. Il fallait au moins un prétexte, et il n'en trouvait aucun.

Quelque temps après, comme il avait déjà reçu le titre de médecin, et qu'il demeurait rue Mata-Cavallos, près de celle do

Conde, il rencontra Fortunato dans un omnibus, une fois, deux fois, et d'autres encore. Une intimité s'ensuivit, et un jour Fortunato l'invita à l'aller voir, tout près de là, à Catumby.

— Savez-vous que je suis marié ?

— J'ignorais…

— Oui, il y a déjà quatre mois ; je pourrais dire quatre jours. Venez dîner dimanche avec nous.

— Dimanche ?

— Ne cherchez pas d'excuses ; je n'admets pas de prétextes. Vous viendrez dimanche, sans faute.

Garcia fut exact. Fortunato lui donna un bon dîner, de bons cigares, une bonne conversation, secondé d'ailleurs par sa femme qui était fort intéressante. La figure du mari n'avait pas changé ; les yeux conservaient la dureté froide d'une plaque de plomb ; les autres traits n'étaient pas devenus plus sympathiques que par le passé. Les attentions, toutefois, si elles ne rachetaient pas la nature, donnaient quelques compensations, et c'était déjà quelque chose. Maria Luiza possédait par contre les charmes de la personne et des manières. Elle était svelte, imposante, avec de tendres yeux soumis ; elle avait vingt-cinq ans et n'en paraissait que dix-neuf. La seconde fois que Garcia se rendit chez eux, il s'aperçut qu'il y avait entre les époux quelques dissonances de caractère, peu ou pas d'affinité morale, et, de la part de la femme envers le mari, une façon d'être qui dépassait le respect, et confinait à la résignation et à la crainte. Un jour qu'ils se trouvaient tous trois ensemble, Garcia demanda à Maria Luiza si elle était au fait des circonstances qui lui avaient fait connaître son mari.

— Non, répondit la jeune femme.

— Vous allez entendre le récit d'une belle action.

— Elle ne vaut guère la peine qu'on en parle, interrompit Fortunato.

— Guère la peine ! vous en jugerez par vous-même, Madame, insista le médecin.

Il raconta l'aventure de la rue Dom-Manoel. La jeune femme écouta, surprise. Involontairement, elle étendit la main vers son mari, en lui serrant le poignet, souriante et reconnaissante, comme si elle venait de faire la découverte de son cœur. Fortunato haussait les épaules, mais écoutait, intéressé. Ensuite, il conta lui-même la visite que le blessé lui avait faite, avec tous les détails, attitudes, gestes, paroles embarrassées : « un pauvre diable, en somme ». Et il riait beaucoup pendant son récit. Ce n'était pas le rire de la duplicité, qui est évasif et oblique. Son rire, à lui, était jovial et franc.

— Singulier homme ! pensa Garcia.

Maria Luiza s'attrista de l'ironie de son mari ; mais le médecin lui rendit son contentement antérieur en recommençant à lui parler du dévouement et des rares qualités d'infirmier de Fortunato ; « si bon infirmier que si, quelque jour, je fonde une maison de santé, je lui offrirai de l'associer ».

— C'est dit ? demanda Fortunato.

— Qu'est-ce qui est dit ?

— Fondons une maison de santé ?

— Allons donc ; je voulais rire.

— On pourrait tenter ; et pour vous qui formez notre clientèle, cela aurait ses avantages. J'ai justement en vue une maison d'où l'on va déménager et qui ferait l'affaire.

Garcia refusa ce jour-là et le suivant ; mais l'autre s'était fourré l'idée dans la tête, et il n'y eut plus moyen de reculer. En vérité c'était un bon début pour le médecin, et l'affaire pouvait devenir bonne pour tous deux, il accepta enfin, au bout de quelques jours, et ce fut une désillusion pour Maria Luiza. Créature nerveuse et fragile, elle souffrait à la seule pensée que son mari pourrait vivre au contact des infirmités humaines : mais elle n'osa lui tenir tête et s'inclina devant sa volonté. On passa rapidement des plans à l'exécution. Il est vrai que Fortunato ne s'occupa plus d'autre chose, ni à cette époque, ni depuis. Aussitôt que la maison de santé fut ouverte, il en fut le propre administrateur, le chef des infirmiers, examinant tout, présidant à tout, surveillant les achats et les bouillons, les drogues et les comptes.

Garcia put alors observer que le dévouement de son associé au blessé de la rue Dom-Manoel n'était pas un cas fortuit, mais qu'il tenait à la propre nature de cet homme. Il le vit faire le service mieux que n'importe quel domestique, et ne reculer devant rien. Il n'y avait pas pour lui de maladie désagréable ou repoussante, et il était toujours prêt à tout, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Tout le monde s'étonnait et applaudissait. Fortunato étudiait, assistait aux opérations, et personne d'autre que lui ne pansait les vésicatoires.

— Il avait foi aux vésicatoires, disait-il.

La communion des intérêts resserra les liens d'intimité. Garcia devint le commensal de la maison ; il y dînait presque tous les soirs ; il observait la personne et la vie de Marie Luiza, dont la solitude morale était évidente. Et la solitude lui donnait de nouveaux charmes. Garcia commença à éprouver une agitation quand elle apparaissait, quand elle parlait, quand elle travaillait, silencieuse dans une embrasure de fenêtre, ou quand elle jouait une musique mélancolique, au piano. Peu à peu, l'amour pénétra dans son cœur. Quand il en eut conscience, il voulut le chasser pour qu'il n'y eût entre lui et Fortunato d'autres liens que ceux de l'amitié. Mais il ne put. C'est tout au plus s'il le contint. Maria Luiza comprit tout : l'affection et le silence. Mais elle feignit de ne s'apercevoir de rien.

Au commencement d'octobre, il se produisit un incident qui révéla mieux encore aux regards du médecin la situation de la jeune femme. Fortunato s'était mis à étudier l'anatomie et la physiologie, et il employait ses heures de loisir à découper et à empoisonner des chats et des chiens. Comme les plaintes des animaux troublaient les malades, il avait transporté son laboratoire chez lui, et sa femme, de complexion nerveuse, dut se résigner aux hurlements. Un jour, cependant, n'y tenant plus, elle alla trouver le médecin, afin qu'il obtînt de son mari, et comme une faveur personnelle, la cessation de semblables expériences.

— Mais vous-même, Madame…

Maria Luiza l'interrompit en souriant :

— Il me traitera naturellement d'enfant. Ce que je voudrais, c'est que, en qualité de médecin, vous lui disiez que cela est nuisible à ma santé ; et croyez que ça l'est en effet.

Garcia obtint sans peine que l'autre en finît avec ses études. S'il alla les continuer autre part, personne ne le sait, mais cela est fort probable. Maria Luiza remercia le médecin tant pour elle que pour les animaux, qu'elle ne pouvait voir souffrir. De temps à autre, elle toussait. Garcia lui demandait si elle souffrait de quelque chose ; elle répondait que non.

— Laissez-moi vous tâter le pouls.

— Je n'ai rien.

Elle refusa de laisser compter le nombre de ses pulsations et se retira. Garcia ressentit une appréhension. Il pensait qu'elle pouvait bien être souffrante, qu'il fallait l'observer, et aviser à temps le mari.

Deux jours après, exactement le jour où nous avons trouvé nos trois personnages réunis, Garcia était allé dîner chez Fortunato. Au moment où il entrait dans le salon, on lui dit que le maître de la maison était dans son cabinet, et il s'achemina de ce côté. Il arrivait à la porte, quand Maria Luiza sortit tout émue.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Le rat ! le rat ! s'écria la jeune femme, suffoquée, en s'éloignant.

Garcia se rappela que, la veille, il avait entendu Fortunato maugréer contre un rat qui avait emporté un papier important. Mais il était loin de s'attendre à ce qu'il vit : Fortunato assis devant la table qui occupait le centre de son cabinet, et sur laquelle il avait placé une assiette remplie d'esprit-de-vin, auquel il avait mis le feu. Entre le pouce et l'index de la main gauche, il tenait une ficelle, d'où pendait le rat, attaché par la queue. Dans sa

main droite, il avait des ciseaux. Au moment où Garcia entra, Fortunato coupait l'une des pattes du rat. Ensuite, il descendit le malheureux jusqu'à la flamme, rapidement, pour ne pas le tuer, et il se disposa à séparer de la même façon la troisième patte, attendu qu'il avait antérieurement coupé la première. Garcia s'arrêta pétrifié.

— Tuez-le tout de suite, dit-il.

— Minute…

Et avec un sourire unique où se reflétait son âme satisfaite, et qui traduisait l'intime délice de sensations suprêmes, Fortunato coupa la troisième patte au rat, et fit pour la troisième fois le même mouvement jusqu'à la flamme. La misérable bête se tordait, poussant de petits cris, et, toute sanglante et carbonisée, n'en finissait pas de mourir. Garcia détourna les yeux, puis regarda de nouveau, en étendant la main pour empêcher la continuation du supplice. Mais il se contint, tant ce diable d'homme inspirait de crainte avec cette sérénité radieuse de sa physionomie. Restait à couper la dernière patte. Fortunato prit son temps en suivant du regard le mouvement lent des ciseaux. La patte tomba ; il demeura en contemplation devant le rat demi-mort ; et il procéda d'un geste plus rapide pour prolonger s'il était possible une dernière lueur de vie.

Garcia, en face de lui, essayait de dominer sa répugnance du spectacle, pour étudier le visage de l'individu. Ni fureur, ni haine ; mais une immense satisfaction, tranquille et profonde, comme celle que produirait, chez un autre, l'audition d'une belle sonate, ou la vue d'une statue divine, quelque chose de semblable

à une pure sensation esthétique. Il lui sembla, et c'était vrai, que Fortunato l'avait complètement oublié.

La flamme se mourait ; le rat gardait peut-être encore un reste de vie : l'ombre d'une ombre. Fortunato en profita pour lui couper le museau et approcher une dernière fois la chair de la flamme. Enfin, il laissa tomber le cadavre sur le plat et repoussa tout ce mélange de viande rôtie et de sang.

En se levant, il aperçut le médecin et sursauta. Alors il tempêta contre l'animal qui avait dévoré le document ; mais cette fureur était évidemment feinte.

— Il châtie sans colère, pensa le médecin, parce que cela est nécessaire à son plaisir, dont la sensation est liée à la douleur d'autrui : voilà donc le secret de cet homme.

Fortunato fit valoir l'importance du papier, la perte, qu'il encourait, perte de temps c'est vrai, mais d'un temps qui était alors très précieux. Garcia l'écoutait sans lui répondre et sans le croire. Il remémorait les actions de cet homme, les insignifiantes et les graves, en trouvant à toutes le même motif. C'était la même transposition des touches de la sensibilité, un dilettantisme sui generis, une réduction de Caligula.

Quand Maria Luiza rentra dans le cabinet, un instant après, son mari alla à sa rencontre, en souriant ; il lui prit les mains en lui parlant doucement.

— Quelle femmelette !

Et se tournant du côté du médecin :

— Croiriez-vous qu'elle s'est presque évanouie.

Maria Luiza s'excusa de sa peur, reconnut qu'elle était nerveuse et femme ; puis elle alla s'asseoir près de la fenêtre avec ses aiguilles et ses pelotes, les doigts tremblants, telle que nous l'avons trouvée au début de cette histoire. On se rappelle qu'après avoir parlé de différentes choses, tous trois s'étaient tus, le mari assis et regardant en l'air, le médecin faisant claquer ses ongles. Peu après on alla dîner ; mais le repas ne fut pas gai. Maria Luiza songeait et toussait ; le médecin se demandait à lui-même si elle n'était pas exposée à quelque sévice, dans la compagnie de cet homme. C'était à peine croyable ; mais l'amour transforma la possibilité en certitude ; il trembla pour elle, et se promit de veiller.

Elle toussait, toussait, et, au bout de peu de temps, la maladie jeta le masque. C'était la phtisie, vieille dame insatiable qui suce la vie jusqu'à la moelle, et ne laisse qu'un monceau d'os. Cette nouvelle fut un coup pour Fortunato ; il aimait vraiment sa femme, à sa manière ; il s'était habitué à sa compagnie, il lui en coûtait de la perdre. Il n'épargna ni efforts ni médecins, ni remèdes, ni changements de climats. Il mit en œuvre toutes les ressources et tous les palliatifs. Ce fut en vain : la maladie était mortelle.

Pendant les derniers jours, devant les tourments suprêmes de la jeune femme, le nature du mari domina tout autre sentiment. Il ne la quittait plus. Il tint son regard, terne et froid, fixé sur cette décomposition lente et douloureuse de la vie ; il but une à une les affres de la belle créature, alors amaigrie et transparente, dévorée de fièvre et minée par la mort. Dans son âpre égoïsme, affamé de sensations, il ne perdit pas une minute d'agonie, qu'il ne paya d'ailleurs d'aucune larme publique ou intime. Au mo-

ment où elle expira, il demeura abasourdi. Il retomba en lui-même, et se retrouva seul, de nouveau.

La nuit suivante, tandis qu'une parente de Maria Luiza, qui avait assisté à ses derniers instants, était allée se reposer, Garcia et Fortunato, tous deux pensifs, veillaient le cadavre. Mais le mari lui-même était épuisé, et le médecin lui dit d'aller se reposer un moment.

— Allez dormir une heure ou deux ; ensuite ce sera mon tour.

Fortunato sortit, se coucha sur le sopha du petit salon contigu, et s'endormit aussitôt. Au bout de vingt minutes, il s'éveilla, essaya de retrouver le sommeil, tomba pendant quelques minutes dans une somnolence, et enfin se leva et rentra dans le salon, en marchant sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller la parente, qui reposait tout auprès. À la porte, il s'arrêta stupéfait.

Garcia s'était approché du cadavre, il avait soulevé le voile, et contemplait depuis quelques instants les traits de la défunte. Puis, comme si la mort spiritualisait tout, il s'était incliné et l'avait baisée sur le front. Ce fut à ce moment que Fortunato arriva à la porte. Il demeura pétrifié. Ce ne pouvait être la caresse de l'amitié ; ce devait être plutôt l'épilogue d'un roman d'adultère. Notez qu'il n'éprouvait aucune jalousie ; la nature l'avait fabriqué de telle sorte qu'il était exempt de jalousie et d'envie, mais non de vanité, qui est tout aussi capable de ressentiment. Il regarda stupéfait en se mordant les lèvres.

Cependant Garcia s'inclina une seconde fois pour baiser le cadavre ; mais n'y tenant plus, son baiser éclata en sanglots, et ses yeux ne purent contenir les larmes copieuses d'amour silencieux et d'irrémédiable désespoir. Fortunato, de l'embrasure où il se

trouvait, savoura tranquillement cette explosion de douleur morale, qui fut longue, très longue, délicieusement longue.

« On donnait aux danseurs de ces hordes barbares le nom de capoeiras. C'est celui d'oiseaux qui vont en bande dans

« Ils s'attaquaient à coups de pieds, à coups de tête, à coups de rasoirs. Ils pratiquaient une sorte de boxe, dansante et compliquée, se tenant sur les mains autant que sur les pieds, promenant à la hauteur des têtes leurs semelles armées de lames effilées.

« Cependant le gouvernement les tolérait, car ils constituaient aux jours d'élection un sérieux élément de succès, autant par leur vote que par la crainte qu'ils inspiraient. » (Roman Brésilien, p. 213.) (Note du traducteur.)

Trio en la mineur

Maria Regina accompagna sa grand'mère jusqu'à sa chambre, lui souhaita le bonsoir et rentra dans son appartement. La femme de chambre qui la servait ne put, malgré la familiarité qui existait entre elles, lui arracher une parole et se retira au bout d'une demi-heure, en déclarant que Mademoiselle était bien sérieuse. Dès que Maria Regina fut seule, elle s'assit au pied de son lit, pensive, les jambes étendues, les pieds croisés.

La vérité m'oblige à dire que la jeune fille pensait amoureusement à deux hommes en même temps ; Maciel, l'un des deux, avait vingt-sept ans ; l'autre, qui s'appelait Miranda, près de cinquante. J'avoue que c'est abominable ; mais il ne m'appartient pas d'altérer le cours des événements ; et je ne saurais nier que si

les deux hommes se sont passionnés pour elle, elle n'est pas moins éprise de tous les deux. Une originale, en somme ; ou pour employer le terme dont usaient ses amies de collège, une toquée. Personne ne lui refuse un cœur excellent et un esprit lucide ; l'imagination, voilà son défaut : une imagination brûlante, effrénée, insatiable, par-dessus tout revêche à la réalité, superposant ses lubies aux choses de la vie, et par cela même en proie à d'irrémédiables curiosités.

La visite des deux hommes, qui lui font la cour depuis peu, a duré une heure environ. Maria Regina a conversé allègrement avec eux ; elle a joué au piano un morceau classique, une sonate, qui a fait dormir un peu l'aïeule. Puis on a parlé musique. Miranda dit des choses pertinentes sur la musique ancienne et sur la musique moderne. Grand'mère a le culte de Bellini et de Norma, et parle des mélodies de sa jeunesse, airs délectables, mélancoliques, clairs, surtout. Maria Regina partage les opinions de Miranda ; Maciel concorde poliment avec tout le monde.

Au pied du lit, la jeune fille reconstruisait tout cela dans sa mémoire, la visite, la conversation, la musique, le débat, la manière d'être de l'un et de l'autre, les paroles de Miranda, les beaux yeux de Maciel. Il était onze heures ; la veilleuse éclairait seule la chambre à coucher ; tout conviait aux rêveries et aux songes. Maria Regina, à force de recomposer les événements de la soirée, finit par voir les deux hommes auprès d'elle ; elle les entendait ; elle causa avec eux pendant un certain nombre de minutes, trente ou quarante, aux échos de la même sonate qu'elle avait jouée : la, la, la…

Le jour suivant, la petite fille et l'aïeule allèrent rendre visite à une amie qui habitait la Tijuca. Au retour, la voiture renversa un

gamin qui traversait la rue en courant. Un passant se jeta à la tête des chevaux, et, au risque de sa vie, parvint à dominer l'attelage, et à sauver l'enfant, qui en fut quitte pour quelques excoriations et un évanouissement. Agglomération, tumulte… la mère du petit accourut tout en larmes, Maria Regina descendit de voiture, et accompagna le blessé jusque chez sa mère, qui demeurait tout auprès.

Quiconque connaît les habitudes du destin devinera sans peine que le sauveur de l'enfant est un des deux hommes de la nuit précédente.

Après le premier pansement, Maciel accompagne la jeune fille jusqu'à sa voiture, et accepte la place que la grand'mère lui offre pour le ramener en ville. On se trouvait à Engenho-Velho. Dans la voiture, seulement, Maria Regina s'aperçut que le jeune homme avait la main ensanglantée. L'aïeule demandait à chaque instant si l'état du petit était grave, s'il en réchapperait. Maciel déclara que les blessures étaient légères. Ensuite il narra l'accident ; il s'était arrêté sur le trottoir, en attendant un fiacre, quand il vit le petit traverser la rue, juste devant les chevaux ; il avait compris le péril, et avait essayé de le conjurer ou de l'atténuer.

— Mais vous êtes blessé, dit la vieille.

— Une bagatelle.

La jeune fille renchérit :

— Vous êtes blessé… vous êtes blessé ; on aurait aussi pu vous faire un pansement.

— Ce n'est rien, insista-t-il : une égratignure : j'essuie ça avec le mouchoir.

Il n'eut pas le temps d'en tirer un de sa poche ; Maria Regina lui offrit le sien. Maciel, ému, le prit, mais hésita à le salir. « Allez donc, disait-elle ; » et le voyant ainsi embarrassé, elle reprit son mouchoir, et essuya elle-même la main tachée de sang.

Cette main était jolie, jolie comme son propriétaire.

Celui-ci paraissait moins préoccupé de sa blessure que du chiffonnement de ses manchettes. Tout en causant, il les regardait à la dérobée, et les rentrait. Maria Regina n'y prenait point garde ; elle ne voyait que lui, et l'acte qu'il venait de pratiquer, et qui lui mettait une auréole. Elle comprit que la nature généreuse du jeune homme avait fait un saut par-dessus ses habitudes de pose et d'élégance, pour arracher à la mort un enfant qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre. Ils s'entretinrent de l'aventure jusqu'à la porte de la maison de ces dames. Maciel refusa, avec des remerciements, la voiture qu'on mettait à sa disposition, et prit congé jusqu'au soir.

— À ce soir, répéta Maria Regina.

Elle l'attendit anxieuse. Il arriva vers huit heures, la main entourée d'un ruban noir, et il s'excusa de se présenter ainsi. Mais ces dames lui avaient dit qu'il était bon de prendre quelques précautions, et il avait obéi.

— Vous allez mieux !...

— Je suis guéri. Ce n'était rien du tout.

— Venez, venez, lui dit la grand'mère, de l'autre bout du salon. Asseyez-vous à côté de moi ; vous êtes un héros.

Maciel écoutait en souriant. L'élan généreux était passé ; il commençait à recevoir les dividendes de son sacrifice. Le plus doux était l'admiration si ingénue et si évidente de Maria Regina. Elle en oubliait la grand'mère et l'étiquette. Maciel s'était assis à côté de la vieille ; Maria Regina leur faisait face. Tandis que l'aïeule, revenue de sa terreur, racontait l'émotion dont elle avait été saisie tout d'abord, sans savoir ce qui arrivait, puis ensuite à la pensée que l'enfant était peut-être mort, les deux jeunes gens se regardaient l'un l'autre, discrètement d'abord, puis enfin sans plus se gêner. Maria Regina se demandait à elle-même où elle trouverait un meilleur mari. La grand'mère, qui n'était pas myope, trouva la contemplation excessive, et parla d'autre chose. Elle demanda à Maciel les nouvelles du jour.

Maciel était un homme très répandu, comme il le disait lui-même en français. Il tira de son sac un tas de menues nouvelles fort intéressantes. La plus importante avait trait à une certaine veuve, qui venait de rompre son prochain mariage.

— Que me dites-vous là ? s'écria l'aïeule. Elle a rompu ?

— Oui. Il paraît que c'est elle-même qui a retiré sa parole. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant hier au bal, elle a dansé et causé avec beaucoup d'animation. Mais ce qui m'a impressionné bien plus que la nouvelle, c'est la vue du collier magnifique qu'elle portait…

— Avec une croix en brillant ? demanda la vieille. Je le connais ; il est fort beau.

— Non ; pas celui-là.

Maciel connaissait celui qui était orné d'une croix, et qu'elle avait porté à la soirée des Mascarenhas ; non, il ne s'agissait pas de celui-là. Celui dont il parlait se trouvait, il y a quelques jours à peine, à la vitrine de Rezende : un beau travail. Et il en fit la description, compta les pierres, décrivit la disposition et la taille ; et il termina en disant que ç'avait été le bijou à sensation de cette nuit-là.

— Pour se permettre ce luxe, elle ferait mieux de se marier, fit observer malicieusement l'aïeule.

— J'avoue que sa fortune ne lui permet pas ce train. Attendez ! j'irai demain chez Rezende, par curiosité, savoir le prix de vente. Pour sûr, ça a dû coûter gros.

— Mais enfin pourquoi ne se marie-t-elle plus ?

— Je n'ai pu le savoir ; mais je dois dîner samedi chez Venancinho Correa, et il me dira tout. Savez-vous qu'ils sont un peu parents ? c'est un charmant garçon ; il est complètement brouillé avec le baron…

La grand'mère ignorait cette brouille ; Maciel lui en conta les détails d'un bout à l'autre. Une raillerie à la table de jeu, une allusion à un défaut physique de Venancinho, qui est gaucher, a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. On lui a redit le propos, et il a rompu toute relation avec le baron. Le plus joli, c'est que les partenaires du baron s'accusent l'un l'autre d'avoir rapporté ses paroles. Maciel déclara que, quant à lui, il avait pour habitude de ne jamais raconter ce qu'il entendait dire à la table de jeu, attendu que c'était un lieu où chacun devait avoir son franc-parler.

Ensuite, il fit le recensement de la rue d'Ouvidor, telle qu'il l'avait trouvée la veille, entre une et quatre heures de l'après-midi. Il connaissait le nom de toutes les étoffes et de toutes les couleurs à la mode. Il cita les principales toilettes du jour. La première qu'il détailla fut celle de madame Penna Maia qui était de Bahia, et fort distinguée, très pschutt. La seconde fut celle de mademoiselle Pedrosa, fille d'un conseiller à la Cour d'appel de São-Paulo, adorable. Il en nomma trois encore, les compara toutes les cinq entre elles, fit ses déductions et conclut. Parfois, par distraction, il s'exprimait en français ; il se peut bien, au fait, que ce ne fût point par inadvertance, mais volontairement. Il connaissait bien cette langue, la parlait avec facilité, et avait formulé, un jour, cet axiome ethnologique : On trouve des Parisiens partout. » Chemin faisant, il expliqua un problème de coltarete : « Vous avez cinq atouts de pique et une manille, il a le roi et la dame de pique… »

Maria Regina tombait peu à peu de l'admiration dans la satiété ; elle se raccrochait de-ci, de-là, contemplait la figure juvénile de Maciel, se rappelait sa belle action ; mais elle se fatiguait de plus en plus. L'ennui ne tarda pas à l'envahir. Elle n'y pouvait rien. Alors, elle eut recours à un singulier expédient. Elle essaya de combiner les deux hommes, le présent avec l'absent, regardant l'un et écoutant l'autre de mémoire : expédient violent et douloureux, mais si efficace, qu'elle put contempler durant quelques instants une créature parfaite et unique.

Sur ces entrefaites, l'autre survint, Miranda lui-même. Les deux hommes se saluèrent froidement ; Maciel resta encore une dizaine de minutes, et prit congé.

Miranda resta. Il était de haute stature, sec, avec une physionomie dure et froide, il avait le visage flétri ; ses cinquante ans s'accusaient sur ses cheveux grisailles, dans les rides de sa peau. Ses yeux seuls montraient quelque chose de moins caduc. Ils étaient petits, et se cachaient sous la vaste arcade des sourcils ; mais là, tout au fond, quand ils n'étaient pas pensifs, ils scintillaient de jeunesse. La grand'mère lui demanda, aussitôt après le départ de Maciel, s'il avait appris l'accident d'Engenho-Velho, et le lui raconta avec force exagérations ; mais l'autre écoutait, sans admiration ni envie.

— Ne trouvez-vous pas cela sublime ? lui demanda-t-elle en terminant.

— Je pense qu'il a peut-être sauvé la vie à un misérable qui, un jour ou l'autre, sans le reconnaître, peut lui enfoncer un couteau dans le ventre.

L'aïeule protesta.

— Oh !

— Ou même en le reconnaissant, corrigea-t-il.

— Ne faites donc pas le méchant, repartit Maria Regina ; vous auriez été capable d'agir comme lui, si vous vous étiez trouvé à sa place.

Miranda sourit sardoniquement. Le rire accentuait la dureté de sa physionomie. Égoïste et méchant, ce Miranda n'avait de bon qu'un seul côté ; au point de vue de l'esprit, il était complet. Maria Regina trouvait en lui le traducteur merveilleux et fidèle d'une quantité d'idées qui se combattaient en elle, vaguement, sans forme ni expression. Il était ingénieux, fin, et même pro-

fond, le tout sans pédanterie, sans se perdre dans des taillis, restant au contraire dans la plaine des conversations ordinaires ; tant il est vrai que les choses tirent leur valeur des idées qu'elles nous suggèrent. Tous deux avaient les mêmes goûts artistiques ; Miranda avait fait son droit pour obéir à son père ; sa vocation était la musique.

La grand'mère, prévoyant la sonate, prit ses dispositions pour faire son petit somme. D'ailleurs, elle ne portait pas Miranda dans son cœur ; elle le trouvait antipathique et insupportable. Il se tut, au bout de quelques instants. La sonate interrompit une conversation que Maria Regina trouvait délectable, et ce fut lui qui demanda à la jeune fille de jouer. Elle eût bien préféré demeurer à l'écouter.

— Grand'mère, dit-elle, maintenant, un peu de patience…

Miranda s'approcha du piano. Aux lumières, sa figure montrait toute la fatigue des années, tandis que l'expression de ses traits accentuait encore leur amertume et leur dureté. Maria Regina nota la gradation, et elle jouait sans le regarder. Ce n'était guère facile, attendu que, dès qu'il parlait, ses paroles entraient dans l'âme de la jeune fille ! de telle sorte qu'elle levait involontairement la tête, et se trouvait en face d'un méchant vieux. Soudain, elle se souvenait de Maciel, de ses années en fleur, de sa physionomie franche, bonne et tendre, et enfin de l'acte que, le jour même, il avait pratiqué : comparaison aussi cruelle pour Miranda que celle des deux mentalités l'avait été pour Maciel. Et la jeune fille recourut au même expédient. Elle compléta l'un par l'autre ; elle écoutait celui-ci, en se représentant celui-là, et la musique aidait à la fiction qui, indécise au début, devint bientôt intense et parfaite. C'est ainsi que Titania, écoutant avec ivresse

le chant du tisserand, admirait en lui la beauté des formes, sans remarquer qu'il avait la tête d'un mulet.

Dix, vingt, trente jours passèrent après cette soirée, puis encore vingt, puis encore trente. La chronologie n'est pas précise, mieux vaut rester dans le vague. La situation est la même. C'est la même insuffisance individuelle des deux hommes, le même complément idéal, de sa part, à elle, complément d'où sortait un troisième personnage, qu'elle ne connaissait pas.

Maciel et Miranda se jalousaient, se détestaient de plus en plus, et souffraient beaucoup, Miranda surtout, qui se raccrochait à une dernière passion. Ils finirent enfin par se lasser de la jeune fille. Elle les vit s'éloigner peu à peu. L'espérance les rendit relaps, mais tout a une fin, même l'espérance, et ils partirent pour ne plus revenir. Les soirées passèrent, passèrent... Maria Regina comprit que tout était fini.

La nuit où elle en arriva à cette conviction fut une des plus belles de l'année, nuit claire, fraîche, lumineuse. Il n'y avait pas de lune, mais notre amie haïssait la lune, il est difficile de savoir pourquoi : peut-être parce qu'elle a une clarté d'emprunt, peut-être parce que tout le monde l'admire, peut-être bien pour l'un et l'autre motif. C'était une de ses bizarreries ; en voici une autre.

Elle avait lu, le matin même, dans un entrefilet de journal, qu'il y a des étoiles doubles, qui nous donnent l'illusion d'être un seul astre. Au lieu d'aller dormir, elle s'accouda à la fenêtre de sa chambre, à regarder au ciel, pour voir si elle y découvrirait quelqu'une de ces étoiles. Vain effort. Ne la trouvant pas au firmament, elle la chercha en elle-même. Elle ferma les yeux pour s'imaginer le phénomène : astronomie facile et à bon marché,

mais non exempte de péril. Elle a l'inconvénient de mettre les astres à la portée de la main. De telle sorte que si la personne ouvre les yeux, et les voit continuer à briller là-haut, grande est sa tristesse, et certaine l'imprécation. Ce fut le cas pour Maria Regina, qui vit au dedans d'elle-même l'étoile double et unique. Séparées, elles avaient quelque valeur ; réunies, elles formaient un astre splendide. Quand elle ouvrit les yeux et qu'elle mesura la hauteur du firmament, elle conclut que la création était un livre plein de lacunes et d'incorrections, et désespéra.

Sur le mur du jardin, elle vit alors quelque chose qui ressemblait à deux yeux de chat. D'abord elle eut peur, mais elle s'avisa bientôt que c'était la reproduction externe des deux astres qu'elle avait aperçus en elle, et dont l'image était demeurée imprimée sur sa rétine. La rétine de cette jeune fille projetait au dehors toutes les visions de sa fantaisie. Le vent fraîchit, elle rentra, ferma la fenêtre et se coucha.

Elle ne dormit pas tout de suite, à cause des deux ronds d'opale qu'elle voyait incrustés dans la muraille. Convaincue de son illusion, elle ferma les yeux et dormit. Elle rêva qu'elle était morte, et que son âme, emportée dans l'espace, volait dans la direction d'une étoile double. L'astre se dédoubla, elle vola vers l'un des corps composants ; n'éprouvant plus la sensation primitive, elle vola vers l'autre ; le résultat fut le même ; elle revint vers le premier, et continua dans un va-et-vient, vers l'une et l'autre des deux étoiles séparées. Alors une voix surgit de l'abîme, et prononça des paroles qu'elle ne comprit pas.

— Voilà ton châtiment, âme curieuse de perfection ; tu oscilleras, pour ta peine, durant l'éternité tout entière, entre deux astres incomplets, au son de cette vieille sonate de l'absolu : la, la, la…

Adam et Ève

La propriétaire d'une plantation de la province de Bahia, ayant offert un dîner à quelques intimes, dans les premières années du xviii siècle, annonça à l'un des convives, lequel était fort gourmand, qu'elle avait fait préparer un certain plat de dessert de sa façon. Il voulut savoir ce que c'était, la maîtresse de la maison le traita de curieux. C'en fut assez pour qu'un instant après, tout le monde discutât sur la curiosité. Appartenait-elle plus spécialement aux hommes ou aux femmes ? La responsabilité de la perte du paradis devait-elle retomber sur Ève ou sur Adam ? Les femmes prenaient parti pour Ève, les hommes pour Adam, sauf un magistrat, qui se taisait, et un carmélite, du nom de frère Bento, qui, interrogé par dona Leonor, la maîtresse de céans, répondit en souriant :

— Moi, Madame, je joue de la guitare ; et il ne mentait pas, car, il en jouait, en effet, d'une façon remarquable, ainsi que de la harpe, et il y était passé maître, non moins qu'en théologie.

Le magistrat, consulté à son tour, répondit qu'il n'y avait pas lieu d'émettre une opinion, attendu que les choses s'étaient passées dans le Paradis Terrestre d'une façon toute différente de la narration du premier livre du Pentateuque, qui est apocryphe. Stupeur générale, rire du carmélite, qui connaissait le magistrat comme un des fidèles les plus croyants de la ville, et savait aussi qu'il était jovial et imaginatif, et même ami de la plaisanterie, pourvu qu'elle fût délicate et de bon ton, ne plaisantant d'ailleurs jamais sur les choses graves.

— Frère Bento, dit dona Leonor, faites taire M. Velloso.

— Je m'en garderai bien, répondit le religieux, car je sais qu'il saura donner aux choses leur véritable signification.

— Mais les Écritures…, dit le colonel Barbosa.

— Laissez là les Écritures, interrompit le carmélite. Naturellement M. Velloso connaît d'autres livres.

— Je connais le livre authentique, dit le magistrat, en recevant des mains de dona Leonor le plat de dessert qu'elle lui présentait ; et je suis prêt à dire ce que je sais, si l'on ne m'ordonne pas de me taire.

— Parlez.

— Voici comment les choses se passèrent. D'abord ce n'est pas Dieu qui créa le monde ; ce fut le diable.

— Doux Jésus ! crièrent les dames.

— Ne prononcez pas ce nom, supplia dona Leonor.

— En effet, il paraît que… dit frère Bento.

— Bon : appelons-le le Malin. C'est le Malin qui a créé le monde ; mais Dieu, qui lisait dans sa pensée, le laissa faire, et se limita à corriger et à atténuer l'œuvre du démon, afin que le mal lui-même ne pût désespérer du salut ou du bienfait. Et l'action divine se montra tout de suite, car, le Malin ayant créé les ténèbres, Dieu créa la lumière, et ce fut le premier jour. Le second, l'eau fut créée, et avec elle les tempêtes et les cyclones ; mais la brise du soir naquit de la pensée divine. Le troisième jour, ce fut le tour de la terre ; les plantes qui en sortirent ne portaient ni fruits ni fleurs, mais seulement des épines, ou donnaient la mort, comme la cigüe. De son côté, Dieu créa les arbres fruitiers, et les

végétaux qui nourrissent ou plaisent aux regards. Et le Malin, ayant creusé les abîmes et les cavernes, Dieu fit le soleil, la lune et les étoiles ; ce fut l'œuvre du quatrième jour. Le cinquième, les animaux se répandirent sur la terre, dans l'air et dans l'eau. Nous arrivons au sixième jour, et ici je vous prie de redoubler d'attention.

Demande inutile, toute la table le regardait curieusement.

Velloso continua en disant que, le sixième jour, l'homme fut créé d'abord, la femme ensuite ; tous deux étaient beaux, mais le Malin n'avait pu leur donner une âme, et ils ne possédaient que de mauvais instincts. Dieu leur donna une âme d'un de ses soupirs, et d'un autre, les sentiments nobles, purs et grands. La miséricorde divine ne s'arrêta point là ; elle fit surgir un jardin de délices, et les y mena, en les investissant de la toute-puissance sur tout ce qui s'y trouvait. L'un et l'autre tombèrent aux pieds du Seigneur, en versant des larmes de gratitude. « Vous habiterez ce lieu, dit Jéhovah, et vous mangerez de tous ces fruits, moins de ceux que produit cet arbre, qui est celui de la science du bien et du mal. »

Adam et Ève écoutèrent avec soumission ; et, dès qu'ils se trouvèrent seuls, ils se regardèrent mutuellement avec étonnement. Ève, avant que Dieu lui eût insufflé de bons sentiments, pensait à jouer un tour à Adam, et Adam ressentait d'impétueux désirs de la battre. Maintenant, ils se délectaient dans la contemplation l'un de l'autre, ou dans celle de la nature qui était splendide. Jamais, jusqu'alors, ils n'avaient vu des cieux aussi purs, des eaux aussi fraîches, des fleurs aussi délicates et aussi parfumées, et jamais, en aucun lieu, le soleil n'avait versé sur eux ces mêmes torrents de clarté. Et la main dans la main, ils parcou-

rurent le jardin, en riant beaucoup pendant les premiers jours, attendu que jusqu'alors ils ne savaient point rire. Ils ignoraient la sensation du temps, et le poids de l'oisiveté ; ils vivaient en contemplation. Le soir, ils allaient voir mourir le soleil, naître la lune, et comptaient les étoiles. Rarement ils arrivaient à mille ; le sommeil les prenait et ils s'endormaient comme deux anges.

Naturellement le Malin fut hors de lui, quand il apprit ce qui était arrivé. Il ne pouvait aller au Paradis, où tout lui était contraire, ni s'en prendre au Seigneur. Mais, entendant une rumeur, sur le sol, entre des feuilles sèches, il se retourna, et vit que c'était le serpent. Il l'appela en toute hâte.

— Viens ici, serpent, rampante méchanceté, venin des venins, veux-tu être l'ambassadeur de ton père, pour reconquérir les œuvres de ton père ?

Le serpent fit avec la queue un geste vague, qui paraissait affirmatif. Le Malin lui donna la parole, et il répondit que oui, qu'il irait où on l'enverrait ; jusqu'aux étoiles, si Satan lui donnait des ailes comme à l'aigle ; au fond de la mer, s'il lui apprenait à respirer sous l'eau ; au fond de la terre, s'il lui donnait les talents de la fourmi. Et il parlait, le méchant, il parlait pour ne rien dire, sans s'arrêter, content et prodigue de sa langue. Mais le diable l'interrompit :

— Rien de tout cela ; il ne s'agit ni d'aller au fond de la mer, ni dans les entrailles de la terre, mais simplement dans le jardin de délices où vivent Adam et Ève.

— Adam et Ève ?

— Oui, Adam et Ève.

— Deux belles créatures, que nous vîmes naguère marcher droites et sveltes comme des palmiers.

— Justement.

— Eh bien, je les hais !… Adam et Ève ? Non, non, envoie-moi où tu voudras, mais pas là. Je les déteste ; leur vue seule me fait souffrir. Voudrais-tu que je leur fisse du mal ?

— Précisément.

— En vérité ? alors je suis prêt. Je ferai tout ce qu'il te plaira, mon seigneur et père. Allons, dis vite ce que tu veux que je fasse. Que je morde Ève au talon ?… je la mordrai…

— Non, interrompit le Malin. Je veux justement le contraire. Il y a dans le jardin un arbre qui est celui de la science du bien et du mal. Il leur est défendu d'y toucher et d'en manger les fruits. Va, entre, entoure l'arbre de tes anneaux, et quand l'un ou l'autre passent, appelle-le doucement, coupe un fruit, et offre-le-lui, en disant qu'il n'y en a pas au monde de plus délectable. S'il te répond que non, tu insisteras, en disant qu'il suffit d'en manger pour connaître le secret même de la vie… Va, va…

— J'y vais ; mais je ne parlerai pas à Adam. je parlerai à Ève. J'y vais… « Que c'est le secret même de la vie », n'est-ce pas ?

— Oui, le secret même de la vie. Va, serpent de mon cœur, fleur du mal, et, si tu réussis, je te jure que la meilleure part de la création t'appartiendra, l'humanité tout entière, car tu pourras mordre à loisir le talon de plus d'une Ève, corrompre avec le venin du mal le sang de plus d'un Adam. Va, va, n'oublie pas…

— Oublier, je sais déjà la leçon par cœur.

Il rampa, pénétra dans le Paradis, se glissa jusqu'à l'arbre du bien et du mal, s'y enroula et attendit. Ève apparut au bout d'un instant, marchant seule, svelte, avec l'assurance d'une reine qui sait qu'on ne lui enlèvera pas la couronne. Le serpent, fou de jalousie, sentait déjà le venin à fleur de langue, mais il se rappela qu'il était aux ordres du Malin, et ce fut d'une voix mielleuse qu'il s'adressa à Ève. Celle-ci tressaillit.

— Qui m'appelle ?

— Moi. Je suis en train de goûter de ce fruit.

— Malheureux, tu es sur l'arbre de la science du bien et du mal.

— Justement. Je connais maintenant l'origine des choses, et l'énigme de la vie. Va, mange, et ton pouvoir sera grand sur la terre.

— Jamais, perfide.

— Folle ! pourquoi refuser la domination des âges. Écoute, fais ce que je te dis, et tu seras légion, tu fonderas des cités, tu t'appelleras Cléopâtre, Didon, Sémiramis ; tu porteras des héros dans tes entrailles, tu seras Cornélie ; tu recevras l'inspiration céleste, et seras Débora ; tu chanteras, et seras Sapho. Et un jour, s'il plaît à Dieu de descendre sur la terre, tu le recevras dans ton sein, et tu t'appelleras Marie de Nazareth. Que te faut-il encore ? Royauté, poésie, divinité, tu préfères à tout cela une stupide obéissance. Ce n'est pas tout encore. La nature te fera belle, et chaque fois plus belle. La couleur des feuilles vertes, les nuances du ciel bleu, nuances vives ou pâles, les couleurs de la nuit se réfléchiront dans tes yeux. La nuit même, rivale du soleil, viendra

se jouer dans ta chevelure. Les fils de ta chair tisseront pour toi les meilleurs vêtements, composeront les plus délicats arômes, et les oiseaux te donneront leur plumage, et la terre ses fleurs, tout… tout… tout…

Ève écoutait impassible ; Adam survint, interrogea, et confirma la réponse d'Ève. Rien ne pouvait compenser la perte du Paradis, ni la science, ni la puissance, aucune autre illusion terrestre. Ce disant, ils se donnèrent la main, abandonnant le serpent, qui courut rendre compte de sa mission au Malin.

Dieu, qui avait tout entendu, dit à Gabriel :

— Va, mon archange, descends dans le Paradis terrestre, où habitent Adam et Ève, et fais-les entrer dans la béatitude éternelle qu'ils ont méritée par leur réluctance aux instigations du Malin.

Aussitôt, l'archange, mettant sur sa tête le casque de diamant, qui brille comme un millier de soleils, traversa instantanément les airs, arriva près d'Adam et d'Ève, et leur dit :

— Salut à vous, Adam et Ève, accompagnez-moi au Paradis, que vous avez mérité par votre réluctance aux instigations du Malin.

Tous deux, étonnés et confus, baissèrent la tête en signe d'obéissance ; alors Gabriel leur donna la main à tous deux, et ils montèrent jusqu'à la demeure céleste, où des myriades d'anges les attendaient en chantant :

— Entrez, entrez. La terre que vous avez abandonnée reste en proie aux œuvres du Malin, aux animaux féroces et cruels, aux plantes nuisibles et vénéneuses, à l'air impur, à la vie des marais.

Elle sera le domaine du serpent qui rampe, bave et mord ; aucune créature semblable à vous ne fera résonner parmi tant d'abominations la note de l'espérance et de la pitié.

Et c'est ainsi qu'Adam et Ève entrèrent au ciel, au son de toutes les cithares, qui unissaient leurs accords en un hymne aux deux émigrés de la création.

… Ayant achevé son récit, le juge tendit son assiette à dona Leonor pour qu'elle y mît plus de dessert, tandis que les autres convives se regardaient bouche bée ; au lieu d'une explication, ils venaient d'entendre une narration énigmatique ou tout au moins sans aucun sens apparent. Dona Leonor fut la première qui parla.

— Je le disais bien que M. Velloso voulait se moquer de nous. Ce n'est pas cela que nous lui demandions, et rien de cela n'est arrivé, n'est-il pas vrai, frère Bento ?

— Monsieur le juge doit le savoir, répondit le carmélite en souriant.

Et le juge, portant à sa bouche sa cuiller à dessert, s'interrompit pour dire :

— À y bien penser, je crois en effet que rien de tout cela n'est arrivé. Mais s'il en était autrement, dona Leonor, nous ne serions pas ici, en train de savourer ce dessert, qui est vraiment un chef-d'œuvre. Est-ce votre ancienne pâtissière d'Itapagipe qui l'a confectionné ?

L’infirmier

Vous trouvez alors que le récit de ce qui m’est arrivé en 1860 mérite d’être imprimé ? Soit, mais à une condition : c’est que l’aventure ne sera divulguée qu’après ma mort. Vous n’attendrez pas longtemps, huit jours au plus ; moins sans doute, car je suis condamné.

J’aurais certainement pu vous narrer ma vie tout entière, car il y a d’autres faits intéressants ; mais il faudrait du temps, du courage et du papier, et je n’ai que du papier. Mon courage est affaibli, et quant au temps, il est pour moi comme la lumière d’une veilleuse aux approches du matin. Voici venir l’aurore du lendemain, un soleil de tous les diables, impénétrable comme la vie. Adieu, mon cher monsieur, lisez cela, et gardez-moi une petite place dans votre cœur. Pardonnez-moi, si je vous parais parfois méchant, et n’exigez pas que la rue ait le parfum de la rose. Vous m’avez demandé un document humain ; le voici. Ne me demandez point par-dessus le marché l’empire du Grand-Mogol, ni la photographie des Macchabées. Demandez, si vous voulez, mes souliers de défunt, je ne les donnerai à personne d’autre.

Cela se passe en 1860, vous le savez déjà. L’année d’avant, vers le mois d’août, ayant alors quarante-deux ans, je me fis théologien, c’est-à-dire que je copiais les œuvres de théologie d’un prêtre de Nitheroy, ancien compagnon de collège, qui me fournissait ainsi d’une manière délicate le vivre et le couvert. Dans le courant de ce mois d’août de 1859, il reçut une lettre d’un vicaire de province qui lui demandait s’il connaîtrait une personne entendue, discrète et patiente pour servir d’infirmier au colonel Felisberto, moyennant de bons appointements. Le prêtre me

consulta, et j'acceptai la place avec enthousiasme, car j'en avais déjà par-dessus la tête de copier des citations latines et des formules ecclésiastiques. J'allai à Rio prendre congé d'un mien frère, et je me rendis au village.

En arrivant, je recueillis sur le colonel les pires renseignements. C'était un homme insupportable, toqué, exigeant, que personne, même ses propres amis, ne pouvait endurer. Il changeait plus souvent d'infirmier qu'il n'usait de remèdes. Il avait cassé la figure à deux de mes prédécesseurs. Je répondis que je ne craignais pas les gens en bonne santé, et bien moins encore les malades ; et après m'être concerté avec le vicaire, qui me confirma tout ce que l'on m'avait dit, et me prêcha la mansuétude et la charité, j'entrai dans la maison du colonel.

Je le trouvai sous la véranda, étendu sur une chaise, geignant et de mauvaise humeur. Il ne me reçut pas trop mal tout d'abord, et m'examina en silence, dardant sur moi des regards de chat à l'affût.

Un sourire méchant illumina ses traits, qui étaient durs. Ensuite il me dit qu'aucun des précédents infirmiers ne valait la corde pour le pendre ; que c'étaient tous des endormis, des raisonneurs, passant leur temps aux trousses des servantes. Deux étaient des voleurs.

— Et vous, êtes-vous voleur ?

— Non, Monsieur.

Alors, il me demanda comment je m'appelais. Je lui dis mon nom, et il sursauta.

— Colombo !

— Non, Monsieur : Procopio José Gomes Vallongo.

Vallongo ! il trouva que c'était un nom à coucher dehors, et me proposa de m'appeler tout simplement Procopio. Je lui répondis qu'il en serait comme il lui plairait. Je vous rapporte ce détail non seulement parce qu'il est typique, mais aussi parce que ma réponse donna de moi la meilleure opinion au colonel. Lui-même le déclara au vicaire, en ajoutant que j'étais le plus sympathique de tous les infirmiers qu'il avait eus. Ce fut de la sorte une lune de miel qui dura sept jours.

Le huitième, je recommençai la vie de mes prédécesseurs, une vie de chien, sans dormir, sans avoir un instant pour penser à rien, criblé d'injures, riant parfois avec un air de résignation et d'assentiment. Je remarquai que c'était une manière de lui faire la cour. Tout cela était un effet de sa maladie et de son tempérament. La maladie, chez lui, s'appelait légion. Il souffrait d'anévrisme, de rhumatisme, et de trois ou quatre affections moindres. Il avait près de soixante ans, et depuis son enfance on lui tolérait toutes ses fantaisies. S'il n'avait été que bourru, passe encore ; mais il était surtout méchant ; il se délectait à la douleur et à l'humiliation d'autrui. Au bout de trois mois, j'étais à saturation ; je résolus de battre en retraite, et n'attendis qu'une occasion.

Elle ne tarda pas à se présenter. Un jour que je tardais à le frictionner, il prit sa canne, et m'en donna deux ou trois coups. Il n'en fallait pas plus. Je pris immédiatement congé, et j'allai faire ma malle. Il vint dans ma chambre, me supplia de rester, de ne pas me fâcher d'une acariâtreté de vieux. Il insista tant que je restai.

— Je ne tiens qu'à un fil, Procopio, me dit-il dans la soirée ; je ne saurais vivre longtemps. J'ai un pied dans la tombe. Tu suivras mon enterrement, Procopio ; je ne t'en dispense sous aucun prétexte. Tu iras prier sur ma tombe. Si tu n'y vas pas, ajouta-t-il en riant, je reviendrai te tirer la nuit par les pieds. Crois-tu aux revenants, Procopio ?

— Allons donc !

— Et pourquoi n'y crois-tu pas ? espèce d'imbécile ! repartit-il vivement, en ouvrant des yeux.

C'était ainsi en temps de paix ; figurez-vous ce que ça devait être quand nous nous déclarions la guerre. Il s'interdit les coups de canne : mais les injures persistèrent ou même s'aggravèrent. Je continuai, comme par le passé, à hausser les épaules ; j'étais un mulet, un chameau, un âne, un idiot, un mollasse, tout, enfin. Et personne ne venait partager avec moi la série de ces épithètes. Il n'avait pas de parents, sinon un neveu, qui mourut phtisique à Minas, à la fin de mai, ou au commencement de juillet. Ses amis venaient de temps à autre l'approuver, l'applaudir, et rien de plus ; des visites de cinq ou dix minutes. Il ne restait que moi, moi seul pour un dictionnaire tout entier d'épithètes. Plus d'une fois je fus sur le point de m'en aller. Mais sur les conseils du vicaire, je restais.

Non seulement nos relations se tendaient de plus en plus, mais je mourais d'envie de retourner à Rio. Ce n'était pas à quarante-deux ans que je pouvais m'accoutumer à une réclusion constante, auprès d'un malade hargneux, dans une lointaine bourgade. Pour comprendre quel était mon isolement, il suffit de savoir que je ne recevais même pas les journaux ; à part une nou-

velle importante, qu'on rapportait par hasard au colonel, j'ignorais tout du reste du monde. Je pris donc la résolution de revenir à Rio à la première occasion, même si je devais me fâcher avec le vicaire. Il est bon de dire, puisque je fais une confession générale, que, ne dépensant rien, et ayant gardé tous mes gages, je mourais d'envie de venir les dépenser ici.

Il était à prévoir que l'occasion se présenterait. Le colonel allait de mal en pis. Il fit son testament, en injuriant le notaire presque autant que moi-même. Il me traitait chaque fois plus durement ; les moments de répit, pendant lesquels il était tranquille et doux, s'espaçaient de plus en plus. J'avais alors perdu la faible dose de pitié qui me faisait oublier les excès du malade. Je portais en moi un ferment de haine et d'aversion. Au commencement d'août, je résolus définitivement de partir. Le vicaire et le médecin, se rendant à mes raisons, me prièrent seulement de différer encore un peu mon départ. Je leur donnai un mois de délai. Au bout d'un mois, je devais partir, quel que fût l'état du malade. Le vicaire s'occupa de me chercher un remplaçant.

Vous allez voir ce qui arriva. Dans la nuit du 24 août, le colonel eut un accès de colère, me bouscula, me dit des mots crus, me menaça d'un coup de revolver, et finit par me lancer une assiette de bouillie qu'il trouva froide. L'assiette alla frapper le mur et se brisa en mille morceaux.

— Tu me paieras ça, voleur ! s'écria-t-il.

Il grommela encore pendant longtemps. À onze heures, il s'endormit. Pendant son sommeil, je pris un livre dans ma poche, une vieille traduction d'un roman de d'Arlincourt, que j'avais trouvée traînant, et je me mis à le lire, dans la chambre même, à

une coudée du lit. Je devais réveiller le malade, pour lui donner son remède à minuit. Que ce fût l'effet de la fatigue ou du livre, je m'endormis avant d'avoir terminé la seconde page. Je me réveillai aux cris du colonel, et me levai en sursaut. Il paraissait en délire, continua de crier, et finit par m'envoyer la carafe à la tête. Je n'eus pas le temps de l'esquiver, et je la reçus en plein sur la joue gauche. La douleur fut telle que je vis rouge ; je m'élançai sur le malade, je le pris à la gorge ; nous luttâmes, je l'étranglai…

Quand je le sentis s'amollir, je reculai atterré, en poussant un cri. Personne n'entendit. Je revins vers le lit ; je secouai le corps pour le rappeler à la vie. Vain effort ; l'anévrisme s'était rompu ; le colonel était mort. Je m'enfuis dans la salle contiguë, et, pendant deux heures, je n'osai rentrer dans la chambre. Je ne saurais dire tout ce que j'éprouvai durant ce laps de temps. C'était une sorte d'abrutissement, un délire vague et stupide. Il me semblait que des visages se profilaient sur les murs ; j'entendais des voix lugubres. Les cris de la victime, proférés avant et pendant la lutte, continuaient à se répercuter en moi ; et l'espace, de quelque côté que je me tournasse, me paraissait rempli de convulsions. Ne croyez pas que je cherche à faire des images ou du style ; je vous jure que j'entendais nettement des voix crier : « Assassin ! assassin ! »

Àcela près, tout était silencieux. Le même tic-tac de l'horloge, lent, égal et sec, soulignait ce silence et ma solitude. Je collai l'oreille à la porte, dans l'espoir d'entendre un gémissement, une parole, une injure, n'importe quoi qui signifiât la vie et me rendît la paix de la conscience. J'étais prêt à m'incliner sous les coups du colonel, dix, vingt, cent fois. Mais rien, rien ; tout se taisait. Je recommençais à marcher au hasard dans la salle, je m'asseyais, je

me prenais la tête dans les mains. Je me repentais d'être venu. « Maudite l'heure où j'acceptai un semblable emploi ! » m'écriais-je. Et j'injuriais en moi-même l'abbé de Nitheroy, le médecin, le vicaire, ceux qui m'avaient obtenu cette place, et ceux qui m'avaient demandé d'y rester encore quelque temps. Je me raccrochais à la complicité d'autrui.

Comme le silence finissait par m'affoler, j'ouvris une fenêtre, pour écouter le bruit du vent, si par hasard il ventait. La nuit était tranquille, les étoiles resplendissaient, avec l'indifférence de personnes qui retirent leur chapeau au passage d'un enterrement et continuent à parler d'autre chose. Je m'accoudai pendant quelques instants, enfonçant mon regard dans la nuit, cherchant à récapituler ma vie pour essayer d'échapper à la douleur présente. Je puis dire que ce fut à cet instant seulement que je pensai au châtiment. Je me vis avec un crime et une condamnation certaine sur les bras. Alors, la terreur compliqua le remords. Mes cheveux se hérissèrent. Au bout de quelques minutes, j'aperçus trois ou quatre individus qui épiaient sur le terre-plein, avec un air d'embuscade. Je reculai : les ombres s'évanouirent ; c'était une hallucination.

Avant le point du jour, je pansai la contusion de ma face. Puis j'osai pénétrer dans la chambre. Je reculai deux fois ; mais il fallait entrer, et j'entrai. Mes jambes flageolaient sous moi. Mon cœur battait ; j'eus l'idée de fuir ; mais c'était confesser mon crime, et il convenait au contraire d'en faire disparaître les vestiges. J'atteignis le lit ; je vis le cadavre, les yeux ouverts, la bouche ouverte, comme pour laisser passer l'éternelle parole des siècles : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » Je vis sur le cou la marque de mes ongles. Je boutonnai très haut la chemise, et je

rejetai le drap sur le menton. Ensuite j'appelai un esclave, Je lui dis que le colonel était mort subitement pendant la nuit. J'envoyai un exprès au vicaire et au médecin.

Ma première pensée fut de m'en aller immédiatement, sous le prétexte que mon frère était malade ; et en réalité j'avais reçu une lettre de lui, peu de jours auparavant, lettre dans laquelle il me disait qu'il allait mal. Mais je réfléchis que mon départ subit pourrait éveiller des soupçons, et je restai. Moi-même j'ensevelis le cadavre, avec l'aide d'un nègre vieux et myope. Je ne sortis pas un instant de la chambre mortuaire. J'avais peur que l'on ne découvrît quelque chose. J'épiais le soupçon sur tous les visages ! mais je n'osais regarder personne en face. Tout m'irritait, les gens entrant à pas de loup, les chuchotements, les cérémonies et les oraisons du vicaire. Au moment voulu, je fermai la bière de mes mains tremblantes, si tremblantes qu'une personne dit à une autre sur un ton de pitié :

— Ce pauvre Procopio ! malgré tout ce qu'il a enduré, il est ému.

Cela me parut une ironie. J'avais hâte d'en finir. Nous sortîmes. Le passage de la mi-obscurité de la maison à la grande clarté de la rue me donna un éblouissement. Je craignis de ne pouvoir cacher plus longtemps mon crime. Je regardais la terre en marchant. Quand tout fut fini, je respirai. J'étais en paix avec les hommes ; je ne l'étais pas avec ma conscience, et les premières nuits furent naturellement des nuits de trouble et d'affliction. Inutile de dire que je partis aussitôt pour Rio, et que j'y passai une vie cruelle, bien que je fusse éloigné de l'endroit du crime. Je ne riais pas, je parlais peu, je mangeais mal, j'avais des hallucinations et des cauchemars…

— Ne pensez donc plus aux morts, me disait-on ; il n'y a pas lieu d'être si mélancolique.

Et je mettais ces illusions à profit, faisant les plus grands éloges du mort, le traitant de bonne créature, irascible en vérité, mais possédant un cœur d'or. Et j'en arrivais à me convaincre moi-même, pour quelques instants tout au moins. Un autre phénomène intéressant, et qui vous semblera peut-être significatif, c'est que, n'étant pas croyant, je fis dire une messe pour l'éternel repos de l'âme du colonel, dans l'église du Saint-Sacrement. Je ne fis aucune invitation, je n'avisai personne. J'y allai seul et je me tins à genoux tout le temps, me signant fréquemment. Je doublai l'obole du prêtre, et je distribuai des aumônes à la porte, le tout pour le repos de l'âme du défunt. Je ne voulais pas tromperies hommes, la preuve c'est que je n'invitai personne ! j'ajouterai que jamais je ne parlais du colonel sans dire. « Dieu ait son âme ! », et je racontais sur lui des anecdotes allègres, et de bons mots.

Sept jours après mon arrivée à Rio, je reçus du vicaire la lettre que je vous ai montrée, et dans laquelle il me disait qu'on avait trouvé le testament du colonel, et qu'il m'avait fait son légataire universel. Imaginez ma stupéfaction. Je pensai avoir mal lu. Je montrai la lettre à mon frère, à mes amis. Tous lurent la même chose, et force me fut de me rendre à l'évidence : j'étais bien l'héritier du colonel. J'eus l'idée que ce pouvait être un piège ; puis je réfléchis qu'il y avait d'autres moyens de me prendre, si le crime était découvert. Je connaissais la probité du vicaire, incapable de servir d'instrument à une supercherie. Je relus la lettre cinq, dix, un nombre considérable de fois.

— Combien a-t-il pu laisser ? me demandait mon frère.

— Je l'ignore ; mais il était riche.

— Réellement, il a prouvé qu'il était ton ami.

— C'est vrai ; il l'était…

Ainsi, par une ironie du sort, les biens du colonel allaient passer dans mes mains. J'eus d'abord la pensée de refuser l'héritage. Il me paraissait odieux de recevoir un sou d'un tel legs ; c'était pis que de me faire espion à gage. Je méditai pendant trois jours sur ce thème, mais je me heurtai à cette pensée que mon refus pourrait faire naître des soupçons. Au bout de ces trois jours, je m'arrêtai à un moyen terme. Je recevrais l'héritage, et je le distribuerais peu à peu, en cachette. Ce n'était pas seulement scrupule ; c'était encore un moyen de racheter un crime par un acte de vertu. Il me sembla qu'ainsi mes comptes seraient en règle.

Je fis mes préparatifs, et je partis pour le village. Pendant le voyage, et à mesure que j'approchais, je me rappelais la triste aventure. Les alentours de la bourgade prenaient un aspect tragique, et l'ombre du colonel me semblait surgir de tous côtés. Mon imagination reproduisait les mots, les gestes, la nuit entière du crime.

Crime ou combat ? en réalité, il s'agissait d'une lutte, au cours de laquelle j'avais agi en état de légitime défense… une lutte malheureuse… une fatalité. Je m'affermis dans cette idée. Et je mettais les injures dans la balance ; je portais à mon actif les coups et les sottises reçus… Ce n'était pas la faute du colonel, je le savais ; c'était sa maladie qui le rendait acariâtre, et même méchant… mais je lui pardonnais tout, tout… Le pis, c'était la fatalité de cette nuit… Je considérais encore que le colonel n'aurait pu durer longtemps ; il tenait à un fil ; lui-même le sentait et le disait : il

aurait vécu combien de temps encore ? deux semaines, ou une, moins peut-être. Ce n'était pas une vie ; c'était un simulacre de vie, si l'on peut donner même ce nom au martyre continuel du pauvre homme. Qui sait ! l'instant de la lutte et la mort survenue subitement ne constituaient peut-être qu'une simple coïncidence ; cela pouvait être, c'était même probable, ce devait être enfin. Je m'accrochai aussi à cette pensée.

Près du village, mon cœur se serra ; je voulus reculer ; mais je dominai mon émotion et je poursuivis ma marche. On me reçut avec des félicitations. Le vicaire me fit part des dispositions testamentaires, des donations pieuses, et il louait la mansuétude chrétienne et le zèle avec lequel j'avais servi le colonel, qui, malgré sa dureté et son âpreté, avait su se montrer reconnaissant.

— Sans doute, disais-je en regardant d'un autre côté.

J'étais abasourdi ; tout le monde exaltait mon dévouement et ma patience. Les premières formalités de l'inventaire me retinrent quelque temps dans le village ; je pris un avocat ; les choses suivirent leur cours. Pendant cette période, je parlai souvent du colonel. On venait me raconter des histoires sur son compte, mais sans observer la modération du prêtre ; je le défendais, lui trouvant quelques qualités ; il était austère.

— Austère ! allons donc ! il est mort, tout est dit ; mais c'était le diable en personne.

Et l'on me donna des exemples de sa dureté ; on me cita des actes pervers, certains vraiment extraordinaires. Voulez-vous que je vous dise… D'abord, j'écoutais tout cela avec curiosité ; ensuite, j'éprouvais un singulier plaisir, que de bonne foi, j'essayai de combattre en moi. Je défendais le colonel, je trouvais des ex-

plications, je rejetais une partie des allégations sur les rivalités locales. J'accordais qu'il était un peu violent. — « Un peu ? vous voulez dire que c'était une bête sauvage », interrompait le barbier ; et tous, le receveur, le pharmacien, le greffier, tous tombaient d'accord sur ce point. Et l'on racontait d'autres anecdotes, l'on épluchait toute l'existence du défunt. Les vieillards se rappelaient ses cruautés d'enfant. Et la satisfaction intime, silencieuse, insidieuse, croissait en moi, sorte de ténia moral qui, à mesure que je l'arrachais anneau par anneau, se refermait aussitôt et s'accrochait en moi.

Les formalités légales me distrayaient ; d'autre part, l'opinion dans le village était si contraire au colonel, que le paysage perdit peu à peu pour moi l'aspect ténébreux que j'y trouvais d'abord. Dès que j'eus reçu l'héritage, je le convertis en numéraire et en titres. Plusieurs mois s'étaient écoulés, et l'idée de le distribuer en aumônes et en donations ne me dominait plus. Je trouvais même que c'eût été de l'affectation. Je limitai mon plan primitif : je distribuai quelque argent entre les pauvres de la ville, je donnai à l'église principale des parements nouveaux, je versai une somme à l'hôpital, etc., trente-deux contos, en tout. Je fis encore élever un mausolée au colonel, et je confiai le travail, qui fut exécuté tout en marbre, à un Napolitain qui, après être resté ici jusqu'en 1866, alla, je crois, mourir au Paraguay.

Les années passèrent, mes souvenirs sont devenus ternes et diffus. Je pense de temps à autre au colonel, mais sans les affres des premiers jours. Tous les médecins à qui j'ai soumis son cas sont tombés d'accord pour me dire que sa mort était certaine, et tous étaient surpris qu'il eût résisté si longtemps. Il se peut qu'involontairement j'aie exagéré les descriptions que je leur fis ; mais

la vérité, c'est qu'il était condamné indépendamment de cette fatalité…

Adieu, cher Monsieur. Si vous trouvez que ces notes ont quelque intérêt, récompensez-m'en aussi en me faisant élever un tombeau de marbre, sur lequel vous ferez graver cette épitaphe, qui est une variante au divin sermon sur la montagne : « Bienheureux ceux qui possèdent, parce qu'ils seront consolés. »

Le diplomate

La négresse entra dans la salle à manger, s'approcha de la table entourée de monde, pour parler à voix basse à la maîtresse de la maison. Il s'agissait sans doute de quelque chose d'important, car celle-ci se leva aussitôt de sa chaise.

— Nous vous attendons, dona Adélaïde ?

— Inutile, monsieur Rangel, continuez. Ce sera mon tour quand je reviendrai.

Rangel faisait le diseur de bonne aventure. Il tourna la page et annonça un titre : « Quelqu'un vous aime-t-il en secret ?… » Mouvement général d'attention. Les jeunes gens et les jeunes filles se sourirent les uns aux autres. Cela se passe pendant la nuit de la Saint-Jean, en l'an de grâce 1854, dans une maison de la rue das Mangueiras. Le maître de la maison s'appelle Jean Viegas, et il a une fille, mademoiselle Jeannette, Tous les ans, c'est la même réunion de parents et d'amis : un feu de joie brille dans la cour, on grille des pommes de terre comme c'est la coutume, et l'on tire la bonne aventure. On soupe, on danse aussi parfois ; on

se livre à quelque petit jeu, le tout en famille. Jean Viegas est greffier au tribunal civil.

— Allons, qui commence, à présent. Ce sera dona Felismina. Nous allons savoir si quelqu'un l'aime en secret.

Dona Felismina rit jaune. Elle avait largement passé la quarantaine, ne possédait ni attraits physiques ni fortune, et vivait épiant l'époux sous ses paupières dévotes. En vérité la plaisanterie était cruelle autant qu'elle tombait juste. Dona Felismina était le type de ces créatures indulgentes et douces qui semblent nées pour divertir les autres. Jean Viegas prit les dés, et les lança d'un air d'incrédule complaisance. Numéro dix, s'écrièrent deux voix. Rangel porta ses regards au bas de la page, trouva la phrase qui correspondait au numéro et la lut. Elle disait que oui, qu'il y avait une personne qu'on devait tâcher de découvrir, le dimanche, en allant à la messe. Autour de la table, on fit des compliments à dona Felismina, qui sourit avec dédain, mais sentit l'espérance se faufiler dans son cœur.

D'autres prirent les dés, et Rangel continua à lire le sort réservé à chacun. Il lisait d'une voix claire. De temps à autre il retirait ses lunettes et les essuyait avec lenteur au coin de son mouchoir de fine toile, peut-être pour en montrer la finesse, peut-être pour en laisser s'exhaler un délicat parfum de bogari. Il affectait des manières nobles, et on l'appelait le diplomate.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? monsieur le diplomate.

Rangel tressaillit, il avait oublié de lire une sentence, tant il se distrayait à regarder l'enfilade de jeunes filles qui se trouvaient de l'autre côté de la table. Faisait-il donc la cour à quelqu'une ? c'est ce que nous allons bientôt savoir.

Il était resté garçon, plutôt par la force des circonstances que par vocation. Jeune homme, il courtisait bien les jeunes filles à leurs balcons ; mais, avec le temps, la manie des grandeurs lui était venue, et avait prolongé son célibat jusqu'à quarante et un ans qu'il avait alors. Il ambitionnait de trouver une fiancée supérieure à lui-même et à la société dans laquelle il vivait, et il avait perdu son temps à l'attendre. Il fréquenta les bals d'un avocat célèbre et riche, pour lequel il faisait de la copie, et qui le protégeait. Il avait dans le monde la même position subalterne qu'au bureau. Il passait la nuit à errer dans les corridors, épiant ce qui se passait dans le salon, regardant passer les dames, dévorant des regards une multitude d'épaules magnifiques et de tailles gracieuses. Il enviait les hommes et les imitait. Il sortait de là enthousiaste et résolu. Quand il n'y avait point de bals, il allait aux fêtes religieuses, où il pouvait rencontrer quelques-unes des jeunes filles les plus en vue. On était certain de le trouver dans l'allée du palais impérial, les jours de gala ; il assistait au défilé des grandes dames et des personnages de la cour, ministres, généraux, diplomates, conseillers. Il était au fait de tout, il connaissait tout le monde, il énumérait tous les équipages. Il revenait de la fête et du cortège comme il revenait des bals, impétueux, ardent, capable d'enlever à la pointe de sa lance la palme de la fortune.

Malheureusement, entre la main et l'épi, il y a le mur dont parle le poète, et Rangel n'était pas homme à escalader des murailles. En imagination, il était capable de tout, d'enlever des femmes et de détruire des forteresses ; plus d'une fois, il rêva qu'il était ministre, et se délecta aux courbettes d'autrui et à ses propres décrets. Il en arriva même à se proclamer empereur, un 2 décembre, au retour de la parade qui avait eu lieu sur la place

du palais. Il imagina à cet effet une révolution où l'on répandit peu de sang… très peu, et une dictature bienfaisante, au cours de laquelle il satisfit quelques petits griefs de greffier. Dans la vie réelle, ses prouesses s'évanouissaient. Il était bonachon et discret.

Àquarante ans, il revint de ses ambitions ; nais son caractère resta le même, et, malgré la vocation conjugale, il ne trouva point avec qui se marier. Plus d'une l'eût agréé avec plaisir ; il laissait échapper les occasions à force de circonspection. Un jour il remarqua Jeannette, qui atteignait ses dix-neuf ans, et possédait une paire d'yeux jolis et paisibles, vierge de toute conversation masculine. Rangel la connaissait depuis son enfance, l'avait portée dans ses bras, au jardin public, ou, le soir, aux feux d'artifice de la Lapa. Comment lui parler d'amour ? mais, d'autre part, ses relations dans la famille pouvaient lui faciliter ce mariage. « Ce sera elle ou aucune autre. »

Cette fois, le mur n'était pas trop haut, et l'épi se trouvait à portée de la main. Il suffisait d'étendre le bras avec un peu d'effort pour l'arracher de sa tige. Rangel s'y efforçait depuis quelques mois. Mais il n'étendait pas le bras sans regarder d'abord autour de lui, pour voir si quelqu'un venait ; et lorsque quelqu'un venait, il s'en allait sans faire semblant de rien. Quand il touchait au but, il arrivait qu'un coup de vent secouait l'épi, ou que quelque oiseau bruissait dans les feuilles sèches, et il n'en fallait pas davantage pour qu'il retirât la main. Le temps passait, sa passion croissait, lui causant des heures d'angoisses, auxquelles succédaient toujours de meilleures espérances. En cet instant même, il a dans sa poche sa première lettre d'amour, et s'apprête à la passer. Deux ou trois bonnes occasions se sont déjà

présentées, mais il diffère chaque fois davantage. La nuit est si longue ! et il continue à lire les oracles avec la solennité d'un augure.

Autour de lui, tout est allégresse. On chuchote, on rit, tous parlent en même temps. L'oncle Rufino, qui est le gavroche de la famille, chatouille à la ronde, avec une plume, les oreilles des jeunes filles. Jean Viegas attend impatiemment un ami qui s'attarde. « Calixte, où donc est Calixte ? »

Allons, qu'on déménage ! nous avons besoin de la table ; passez au salon.

C'était dona Adélaïde qui rentrait. On allait mettre le couvert pour le souper. Ce fut une émigration générale qui permit d'apprécier la gracieuse démarche de la fille du greffier. Rangel l'accompagna en lui lançant de longs regards amoureux. Elle s'approcha de la fenêtre pendant quelques instants, tandis qu'on se préparait aux petits jeux, et il la rejoignit. L'occasion était propice pour lui glisser le billet.

En face, dans une maison de belle apparence, il y avait bal, et l'on dansait. Il regardait ; elle regardait aussi. Par les fenêtres, on voyait passer les couples en cadence, les dames, couvertes de soie et de dentelles, les hommes fins et élégants, quelques-uns couverts de décorations. De temps à autre, un reflet de brillants, rapide et fugitif, illuminait la ronde. Des couples causaient, les épaulettes reluisaient, des bustes d'hommes s'inclinaient, les femmes faisaient des gestes avec leurs éventails ; on apercevait tout cela par bribes, à travers les fenêtres ; mais on devinait ce qu'on ne voyait pas. Lui tout au moins savait tout, et faisait des descriptions à sa compagne. Le démon des grandeurs, qui sem-

blait dormir, recommença ses pirouettes dans le cœur de notre homme, et tenta de séduire aussi le cœur de l'autre.

— Je connais quelqu'un qui serait là tout à fait à son aise, murmura Rangel.

Et Jeanne ingénument :

— Vous, n'est-ce pas ?

Rangel sourit, flatté, et ne sut que dire. Il regarda les valets de pied et les cochers en livrée, qui causaient dans la rue, par groupes, ou penchés sur le tablier. Il commença à désigner les voitures ; voici celle d'Olinda ; voilà celle de Maranguape. Il en survient une autre, qui tourne du côté de la rue da Lapa, et entre dans la rue das Mangueiras. Une tête chauve apparaît tout d'abord, puis un monsieur porteur de deux décorations, enfin une dame richement vêtue. Ils entrent dans le vestibule, montent l'escalier couvert de tapis, et orné en bas de deux grands vases.

— Jeannette, monsieur Rangel…

Maudit jeu ! juste au moment où il formulait dans sa tête une insinuation à propos du ménage qui montait, ce qui lui aurait permis par une heureuse transition de remettre la lettre… Rangel obéit, et s'assit en face de la jeune fille. Dona Adélaïde, qui dirigeait les petits jeux, prenait note des noms. Chaque personne devait être une fleur. Naturellement, l'oncle Rufino, toujours jovial, choisit pour lui la fleur de citrouille. Quant à Rangel désireux de fuir la banalité, il compara mentalement les fleurs, et, quand la maîtresse de la maison l'interrogea, il répondit doucement après une pause :

— Le souci, Madame.

— Quel malheur que Calixte ne soit pas ici, soupira le greffier.

— Il a promis de venir ?

— Oui. Hier encore, il est venu aux archives, pour me dire qu'il arriverait tard, mais que je pouvais compter sur lui. Il devait d'abord aller à une sauterie, rue da Carioca.

— Peut-on entrer ? cria une voix dans le corridor.

— Enfin ! voici notre homme.

Jean Viegas alla ouvrir la porte ; c'était Calixte accompagné d'un jeune homme inconnu, qu'il présenta à la ronde : « Monsieur Queiroz, employé à la Santa Casa ; il n'est pas mon parent, quoique nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau. Qui voit l'un voit l'autre… » Tout le monde rit de la plaisanterie de Calixte, qui était laid comme un pou, tandis que Queiroz était un beau gars de vingt-six à vingt-sept ans, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, et très élancé de taille. Les jeunes filles se turent un instant, dona Felismina mit toutes voiles dehors.

— Vous sommes en train de jouer aux jeux de gages ; êtes-vous des nôtres, Messieurs ? demanda la maîtresse de la maison. Jouez-vous, monsieur Queiroz ?

Queiroz répondit affirmativement, et examina les autres personnes. Il en connaissait deux ou trois dans le nombre, et échangea quelques mots avec elles. Il dit à Jean Viegas qu'il désirait depuis longtemps faire sa connaissance, à cause d'un service que celui-ci avait autrefois rendu à son père, à l'occasion d'un procès. Jean Viegas ne se souvenait de rien. La mémoire ne lui revint pas davantage quand on lui eut dit de quoi il s'agissait. Mais il lui

plut d'entendre cet éloge en public ; il lança un regard à la ronde, et, pendant quelques instants, il jouit en silence de son succès.

Queiroz entra avec enthousiasme dans le jeu. Au bout d'une demi-heure, il était devenu le familier de la maison. Tout en lui était action : il parlait avec facilité, il avait des gestes naturels et spontanés. Il possédait un vaste répertoire d'épreuves pour le rachat des gages aux jeux innocents, ce qui enchanta toute la société. Personne d'ailleurs ne les dirigeait mieux, avec plus de mouvement et d'animation, allant d'un côté à l'autre, formant des groupes, approchant les chaises, parlant aux jeunes filles comme s'il eût joué avec elles depuis leur enfance.

— Mademoiselle Jeannette, ici, sur cette chaise ; dona Cesaria, de ce côté, debout ; Monsieur Camille doit entrer par cette porte… pas comme ça ; vous devez regarder de cette manière…

Droit sur sa chaise, Rangel était stupéfait. D'où arrivait ce cyclone ? qui emportait les chapeaux des hommes, dépeignait les jeunes filles rieuses et satisfaites ? Queiroz par-ci, Queiroz par-là, Queiroz de tous les côtés. Rangel passa de la stupéfaction au mécontentement. Le sceptre lui tombait des mains. Il ne regardait pas l'autre, ne riait pas de ce qu'il disait, et lui répondait sèchement. Intérieurement, il l'envoyait à tous les diables, le traitait de paillasse, qui faisait rire et divertissait, parce que les soirs de divertissement, tout est divertissement. Mais bien qu'il répétât ces invectives et bien d'autres encore, il ne parvenait pas à retrouver sa liberté d'esprit. Il souffrait vraiment, au plus intime de son amour-propre. Le pis est que l'autre se rendit compte de cette agitation, et le comble des combles fut qu'il devina qu'on l'avait deviné.

De même que Rangel imaginait d'heureuses aventures, il improvisait aussi des vengeances. Mentalement, il ne fit de Queiroz qu'une bouchée. Ensuite il imagina un désastre quelconque ; une douleur était suffisante pourvu qu'elle forçât l'intrus à la retraite. Mais la douleur ne vint pas. L'animal paraissait de plus en plus dispos, et la salle de plus en plus fascinée par lui. Jeannette elle-même, si timide d'habitude, vibrait dans les mains de Queiroz, autant que les autres jeunes filles ; et tous, hommes et femmes, paraissaient se faire un devoir et un plaisir de lui être agréable. Il parla de danser : aussitôt les jeunes filles allèrent trouver l'oncle Rufino en le priant de jouer un quadrille sur la flûte, un seul ; on ne lui en demandait pas davantage.

— Impossible, j'ai un cor qui me fait mal.

— Jouer de la flûte ? s'écria Calixte. Demandez à Queiroz, et vous allez voir ce que c'est que jouer de la flûte… Allez chercher votre flûte, Rufino. Vous allez entendre Queiroz. Vous ne pouvez vous figurer comme il en joue d'une façon langoureuse.

Queiroz joua Casta Diva.

Quelle musique ridicule, pensait Rangel, — une musique que les gamins sifflent dans la rue. Il regardait l'amateur de travers, en se demandant comment un homme sérieux pouvait prendre une semblable attitude ; et il conclut que la flûte était un instrument grotesque. Il regarda aussi Jeannette, et il vit que, comme tout le monde, elle ne quittait pas Queiroz des yeux, enivrée, passionnée pour les sons de cette mélodie ; et il tressaillit sans savoir pourquoi. Les autres visages reflétaient les mêmes impressions, et cependant, il éprouva quelque chose qui augmenta son aversion pour l'intrus. Quand la flûte se tut, Jeannette applaudit un

peu moins que les autres, et il se demanda si c'était l'effet de la timidité habituelle de la jeune fille, ou d'une émotion spéciale… Il n'était que temps de lui remettre la lettre.

Àl'heure du souper, les invités entrèrent confusément dans la salle à manger, et un heureux hasard plaça Rangel en face de Jeannette, dont les yeux étaient plus beaux que jamais, et d'une clarté si humide qu'ils paraissaient différents d'eux-mêmes. Rangel se délecta silencieusement à leurs charmes, et reconstruisit son château de cartes, que Queiroz avait secoué d'une chiquenaude. Ce fut ainsi qu'il se vit de nouveau près d'elle, dans la maison qu'il allait louer, nid d'amoureux qu'il embellit de tout l'or de son imagination. Il finit même par tirer un lot à la loterie, et l'employa à l'achat de soieries et de bijoux pour sa femme, la jolie Jeannette, Jeannette Rangel, — Madame Jeanne Rangel, — Madame Jeanne Viegas Rangel, ou Madame Jeanne Candida Viegas… il ne pouvait supprimer ce nom de Candida…

— Allons, un toast, monsieur le diplomate, faites-nous un de ces fameux toasts…

Rangel se réveilla de son rêve ; la table tout entière s'unissait à la demande de l'oncle Rufino ; Jeannette elle-même lui demandait un toast comme celui de l'an dernier. Rangel répondit qu'il allait obéir ; qu'on lui laissât seulement le temps d'en finir avec cette aile de poulet. Mouvement d'attention, chuchotements flatteurs ; dona Adélaïde dit à une jeune fille, qui n'avait jamais entendu parler Rangel :

— Jamais ? est-il possible ! Vous ne pouvez vous imaginer comme il s'exprime bien, clairement, en termes choisis, avec des expressions si élégantes.

Tout en mangeant, il rappelait ses souvenirs, il réunissait des fragments d'idées qui lui servaient à l'arrangement de ses phrases et de ses métaphores. Quand il fut prêt, il se leva. Il avait un air satisfait et plein de suffisance. Enfin, on s'adressait à lui. On en avait assez de la farandole des anecdotes, des plaisanteries sans sel, et on le sollicitait pour qu'il fît entendre quelque chose de correct et de grave. Il promena ses regards sur l'assistance, et rencontra tous les regards anxieux. Tous, non ; ceux de Jeannette se portaient dans la direction de Queiroz, et ceux de Queiroz venaient les attendre à moitié route, dans une chevauchée de promesses. Rangel pâlit. La parole s'étouffa dans sa gorge ; mais il fallait parler, on attendait, avec sympathie, en silence.

Il fut au-dessous de l'expectative. Il but à la santé du maître de la maison et à celle de sa fille. Il appela celle-ci une pensée divine transportée de l'immortalité dans la réalité ; trois ans auparavant, il avait employé la même phrase ; elle devait être oubliée. Il parla aussi du sanctuaire de la famille, de l'autel de l'amitié, et de la gratitude, qui est la fleur des cœurs purs. La phrase, quand elle n'avait pas de sens, était plus spécieuse et plus sonore. Ce fut en tout un discours de dix minutes bien comptées, qu'il expédia dans la moitié du temps. Après quoi, il s'assit.

Et ce ne fut pas tout, Queiroz se leva deux ou trois minutes après, pour porter un autre toast ; et le silence fut encore plus rapide et plus complet. Jeannette baissa les yeux sur son corsage, anxieuse de ce qu'il allait dire ; Rangel eut le frisson.

« Monsieur Rangel, dit-il, l'éminent ami de la maison, a bu à la santé de deux personnes dont le nom est celui du saint patronymique de cette journée. Je bois à la santé de celle qui est la sainte de tous les jours ; à dona Adélaïde. »

De grands applaudissements accueillirent ces paroles, et dona Adélaïde, flattée, reçut les compliments de tous les convives. Sa fille ne s'en tint pas aux félicitations. « Maman ! maman ! » s'écria-t-elle en se levant. Et elle alla l'embrasser trois ou quatre fois. C'était une façon de lettre destinée à être lue par deux personnes.

Rangel passa de la colère au désespoir ; et aussitôt après le souper il eut envie de s'en aller. Mais l'espérance, démon aux yeux verts, lui conseilla de rester, et il resta. Qui sait ? ce pouvait être un feu de paille, une amourette de la Saint-Jean, l'affaire d'une nuit. Après tout, il était l'ami de la maison, et il avait l'estime de toute la famille. Il lui suffirait de demander la main de la jeune fille pour l'obtenir. D'ailleurs, ce Queiroz était-il dans les conditions de constituer une famille ? Quel emploi avait-il à la Santa Casa ? quelque chose de subalterne peut-être… Il lança un coup d'œil oblique sur les vêtements de Queiroz, se faufila à travers les coutures, considéra les broderies de la chemise, palpa les pantalons à la hauteur du genou pour vérifier leur degré d'usure, s'enquit des souliers, et conclut que c'était un garçon bien mis, qui sans doute dépensait tout ce qu'il gagnait à ses besoins. Le mariage est chose sérieuse. D'ailleurs, il avait peut-être une mère veuve, des sœurs encore jeunes filles… Rangel, lui, était seul.

— Oncle Rufino, jouez un quadrille.

— Impossible ; jouer de la flûte après manger, c'est risquer une indigestion. Jouons au loto.

Rangel déclara qu'il ne pouvait jouer, qu'il avait mal à la tête. Mais Jeannette vint à lui, et lui demanda de jouer avec elle, de compte à demi. « Moitié pour vous, moitié pour moi », dit-elle,

en souriant ; il sourit aussi et accepta. Ils s'assirent côte à côte. Jeannette lui parlait, lui souriait, levait vers lui ses beaux yeux, inquiète, remuant la tête de côté et d'autres. Rangel se sentit mieux, puis tout à fait bien. Il marquait au hasard, oubliant des numéros qu'elle lui indiquait du doigt, un doigt de nymphe, se disait-il ; et il finit par commettre des omissions volontaires, pour voir le doigt de la jeune fille, et l'entendre dire sur un ton de gronderie : « Comme vous êtes distrait ! Si vous continuez, nous allons perdre notre argent… »

Rangel eut l'idée de lui remettre la lettre sous la table ; mais comme il ne lui avait encore fait aucune déclaration, il était naturel qu'elle la reçût avec surprise et compromît tout. Il fallait d'abord l'aviser. Il regarda autour de la table : tous les visages étaient inclinés sur les cartons dans l'attente des numéros. Alors il s'inclina à droite, et baissa ses regards sur les cartons de Jeannette, comme pour vérifier quelque chose.

Vous avez déjà deux lignes pleines, murmura-t-il.

— Deux, non ; j'en ai trois.

— Trois, c'est vrai, trois. Écoutez…

— Et vous ?

— Deux.

— Comment deux ? j'en vois quatre.

Et c'était exact ; elle lui indiqua en s'inclinant, en lui frôlant presque les lèvres de son oreille ; ensuite elle le regarda en riant : « Ah ! monsieur Rangel, monsieur Rangel !… » La voix était si douce et l'expression si amicale qu'il oublia tout, il la prit par la

taille, et s'élança avec elle dans l'éternelle valse des chimères. Maison, table, convives, tout disparut, comme une œuvre de vaine imagination, pour faire place à la réalité unique : elle et lui, qui tournaient dans l'espace, sous un million d'étoiles, allumées tout exprès pour les éclairer.

Il ne remit pas la lettre, il ne souffla mot. À l'aurore, ils allèrent tous se mettre à la fenêtre pour voir sortir les invités du bal d'en face. Rangel recula suffoqué, en surprenant un serrement de main de Queiroz et de la belle Jeannette. Il chercha une explication, essayant de nier les apparences, qui se succédaient les unes aux autres, à la façon des vagues qui n'en finissent pas. Il ne pouvait comprendre comment une seule soirée, quelques heures à peine, suffisaient pour lier ainsi deux créatures ; mais l'évidence éclatait dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leurs paroles, dans leurs rires, et jusque dans la tristesse avec laquelle ils se séparèrent au matin.

Il se retira abasourdi. Une seule nuit, quelques heures à peine !… En arrivant tard chez lui, il se coucha, non pour dormir, mais pour pleurer tout à son aise. Dans la solitude, son affectation s'écroulait. Il n'y avait plus de diplomate, mais un énergumène qui se roulait sur sa couche, hurlant, pleurant comme un enfant, dans la réelle souffrance de ce triste amour d'automne. Le pauvre diable, fait de rêvasseries, d'indolence et de vanité, était, en substance, aussi malheureux qu'Othello. Mais sa fin fut moins cruelle.

Othello tue Desdémone ; notre amoureux, dont personne ne soupçonna jamais la passion cachée, servit de témoin à Queiroz, lorsque six mois après celui-ci épousa Jeannette.

Ni les événements ni les ans ne changèrent son caractère. Au moment de la guerre du Paraguay, il eut l'idée de s'engager comme officier de volontaires ; il ne le fit pas. Mais il est certain qu'il gagna quelques batailles et mourut général.

Marianna

« Qu'est devenue Marianna ? » se demandait Évariste sur la place de la Carioca, en prenant congé d'un vieil ami qui lui faisait penser à cette vieille amie.

C'était en 1890 ; Évariste était revenu d'Europe depuis quelques jours seulement. Il avait quitté Rio en 1872, et comptait demeurer absent jusqu'en 1874 ou 1875, le temps de visiter quelques villes célèbres ou curieuses. Mais le voyageur propose, et Paris dispose. Une fois entré dans ce milieu, vers 1873, Évariste s'y complut au delà du délai fixé. Il retarda son retour un an, puis une autre année, et finit par n'y plus penser. Il se désintéressa de nos affaires ; les derniers temps, il ne lisait même plus les journaux d'ici ; un étudiant pauvre de Bahia allait les lui emprunter, et lui redisait ensuite les nouvelles les plus importantes. En novembre 1889, voilà qu'un reporter parisien entre chez lui, parle de la révolution de Rio-Janeiro, lui demande des informations politiques, sociales, biographiques. Évariste réfléchit.

— Mon cher Monsieur, dit-il au reporter, il vaut mieux que j'aille les chercher moi-même.

Comme il n'avait ni opinion, ni parti, ni proches parents, ni intérêts au Brésil (tous ses biens étaient en Europe), on s'ex-

plique mal la résolution d'Évariste, dictée par la simple curiosité. Elle n'eut cependant pas d'autre motif. Il voulut contempler le Brésil sous un nouvel aspect. Une comédie d'un de ses amis venait d'être reçue à l'Odéon. Il s'informa de la date de la première représentation, calcula qu'en partant par le premier vapeur et en revenant par le troisième paquebot il aurait le temps d'être de retour pour acheter des billets et s'asseoir au parterre. Il fit ses malles, partit pour Bordeaux et s'embarqua.

— Qu'est devenue Marianna ? répétait-il encore, en descendant la rue da Assemblea. Elle est peut-être morte… Si elle vit encore, elle doit être bien changée ; elle a dans les quarante-cinq ans… et même quarante-huit ; elle est plus jeune que moi de quelque cinq ans… La belle femme ! la superbe femme ! grandes et belles amours !

Il eut envie de la voir. Il s'informa discrètement. Il sut qu'elle demeurait toujours dans la même maison, rue d'Engenho Velho, où il l'avait laissée. Mais depuis plusieurs mois, elle ne sortait plus, ne quittait plus son mari, qui était malade, et, disait-on même, à l'extrémité.

— Elle aussi doit être l'ombre d'elle-même, dit Évariste à l'ami qui lui donnait ces informations.

— Mon Dieu ! non. La dernière fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée bien disposée. On ne lui aurait pas donné plus de quarante ans. Et puis voulez-vous savoir ? on trouve aujourd'hui des roses magnifiques ; mais quant à nos cèdres de 1860 et de 1865, l'espèce en est éteinte.

— Que non !… si vous ne les voyez pas, c'est que déjà vous ne faites plus l'ascension du Liban, repartit Évariste.

Son désir de se rencontrer avec Marianna augmentait. De quels yeux se reverraient-ils l'un l'autre ? Quelles visions du passé transformeraient en un mirage la réalité présente ? Le voyage d'Évariste, il est bon qu'on le sache, n'avait pas été un voyage d'agrément, mais bien une cure. Maintenant que le temps avait fait son œuvre, quel effet produirait sur eux le spectre de 1872, triste année de leur séparation qui faillit le rendre fou et la tuer ?

Quelques jours après, il descendait de voiture à la porte de Marianna, et donnait sa carte au domestique qui lui ouvrit la porte.

Tandis qu'il attendait, il promena autour de lui un regard circulaire, et demeura saisi. Les meubles n'avaient pas changé depuis dix-huit ans. Sa mémoire, qui n'aurait pu les reconstituer dans l'absence, les reconnut tous et les retrouva tous, immuables. Ils avaient un aspect de vétusté. Les fleurs même d'un grand vase, qui se trouvait sur une console, avaient déteint avec le temps. C'était comme des os dispersés, que l'imagination pouvait réunir pour restaurer une figure, à laquelle il ne manquerait que l'âme.

Mais l'âme était présente. Pendant du mur, au-dessus du canapé, voici le portrait de Marianna, peint quand elle avait vingt-cinq ans. Le cadre, jamais redoré, s'écaillait par places, et contrastait avec la figure souriante et fraîche. Le temps n'avait pas altéré la beauté de l'image. Marianna était là, vêtue à la mode de 1865, avec ses jolis yeux ronds et amoureux. C'était l'unique souffle vivant de la salle ; mais à lui seul il redonnait à l'ambiance décrépite une fugitive jeunesse. L'émotion d'Évariste fut profonde. Il y avait une chaise en face du portrait. Il s'y assit, et contempla la jeune femme dans le lointain passé. Les yeux peints

se fixaient aussi sur les yeux vivants, peut-être étonnés de la rencontre et du changement observé, attendu que les yeux vivants n'avaient point la chaleur et la grâce de la peinture. Mais la différence dura peu. La vie antérieure de l'homme lui rendit sa verdeur, et les regards se pénétrèrent, dans l'attirance des anciens péchés.

Ensuite, lentement, Marianna descendit de sa toile et de son cadre, et vint s'asseoir en face d'Évariste. Elle s'inclina, tendit ses bras sur ses genoux, et ouvrit les mains. Évariste lui donna les siennes, et elles se serrèrent cordialement. Ni l'un ni l'autre ne demanda quoi que ce soit qui eût trait au passé, attendu qu'il n'y avait pas encore de passé ; tous deux se retrouvaient dans le présent ; les heures s'étaient arrêtées, si instantanées et si fixes qu'elles paraissaient avoir répété la veille pour cette représentation unique et interminable. Toutes les horloges de la ville et du monde avaient brisé discrètement leurs ressorts, et tous les horlogers avaient changé de métier. Adieu, vieux lac de Lamartine ! Évariste et Marianna avaient jeté l'ancre sur l'océan des temps. Et voici venir les paroles les plus douces que prononcèrent jamais lèvres d'homme ou de femme, et les plus ardentes, paroles muettes affolées ou expirantes, mots de jalousie et de pardon.

— Tu vas bien ?

— Bien et toi ?

— Je mourais d'envie de te voir. Il y a une heure que je t'attends, anxieuse, pleurant presque ; mais maintenant, tu vois que je suis contente et souriante, parce que le plus charmant des hommes vient d'entrer dans cette pièce. Pourquoi t'attarder ainsi ?

— J'ai dû m'arrêter deux fois en chemin, et la seconde fois, plus longtemps que la première.

— Si tu m'aimais vraiment, tu ne te serais pas arrêté plus de deux minutes chaque fois, et tu serais ici depuis trois quarts d'heure. Pourquoi ris-tu ?

— La seconde fois, c'est ton mari que j'ai rencontré.

Marianna frissonna.

— Tout près d'ici, continua Évariste ; nous avons parlé de toi ; lui d'abord à propos de je ne sais quoi ; et il a trouvé des mots aimables, presque tendres. J'en étais arrivé à croire qu'il me tendait un piège, qu'il voulait capter ma confiance. Enfin, nous nous sommes quittés ; mais je suis resté à épier s'il revenait. Je n'ai vu personne, et voici la cause de mon retard ; voici la cause de mon éternel tourment.

— Te voilà encore avec tes soupçons, interrompit Marianna en souriant, comme elle souriait sur la toile, un instant auparavant. Que veux-tu que je fasse ? Xavier est mon mari ; je ne vais pas le renvoyer, ni le punir, ni le tuer, tout simplement parce que nous nous aimons.

— Je ne te dis pas de le tuer ; mais tu l'aimes, Marianna.

— Je n'aime que toi seul, répondit-elle, évitant ainsi la réponse négative, qui lui paraissait trop brutale.

Évariste le crut du moins ; mais il ne se contenta de la forme indirecte et délicate. La négative rude et simple pouvait seule le satisfaire.

— Tu l'aimes, insista-t-il.

— À quoi bon fouiller dans mon âme et dans mon passé ? Pour nous, le monde date d'il y a quatre mois, et ne finira plus, ou finira quand tu te lasseras de moi, car je ne changerai jamais…

Évariste s'agenouilla, l'obligea à étendre les bras, lui baisa les mains, et s'en couvrit le visage. Enfin, il laissa tomber sa tête sur les genoux de Marianna. Ils demeurèrent ainsi durant quelques instants, puis elle sentit une humidité sur ses doigts, lui releva le visage, et vit ses yeux pleins de larmes. Pourquoi ?

— Rien, dit-il ; adieu.

— Mais qu'as-tu ?

— Tu l'aimes, répondit Évariste, et cette idée m'effraie, en même temps qu'elle m'afflige, car je serais capable de le tuer, si j'étais certain de cet amour.

— Quel homme singulier, repartit Marianna, après avoir essuyé les larmes d'Évariste avec ses cheveux, qu'elle avait dénoués en hâte, pour s'en servir en guise de mouchoir. Si je l'aime ? Non, je ne l'aime plus, voilà ma réponse. Mais maintenant tu vas me permettre d'aller jusqu'au bout, car mon caractère n'admet pas de demi-confidences.

Cette fois, ce fut au tour d'Évariste de tressaillir. Mais la curiosité le torturait de telle sorte que son émotion fit place à l'attente et à l'attention. Appuyé sur le genou de la jeune femme, il écouta la narration, qui fut courte. Marianna raconta son mariage, la résistance de son père, la douleur de sa mère, la persévérance de Xavier et la sienne. Ils attendirent dix mois, elle avec plus d'impatience que lui, parce que la passion dont elle fut possédée avait la violence nécessaire pour la porter aux décisions violentes. Que

de larmes versées ! que de malédictions s'élevèrent de son cœur et furent réprimées par elle, car elle craignait Dieu, et ne voulait pas que ses paroles, comme des armes de parricide, la condamnassent à une peine pire que l'enfer, à une séparation éternelle de l'homme qu'elle aimait. Son obstination triompha ; le temps apaisa ses parents, et depuis sept ans, elle était mariée. La passion des fiancés s'était prolongée pendant les premiers temps de la vie conjugale. Quand le temps eut fait son œuvre d'apaisement, il leur apporta une mutuelle estime. Leurs cœurs étaient harmoniques, les souvenirs de la lutte poignants et doux. La félicité sereine s'assit à leurs portes comme une sentinelle. Mais la sentinelle se retira bientôt. Elle ne laissa après elle ni le malheur ni l'ennui, mais une figure pâle, sans mouvement, qui souriait à peine et ne rappelait rien.

Ce fut alors qu'Évariste apparut à ses regards et fit sa conquête. Il ne l'enleva à l'amour de personne ; mais pour ce motif même il n'avait rien à voir avec le passé, qui était un mystère d'où pouvaient surgir des remords…

— Des remords ! interrompit-il.

— Tu pourrais supposer que j'en ai. Mais je n'en ai pas et n'en aurai jamais.

— Merci, dit Évariste, après quelques instants de silence. Merci de la confession. Je ne reviendrai plus sur ce chapitre. Tu ne l'aimes pas, c'est l'essentiel. Que tu es jolie quand tu fais ainsi des serments, quand tu parles de l'avenir. Oui, c'est fini. Me voici ; aime-moi.

— Toi, rien que toi, mon amour.

— Rien que moi, jure encore.

— Par ces yeux, dit-elle en les baisant, par ces lèvres, continua-t-elle en y collant ses lèvres, par ma vie et par la tienne !

Évariste répéta les mêmes formules avec un cérémonial identique. Ensuite, il reprit sa pose première, en face de Marianna. Elle se leva, et à son tour alla s'asseoir à ses pieds, les mains posées sur ses genoux. Ses cheveux en gerbe encadraient si bien son visage qu'il regretta de ne pas être un génie pour léguer au monde le souvenir de ses traits. Il eut beau le lui dire, elle demeura silencieuse, les yeux fixés sur les siens, en suppliante. Et s'inclinant, il plongea ses regards dans ceux de la jeune femme, et ils s'éternisèrent ainsi visage à visage, une, deux, trois heures, jusqu'au moment où quelqu'un vint les tirer de leur extase.

— Veuillez prendre la peine d'entrer.

Évariste fit un sursaut, et vit en face de lui le domestique auquel il avait remis sa carte. Il se leva en hâte ; Marianna se réfugia dans son cadre, qui pendait du mur, et où il la vit de nouveau, vêtue à la mode de 1865, tranquille sous sa coiffure d'apparat. Comme il arrive dans les rêves, la pensée, les gestes et les actes n'avaient point été mesurés à l'étalon habituel du temps. La vision avait peut-être duré cinq ou six minutes, le temps nécessaire pour que le domestique portât la carte et revînt avec l'invitation d'entrer. Pourtant Évariste conservait l'impression des caresses de la jeune femme, et, par une heureuse concession du temps, il avait réellement revécu trois heures de sa vie, surgies des années 1869 à 1872. Toute son aventure s'était levée de l'abîme des ans, avec ses anciennes jalousies de Xavier et les mots de pardon et de tendresse réciproques. Il ne manquait que la crise finale, l'inter-

vention courageuse de la mère de Marianna qui, mise au courant de leur idylle, s'était interposée entre eux et les avait séparés. Marianna voulut mourir, prit même une dose de poison, et seul le désespoir de sa mère la rendit à la vie. Xavier se trouvait alors dans la province de Rio. On lui dit que sa femme s'était trompée de médicament et avait failli être victime de cette erreur. Ce fut en vain qu'Évariste essaya de la voir avant de s'embarquer.

— Allons, dit-il au domestique qui l'attendait.

Xavier se trouvait dans la chambre voisine, étendu sur un canapé. Sa femme et quelques visiteurs se tenaient auprès de lui. Quelle ne fut pas, en entrant, l'émotion d'Évariste ! Le silence régnait dans la demi-clarté. Marianna tenait dans ses mains les mains du malade ; elle l'observait, craignant la mort subite, ou tout au moins une crise. Ce fut à peine si elle leva les yeux sur le visiteur et lui tendit la main. Elle reporta ses regards sur son mari, dont le visage portait l'empreinte de longues souffrances, et dont la respiration semblait l'ouverture du grand opéra de l'Infini. Évariste avait à peine entrevu le visage de Marianna. Il se retira dans un coin, sans oser regarder son visage ni suivre des yeux ses mouvements. Le médecin survint, examina le malade, recommanda l'observation des ordonnances, et se retira en promettant de revenir vers le soir. Marianna l'accompagna jusqu'à la porte, l'interrogeant à voix basse, et cherchant à lire sur le visage du praticien ce que sa bouche se refusait à dire. Alors, seulement, Évariste put l'examiner à loisir. La douleur semblait l'avoir abattue, bien plus que les années. Il reconnut ses gestes familiers. Elle ne descendait plus de la toile, comme l'autre, mais du temps. Avant qu'elle n'eût repris sa place auprès de son mari, Évariste résolut de partir et marcha vers la porte.

— Vous m'excuserez… Je regrette de ne pouvoir parler à votre mari.

— Vous voyez que c'est impossible en ce moment ; le médecin lui a recommandé le repos et le silence. Ce sera pour une autre fois.

— Vous ne m'avez pas vu plus tôt parce que je suis revenu depuis peu de voyage, et j'ignorais…

— Merci.

Évariste lui tendit la main, et sortit à pas de loup, tandis qu'elle revenait prendre sa place auprès du malade. Ni ses yeux ni sa main n'avaient traduit la moindre émotion, et ils s'étaient séparés comme des gens indifférents l'un à l'autre. L'amour de vieille date s'était éteint ; le cœur avait vieilli avec le temps, et le mari de la pauvre femme allait mourir. Pourtant, se disait Évariste, comment se peut-il que, même après dix-huit ans, Marianna, en face d'un homme qui a pris une part si active dans sa vie, n'éprouve ni une secousse ni le moindre choc, et ne manifeste pas même un peu de contrainte ? Quel mystère ! Oui, c'était pour lui un mystère. N'avait-il pas senti, quant à lui, au moment des adieux, un serrement de cœur, quelque chose qui l'avait pris à la gorge, et l'avait empêché de bien exprimer ses idées et de prononcer nettement les formules banales d'espérance et de condoléance. Et cependant, elle n'avait point paru le moindrement émue. Et Évariste, en se rappelant le portrait du salon, conclut que l'art est supérieur à la réalité ; la toile avait gardé le corps et l'âme… Et il éprouvait au fond du cœur un peu d'âcre dépit.

Xavier dura encore une semaine. Au cours d'une seconde visite, Évariste assista à la mort du malade, et ne put se dérober à

l'émotion naturelle du lieu, des circonstances et du moment. Marianna échevelée se tenait au pied du lit, les yeux creusés par les veilles et les larmes. Lorsque Xavier expira, c'est à peine si l'on entendit, après cette lente agonie, les pleurs de quelques parents et de quelques amis. Un cri aigu de Marianna, l'évanouissement et la chute de la veuve occupèrent l'attention de tous. Elle demeura quelques instants sans connaissance ; puis, quand elle revint à elle, elle se précipita sur le cadavre, l'enlaça en sanglotant désespérément, lui prodiguant les noms les plus tendres et les plus doux. On avait oublié de fermer les yeux du mort ; et ce fut la cause d'une scène touchante et cruelle, car tout en embrassant le corps inanimé, elle fut prise d'une hallucination et s'écria que Xavier vivait encore et qu'il était sauvé. Elle repoussait ceux qui voulaient l'entraîner ; elle disait qu'on voulait lui enlever son mari. On profita d'un nouvel évanouissement pour l'emporter à la hâte dans une autre chambre.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Marianna, malgré son désir, ne put assister à la levée du corps. Ses forces trahissaient sa volonté. Évariste suivit le cortège. Derrière le char funèbre, il se demandait où il était et ce qu'il faisait. Dans le cimetière, il s'entretint avec un parent de Xavier de la pitié que lui avait inspirée la vue de la malheureuse.

— On voit qu'ils s'aimaient vraiment, dit-il en terminant.

— Beaucoup, répondit le parent. Ils s'étaient mariés par amour. Je n'ai point assisté à leur mariage, n'étant venu à Rio que longtemps après, en 1874. Mais je les trouvai alors aussi unis que deux nouveaux mariés ; et depuis j'ai assisté à leur existence commune. Ils vivaient l'un pour l'autre. Je doute qu'elle lui survive longtemps.

— 1874, pensa Évariste ; deux ans après.

Marianna ne put assister à la messe, le septième jour. Un parent, celui qu'Évariste avait rencontré au cimetière, la représentait en cette occasion. Ce fut par lui qu'Évariste eut de ses nouvelles ; l'état de la veuve ne lui permettait pas de s'exposer aux émotions d'une telle commémoration. Il attendit quelques jours, et alla lui faire une visite de condoléances. Il fit passer sa carte ; on lui répondit qu'elle n'y était pour personne. Il fit un voyage à São-Paulo, y demeura cinq à six semaines, et se prépara au départ. Avant de partir il voulut encore tenter une démarche, moins par simple politesse que pour emporter avec lui l'image, même déformée, de cette passion de quatre années.

Elle n'était pas chez elle, et il s'en revenait fâché, vexé, s'accusant d'impertinente insistance et de mauvais goût. En face de l'église du Saint-Esprit, il aperçut une femme en deuil qui lui parut être Marianna. Elle passa devant sa voiture ; leurs yeux se rencontrèrent ; mais elle feignit de ne point le reconnaître, et s'éloigna, de telle sorte que le salut d'Évariste demeura sans réponse. Il hésita s'il ferait arrêter sa voiture pour prendre congé d'elle dans la rue, pendant une minute, le temps de lui dire deux mots. Mais il avait dépassé l'église, et Marianna se trouvait déjà loin. Il descendit néanmoins, et marcha sur ses traces ; puis, soit respect, soit dépit, il changea de résolution, remonta en voiture et suivit son chemin.

— Trois fois sincères.

Ce fut la conclusion qu'il tira des événements, au bout de quelques instants de réflexion.

En moins d'un mois, il était de retour à Paris Il n'avait pas oublié la comédie de son ami et la première à l'Odéon. Il s'informa ; la pièce avait fait four sur toute la ligne.

— C'est courant au théâtre, ces choses-là, dit Évariste à l'auteur, en manière de consolation. Il y a des pièces qui tombent, et d'autres qui restent au répertoire.

Conte d'écolier

Une maison à un étage, une grille en bois, telle était l'école de la rue do Costa. Un lundi du mois de mai de 1840, je m'arrêtai un instant dans la rue da Princeza, en me demandant où je pourrais bien aller m'amuser ce jour-là. Irais-je escalader la colline de S. Diogo ou courir dans le Campo Sant'Anna, qui, au lieu du parc à l'anglaise qu'il est aujourd'hui devenu, offrait aux regards un espace rustique, aux limites vagues, fréquenté par des lavandières et des mules lâchées dans le pré. Le champ ou la colline, tel était le problème. Soudain, je me dis qu'il valait tout de même mieux aller à l'école ; et j'en pris le chemin, voici pour quel motif.

La semaine antérieure, j'avais deux fois fait l'école buissonnière, et mon père, ayant découvert ma fugue, m'avait administré de ses mains une verte raclée avec des verges de cognassier. Les raclées de papa restaient gravées dans ma mémoire. C'était un vieil employé de l'arsenal, raide et intolérant. Il rêvait pour moi une haute position dans le commerce et avait hâte de me voir derrière un comptoir. Il attendait seulement que je susse lire, écrire et compter, et que je connusse quelques éléments de comptabilité. Il me citait des noms d'hommes fort riches, qui

avaient commencé de la sorte. Or donc, ce fut le souvenir de la dernière punition qui, ce matin-là, me poussa vers le collège. Je ne brillais point par la sagesse.

Je gravis l'escalier avec précaution pour ne pas attirer l'attention du maître, et je me faufilai à temps. Il entra dans la classe deux ou trois minutes plus tard. Sa démarche était silencieuse ; il portait des pantoufles en cuir de Cordoue, une lévite de coutil déteinte aux lavages, un pantalon blanc raidi d'empois et un grand col rabattu. Il s'appelait Polycarpe, et avait cinquante ans ou plus. Il s'assit, tira de sa poche un grand mouchoir rouge et une tabatière, et mit le tout dans son tiroir. Ensuite, il promena ses regards sur la classe. Les petiots, qui s'étaient levés à son entrée, se rassirent. Tout étant en bon ordre, la leçon commença.

— Monsieur Pilar, il faut que je vous parle, me glissa dans l'oreille le fils du maître d'école.

il s'appelait Raymundo, ce petit. Il était mollasse, pourtant appliqué, mais peu intelligent. Ce que les autres apprenaient en trente-cinq minutes, il lui fallait deux heures pour se le mettre dans la tête. Ce que sa pauvre cervelle lui refusait, il le demandait au temps. Il avait en plus une peur bleue de son père. Rarement il riait : c'était un enfant délicat, pâle et malingre. Il rentrait à l'école quand son père s'y trouvait déjà et se retirait avant lui. Et le maître lui témoignait plus de sévérité qu'à nous.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tout à l'heure, répondit-il d'une voix tremblante.

La leçon écrite commença. Il en coûte à ma modestie de dire que j'étais un des élèves les plus avancés de l'école. Un scrupule,

facile à comprendre et d'un excellent effet de rhétorique, m'empêche aussi de déclarer que j'étais un des plus intelligents, bien que ce soit d'ailleurs mon absolue conviction. Notez que je n'étais nullement étiolé. J'avais au contraire de bonnes couleurs et des muscles d'acier. Je finissais toujours mon devoir avant les autres, mais je passais le reste du temps à dessiner des nez sur le papier, ou à les graver dans le bois, occupation dénuée de noblesse et d'esthétisme, mais innocente en tout cas. Il en fut comme d'habitude ce jour-là. À peine eus-je fini que je me mis à reproduire le nez du professeur sous cinq ou six aspects divers, parmi lesquels je me rappelle l'air interrogatif, l'air admiratif, l'air dubitatif et l'air cogitatif. J'ignorais naturellement ces noms, pauvre étudiant d'école primaire que j'étais alors, mais instinctivement je distinguais ces expressions. Les condisciples achevèrent leur besogne ; je dus faire comme eux, remettre mon devoir et revenir à ma place.

En vérité, je me repentais d'être venu. J'étais prisonnier, et je mourais d'envie de gambader dehors ; je revoyais les champs et la montagne ; je pensais à mes compagnons de vagabondage, Chico la tuile, Americo et Carlos des petites échelles, la fine fleur du quartier et du genre humain. Pour comble, j'aperçus au travers des vitres, dans le ciel limpide et bleu, un cerf-volant en papier qui planait majestueusement sur la colline de Livramento. Quel beau spectacle ; je le regardais flotter dans l'air, retenu par une ficelle immense, tandis qu'il me fallait rester assis, les jambes collées avec un livre de lecture et une grammaire sur les genoux.

— Ai-je été assez bête de venir ! dis-je à Raymundo.

— Ne dis pas cela, murmura-t-il.

Je le regardai ; il était pâle. Alors je me rappelai qu'il avait quelque chose à me demander, et le priai de s'expliquer. Il tressaillit de nouveau, et me dit rapidement d'attendre un peu. Il s'agissait de quelque chose de tout particulier.

— Monsieur Pilar… murmura-t-il au bout de quelques minutes.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous…

— Moi… quoi ?…

Il regarda son père, puis quelques-uns de nos condisciples. L'un d'eux, nommé Curvello, le surveillait avec défiance, et Raymundo, qui avait remarqué cette circonstance, me pria d'attendre encore un peu. J'avoue que ma curiosité s'allumait. Je regardai Curvello. Il était aux écoutes. Ce pouvait être par curiosité vague, par naturelle indiscrétion. Mais il pouvait aussi y avoir quelque chose entre les deux. Ce Curvello était un assez méchant drôle. Il avait onze ans ; il était plus âgé que nous.

Que pouvait bien me vouloir Raymundo ? J'étais inquiet, je m'agitais sur mon banc ? j'interrogeais, à voix basse, avec insistance : — De quoi s'agissait-il. Personne ne s'occupe de nous. Ou bien alors veux-tu, cet après-midi ?

— Cet après-midi, interrompit-il ; ah ! non, par exemple…

— Maintenant, alors…

— Papa nous regarde.

Il nous regardait en effet. Comme il était plus sévère pour son fils, il levait souvent les yeux sur lui pour le tenir en haleine. Mais nous n'étions pas bêtes non plus. Nous fourrâmes nos nez dans nos livres, et nous continuâmes à lire. Enfin, fatigué de nous observer, le maître prit les journaux du jour, trois ou quatre feuilles qu'il lisait lentement, en ruminant les idées et les passions qui en émanaient. N'oubliez pas que nous nous trouvions sur le déclin de la Régence, et que l'opinion s'agitait. Nous ne connûmes jamais les opinions de Polycarpe, bien que sûrement il eût son parti pris. Pour nous, le seul mauvais parti qu'il pût prendre, c'était de nous appliquer la férule. Elle était là ; elle pendait au mur, dans l'embrasure de la croisée, à droite, avec ses cinq trous qui semblaient de petits yeux endiablés. Il n'avait qu'à étendre la main, la dépendre et la brandir avec sa brutalité habituelle, et ce n'est pas peu dire. Il se peut bien que les passions politiques l'aient parfois distrait au point de nous éviter quelque correction. Ce jour-là, tout au moins, il me sembla qu'il lisait les journaux avec un intérêt tout particulier. Il levait les yeux de temps à autre, prenait une prise, puis il revenait aussitôt à sa lecture, et s'y absorbait complètement.

Au bout de quelque temps, — dix ou douze minutes, peut-être, — Raymundo mit la main dans la poche de son pantalon et me regarda.

— Sais-tu ce que je tiens ?

— Non.

— Une monnaie d'argent que maman m'a donnée.

— Aujourd'hui ?

— Non, le jour de ma fête.

— De l'argent pour de vrai ?

— Pour de vrai.

Il la tira lentement et me la fit voir de loin. C'était une monnaie à l'effigie du dernier roi, une monnaie de douze sous ou de deux testons, je ne me rappelle plus bien ; mais c'était une monnaie ; et cette monnaie me fit refluer le sang au cœur. Raymundo tourna vers moi son morne regard ; ensuite, il me demanda si je voulais qu'il me la donnât. Je lui répondis qu'il se moquait de moi ; il jura que non.

— Eh bien ! et toi ?…

— Maman m'en donnera une autre. Elle en a une quantité que grand'mère lui a laissé dans une boîte. Quelques-unes sont en or. La veux-tu ?

Pour toute réponse, j'étendis la main discrètement après avoir glissé un regard vers le bureau du maître. Raymundo retira la main et fit avec la bouche une grimace jaune, qui avait des prétentions au sourire. Ensuite, il me proposa une affaire, un échange de bons procédés, il me donnerait la monnaie, et je lui expliquerais un passage de la leçon de syntaxe. Il n'y avait rien compris, il avait peur de son père. Et pour terminer il me frotta le genou avec sa monnaie…

J'éprouvais une étrange sensation. Certes, je n'avais pas une dose de vertu au-dessus de mon âge, et il ne m'en coûtait guère de recourir à des mensonges enfantins. Nous nous entendions fort bien à tromper notre professeur. Toute la nouveauté résidait dans les termes de la proposition, dans le troc d'une leçon contre

de l'argent, dans cet achat positif : donnant, donnant. Tel fut le motif de mon émotion. Je regardais mon condisciple, bêtement, sans rien dire. Naturellement, le passage de la leçon devait être difficile ; Raymundo, n'ayant pu s'en sortir tout seul, recourait à un stratagème qui lui permettait d'échapper au courroux paternel. S'il m'eût demandé l'explication par simple faveur, il l'aurait obtenue comme les autres fois. Mais il agissait justement poussé par le souvenir du passé. Il craignait de me trouver mal disposé ou fatigué, et de ne pouvoir apprendre au gré de ses désirs.

Il est fort possible qu'en d'autres circonstances mes explications aient laissé à désirer ; c'était, sans aucun doute, le motif de sa proposition. Le pauvre diable comptait sur le service ; mais il voulait le rendre plus efficace, et c'est ainsi qu'il eut recours à la monnaie que sa mère lui avait donnée, et qu'il conservait comme une relique ou un jouet. Il eut recours à elle, me la montra, la frotta sur mon genou pour me tenter… Vraiment elle était jolie, fine, blanche, très blanche. Elle me paraissait telle, à moi qui n'avais jamais dans la poche, quand par hasard il s'y trouvait quelque chose, que des monnaies de cuivre, grossières et oxydées.

J'hésitais à la recevoir ; il m'en coûtait de la refuser. Je reportai mes regards sur le maître d'école, qui continuait à lire, la goutte au nez, tant il était absorbé. « Allons, la prendras-tu, me disait tout bas son fils. Et, entre ses doigts, la monnaie brillait comme un diamant. — Ah ! bah ! si le maître n'y voit rien, quel mal y a-t-il ? Et comment aurait-il vu quelque chose ? Il était plongé dans la lecture de ses journaux, lisant avec feu, avec indignation.

— Prends, prends.

Je lançai un coup d'œil autour de moi, et je surpris les regards de Curvello fixés sur nous. Je dis à Raymundo d'attendre un instant. Il me semblait que l'autre nous observait, et je fis comme si de rien n'était. Au bout d'un instant je lui lançai de nouveau un coup d'œil, et comme on croit facilement ce que l'on désire, je lui trouvai l'air le plus naturel du monde. Et je repris courage.

— Donne…

Raymundo me passa la pièce subrepticement, je la fourrai dans ma poche avec un émoi que je ne saurai traduire. Je la tenais enfin, là, collée contre ma chair. Maintenant il fallait rendre le service, expliquer la leçon. Je m'exécutai de bonne grâce, et en conscience le mieux que je pus. Je lui passai les colles sur un bout de papier, qu'il reçut avec précaution et en y portant toute son attention. On sentait qu'il faisait pour apprendre n'importe quoi un effort cinq ou six fois plus considérable qu'un autre. Mais, pourvu qu'il échappât au châtiment, tout allait bien.

Soudain je regardai Curvello, et je frémis. Il nous considérait avec un mauvais rire. Je ne fis semblant de rien. Mais, au bout d'un instant, m'étant retourné de nouveau vers lui, je le retrouvai dans la même position, avec le même air. Il s'agitait impatiemment sur son banc. Je lui souris sans obtenir de lui un autre sourire ; bien au contraire, il fronça le sourcil d'une façon menaçante. Le cœur me battit.

— Prenons garde, dis-je à Raymundo.

— Explique-moi encore ça, murmura-t-il.

Je lui fis signe de se taire ; mais il insistait, et la pièce, que je sentais dans ma poche, me rappelait les clauses du contrat. Je lui

fournis l'explication demandée en m'entourant de mille précautions. Ensuite je reportai mes regards sur Curvello, qui me parut de plus en plus agité. Son rire devenait sardonique. J'étais sur des charbons ardents ; je ne désirais qu'une chose, c'est que la classe fût achevée. Mais l'horloge avançait plus lentement que de coutume, et le maître ne paraissait plus se souvenir que nous existions. Il lisait les journaux, article par article, les ponctuant d'exclamations, de haussements d'épaules, de petits coups secs sur la table. Et dehors, dans le ciel bleu, au-dessus de la colline, le même sempiternel cerf-volant évoluait de côté et d'autre, et semblait me faire signe d'aller vers lui. Ah ! comme on serait bien là-bas, sous les manguiers, avec la petite pièce d'argent dans la poche, la petite pièce d'argent que je ne donnerais pour rien au monde, quand il faudrait me laisser couper en quatre. Je la conserverais à la maison, je dirais à maman que je l'avais trouvée dans la rue. Je la palpais pour être bien sûr qu'elle ne s'échappait pas ; j'en frôlais le relief, j'en lisais l'inscription avec la pointe des doigts, je mourais d'envie de la regarder.

— Monsieur Pilar, cria le maître, en tempête.

Je sursautai comme au sortir d'un rêve, et je me levai tout d'une pièce. Le maître me regardait, l'air rogne ; les journaux étaient éparpillés sur la table, devant laquelle se tenait Curvello, debout.

— Venez ici, dit le maître.

J'obéis. Il fouilla dans ma conscience en y plongeant ses regards aigus. Ensuite il appela son fils. La classe entière était en suspens. Tous avaient cessé de lire, et attendaient immobiles. Je

regardais toujours le maître, mais je sentais dans l'air la curiosité et la terreur de tous.

— Alors, monsieur reçoit de l'argent pour enseigner la leçon aux autres ? me dit Polycarpe.

— Moi…

— Rendez-moi la monnaie que votre condisciple vous a donnée.

Je n'obéis pas tout de suite, mais il me fut impossible de nier. Je tremblais de toutes mes vertèbres. Polycarpe hurla de nouveau qu'il lui fallait la monnaie, et je n'eus plus le courage de résister. Je mis lentement la main dans ma poche, je tirai la pièce, je la lui remis. Il l'examina sous ses deux faces, en écumant de rage. Ensuite, d'un large geste, il la jeta dans la rue. Nous en dit-il alors des injures !… Son fils et moi, nous venions de pratiquer une action basse, ignoble, indigne, une vilenie. Il fallait un châtiment et un exemple. Et il s'empara de la férule.

— Pardon ! Monsieur, m'écriai-je en sanglotant.

— Pas de pardon. Allons ! la main !… plus vite que ça, espèce de sans-vergogne, la main !…

— Monsieur…

— Plus tu tarderas, et plus il l'en coûtera.

Je tendis la main droite, puis la gauche, et je reçus les coups les uns sur les autres, jusqu'à douze. Mes deux paumes étaient rouges et tuméfiées. Quand ce fut le tour de son fils, il fut logé à la même enseigne : deux, quatre, huit, douze caresses de la

férule ; il ne l'épargna pas. Les comptes réglés, il nous fit un sermon.

Quel toupet !… vous devriez mourir de honte. » Et il jura que s'il nous y reprenait, nous recevrions une telle dégelée que nous n'en perdrions jamais la mémoire. Et il continuait :

« Drôles ! escrocs ! manants ! »

Mes regards étaient cloués sur le plancher. Je n'osais les en détourner, et je sentais peser sur moi l'attention de tous. Je retournai à mon banc, sanglotant, poursuivi par la vindicte du maître. Un frémissement de terreur passait sur la classe. Personne ne se serait risqué ce jour-là à refaire le même trafic. Curvello lui-même ne savait où se fourrer. Je ne le regardai pas tout de suite, mais, à part moi, je jurais, aussi vrai que trois et deux font cinq, de lui casser la figure à la sortie.

Au bout d'un instant, mes regards et les siens se rencontrèrent.

Il détourna le visage, et je crois bien qu'il pâlit. Il se remit, et commença de lire à voix haute. Mais au fond, il avait peur ; il s'agitait, se grattait les genoux et le nez. Peut-être se repentait-il de sa délation. Et au fait, pourquoi nous avoir dénoncé ? Lui avions-nous pris quelque chose ?

— Ce que tu vas me le payer !… raide comme fer, me disais-je.

L'heure de la sortie arriva. Nous partîmes. Il marchait devant, à la hâte. Je ne voulais pas choisir pour théâtre de la lutte la rue do Costa et le voisinage de l'école. J'attendais que nous fussions dans la rue de S. Joaquim. Mais au détour de la voie, je ne l'aperçus plus. Il devait s'être caché dans quelque magasin ou dans

quelque corridor. J'entrai dans une pharmacie, j'examinai les autres maisons, je m'informai du fuyard, personne ne sut me répondre. Dans l'après-midi, il manqua la classe.

Naturellement, je me gardai bien de raconter chez moi mon aventure. Pour expliquer l'enflure de mes mains, je dus mentir à ma mère, et lui dire que je n'avais pas su la leçon. Je m'endormis, le soir, en envoyant à tous les diables mes deux camarades, la délation et la pièce de monnaie. Elle m'apparut en songe. Je rêvai qu'en retournant le jour suivant à l'école, je l'avais retrouvée dans la rue et que je l'avais ramassée, sans crainte ni scrupule.

Je me réveillai de bonne heure. Je m'habillai vivement, avec l'idée d'aller à la recherche de la piécette. Ah ! la belle matinée de mai : le ciel était splendide, le soleil magnifique, l'air tiède, et, par-dessus le marché, ma mère m'avait donné des culottes neuves ; je me rappelle même qu'elles étaient jaunes. Avec tout cela, la pensée de la petite pièce… Je sortis de la maison comme si c'était pour aller prendre possession du trône de Jérusalem. Je hâtai le pas pour que personne n'arrivât avant moi à l'école. Malgré tout, je prenais bien garde à mes culottes ; non qu'elles fussent jolies, mais il me plaisait de les regarder. J'évitais les frottements, les éclaboussures de la rue.

Une compagnie d'infanterie passa, tambour battant. Je ne pouvais assister tranquillement à ce spectacle. Les soldats marchaient rapidement, en cadence, d'un rythme égal : droite, gauche, sous le roulement des baguettes. Ils arrivaient sur moi, ils me croisèrent et continuèrent leur chemin. Je regardai de tous côtés. Enfin, je ne sais comment cela se fit : me voilà à leur suite, chantant je ne sais quoi : « Rato na casaca », je crois. Je n'allai point à l'école, j'accompagnai les soldats, ensuite je filai par la rue

da Saude, et j'achevai la matinée à la Gamboa. Quand je retournai à la maison, mes culottes étaient immondes, et je n'avais ni monnaie dans la poche ni ressentiment dans l'âme. Pourtant elle était bien jolie, la piécette.

C'est ainsi que Raymundo et Curvello me donnèrent ma première leçon, l'un de corruption, l'autre de délation. Mais ce diable de tambour…

Apologue

Un jour, l'aiguille dit à la bobine de fil :

— En faites-vous des manières ; êtes-vous assez remplie de vous-même, toute pelotonnée, pour feindre que vous avez quelque importance dans ce bas monde.

— Je vous prie. Madame, de me laisser tranquille.

— De vous laisser tranquille… et pourquoi s'il vous plaît. Parce que je vous dis que vos grands airs sont insupportables ? En bien, je le répète, et je le répéterai chaque fois que l'envie m'en passera par la tête.

— Par la tête ? mais ma bonne dame, vous êtes une aiguille et non une épingle. Les aiguilles n'ont pas de tête. Qu'est-ce qu'il peut bien vous faire, mon air ! chacun a l'air que la Providence lui a donné. Mêlez-vous de vos affaires et ne vous occupez pas de la vie du prochain.

— Orgueilleuse !

— Oui, certes.

— Et pour quel motif ?

— Elle est bien bonne !… mais parce que je couds. Eh bien ! les vêtements et les passementeries de notre maîtresse, qui est-ce qui les coud, sinon moi ?

— Vous ! en avez-vous de l'audace ! C'est vous qui cousez. Vous semblez ignorer que si quelqu'un coud, c'est moi, et moi seule.

— Vous trouez l'étoffe, et rien de plus. C'est moi qui couds, qui unis les morceaux, et qui donne une apparence aux garnitures.

— Et puis après ? il n'en est pas moins vrai que je perce l'étoffe, frayant le chemin, vous traînant à ma remorque, et vous êtes bien obligée de me suivre et de m'obéir…

— Bah ! les piqueurs aussi marchent devant l'empereur.

— En ce cas, l'empereur, c'est vous.

— Je ne dis point cela. Je vous démontre simplement que vous jouez un rôle subalterne en me devançant. Votre rôle de guide est obscur et infime. C'est moi qui attache, qui lie, qui unis.

Elles en étaient là quand la couturière entra chez la baronne. Ai-je dit que l'aventure se passe chez une baronne qui fait venir la modiste chez elle pour n'avoir pas à lui courir après ?

La couturière survint donc, prit l'étoffe, l'aiguille, le fil, enfila l'un dans l'autre, et commença à coudre. Ils pénétraient orgueilleusement dans l'étoffe, faite d'une soie excellente, entre les

doigts de la couturière, agile comme les lévriers de Diane, — pour donner à tout ceci une couleur poétique. Et l'aiguille disait :

— Soutiendrez-vous encore, Madame, ce que vous disiez il y a un instant ? Est-ce que cette couturière habile s'occupe de vous ? c'est moi qu'elle tient entre ses doigts, délicatement serrée, perçant de-ci, perçant de-là.

La bobine ne répondait pas ; elle se déroulait. Le trou ouvert par l'aiguille était soudain comblé par le fil, silencieux et attentif, comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait, et hausse les épaules aux folles paroles. L'aiguille, n'obtenant pas de réponse, se tut aussi et poursuivit son chemin. Tout était silencieux dans la salle de couture. On n'entendait que le plic-plic-plic de l'aiguille. Au coucher du soleil, la couturière plia l'étoffe, jusqu'au matin suivant. Au bout de quatre jours, le travail était achevé et il n'y eut plus qu'à attendre le bal.

Ce soir-là, la baronne se mit en grande toilette. La couturière, qui l'aidait à s'habiller, portait l'aiguille piquée à son corsage, au cas qu'il fût nécessaire de faire une reprise. Et tandis qu'elle arrangeait la robe de la belle dame, qu'elle tirait d'un côté, de l'autre, qu'elle relevait par-ci ou par-là, lissant, boutonnant, le fil, pour se moquer de l'aiguille, lui demanda :

— Me direz-vous maintenant qui est-ce qui va au bal, sur le corps de la baronne, faisant partie de son vêtement et de son élégance ? Qui est-ce qui va danser avec des ministres et des diplomates, tandis que vous retournerez dans le panier à ouvrage, en attendant que les servantes vous poussent dans la boîte à ordures ! Allons, dites !...

L'aiguille ne répondit rien, paraît-il. Mais une épingle à grande tête, et de non moins grande expérience, murmura tout bas : « Voilà qui t'apprendra, bêtasse. Tu t'es fatiguée à ouvrir le chemin, et c'est l'autre qui va jouir de la vie, tandis que tu retourneras dans le panier à ouvrage. Fais donc comme moi, qui ne trace la voie à personne. Je reste où l'on me pique. »

J'ai raconté cette histoire à un professeur de mélancolie, qui m'a répondu en secouant la tête : « Moi aussi, j'ai servi d'aiguille à du fil de bien piètre qualité. »

Dona Paula

On n'arrive pas plus à point !

Dona Paula entra dans le salon, au moment où sa nièce essuyait ses yeux gonflés par les larmes. On comprend la stupéfaction de la tante. Celui de la nièce ne fut pas moindre. Dona Paula habite les hauteurs de la Tijuca, et en descend rarement. Depuis Noël dernier, elle ne s'était plus risquée en ville, et nous sommes en mai 1882. Elle est arrivée hier dans l'après-midi, et s'est rendue chez sa sœur, rue do Lavradio. Aujourd'hui, au sortir de table, elle s'est habillée, et elle est accourue chez sa nièce. La première esclave qu'elle a rencontrée a voulu aviser sa maîtresse, mais Dona Paula lui a ordonné de n'en rien faire ; et sur la pointe des pieds, très doucement, pour éviter le frou-frou des jupes, elle est arrivée devant le salon, en a ouvert la porte, et est entrée.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écrie-t-elle.

Venancinha se jeta dans ses bras, et ses larmes recommencèrent à couler. Sa tante la couvrait de caresses, lui disait de tendres paroles de réconfort, et finit par lui demander de lui conter ses peines.

— Es-tu malade ? ou…

— Plût au ciel que je fusse malade ! plût au ciel que je fusse morte ! interrompit la jeune femme.

— Ne dis donc pas de bêtises. Mais enfin, de quoi s'agit-il ? allons ! que t'est-il arrivé ?

Venancinha essuya ses pleurs et essaya de parler ; mais à peine avait-elle proféré cinq ou six paroles que les larmes reparurent, si abondantes et si impétueuses que dona Paula trouva bon de les laisser couler tout d'abord. Elle mit le temps à profit, en retirant sa mante de dentelle noire et ses gants. C'était une agréable vieille, élégante, et dont les larges prunelles avaient sans doute eu naguère des profondeurs infinies. Pour laisser à sa nièce le temps d'épuiser ses larmes, elle alla soigneusement verrouiller la porte du salon, et revint s'asseoir sur le canapé. Au bout de quelques minutes, Venancinha cessa de pleurer, et se laissa aller aux confidences.

Il ne s'agissait rien moins que d'une brouille avec son mari ; mais d'une brouille si violente qu'ils en étaient arrivés à parler de séparation. Affaire de jalousies. Il y avait déjà longtemps que son mari avait pris quelqu'un en grippe à cause d'elle. La veille au soir, en la voyant danser deux fois et causer durant quelques minutes avec cette personne, il en avait conclu que tous deux s'aimaient. Il se montra boudeur au retour, puis, ce matin même, après le déjeuner, il lui avait fait une scène, lui avait dit des

choses dures et cruelles auxquelles elle avait répondu par d'autres du même genre.

— Où est-il, ton mari ? lui demanda sa tante.

— Il est sorti ; il doit être allé à son bureau.

Dona Paula lui demanda encore s'il avait toujours son cabinet au même endroit, et lui dit d'avoir confiance, que ce ne serait rien. « D'ici deux heures, tout sera arrangé. » Et elle enfilait ses gants à la hâte.

— Vous allez le voir, ma tante ?

— Naturellement. Ton mari est un brave homme. Il a comme tout le monde ses moments de mauvaise humeur. 104 ? j'y cours ; attends-moi, et prends garde que les esclaves te voient.

Tout cela était dit avec volubilité, conviction et douceur. Quand elle eut remis ses gants, sa nièce l'aida à attacher sa mante sans qu'elle cessât un instant de parler, jurant que, malgré tout, elle adorait Conrado. Conrado était le mari, avocat depuis 1874. Dona Paula partit, emportant nombre de baisers de la jeune femme. Réellement, on n'arrive pas plus à point ! Chemin faisant, elle considéra l'incident je ne dirai pas avec défiance, mais avec curiosité, un peu inquiète tout de même de ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans tout cela. En tout cas, elle était résolue à rétablir la paix de ce foyer.

En arrivant dans le cabinet de son neveu, elle ne le trouva pas. Mais il arriva presque aussitôt, et, après le premier mouvement de surprise, il n'eut pas besoin que dona Paula lui expliquât le motif de sa visite. Il devina tout. Il avoua qu'il avait peut-être été excessif dans ses reproches, et déclara qu'il ne jugeait sa femme

ni perverse ni vicieuse. Quant au reste, Venancinha était une tête légère, elle adorait les galanteries, les paroles tendres, elle aimait qu'on lui fît les yeux doux ; et de la légèreté à la chute, il n'y a qu'un pas. Quant à la personne en question, il ne doutait pas qu'entre elle et Venancinha, il n'y eût un commencement d'intrigue. Elle vous a conté l'aventure d'hier : mais c'est la quatrième ou la cinquième fois que cela se renouvelle ; et l'avant-dernière, au théâtre, son altitude a frisé le scandale. « Je ne suis nullement disposé à couvrir de ma responsabilité les coquetteries de ma femme. Si elle veut avoir des amants, que ce soit pour son compte propre. »

Dona Paula écoutait en silence. À son tour, elle parla. Sa nièce était peut-être légère. Mais à l'âge qu'elle a, quelle est la jeune femme qui peut faire un pas sans attirer les regards et sans être enivrée de l'admiration générale ? Les manifestations de cette griserie prennent naturellement, pour les autres, et surtout pour le mari, des apparences d'amourettes. Il n'y a pas besoin d'autre explication que la fatuité des uns, et la jalousie de l'autre. Quant à elle, elle venait de voir la jeune femme verser des larmes sincères ; elle l'avait laissée consternée, parlant de mourir, toute meurtrie des dures paroles qu'il lui avait dites. Et puisque, après tout, il ne l'accusait que de légèreté, pourquoi ne point procéder avec douceur et prudence, par des conseils et des observations, en lui évitant les tentations, en lui montrant le tort que portent à la réputation d'une femme mariée les apparences d'excessive sympathie envers les hommes ?

Elle mit vingt minutes au moins, la bonne dame, pour dire toutes ces choses sensées, avec tant de tact que son neveu sentit son cœur s'amollir. Il résistait encore pour la forme ; deux ou

trois fois, ne voulant pas glisser à l'indulgence, il déclara qu'entre Venancinha et lui tout était fini. Et pour s'endurcir dans sa résolution, il évoquait les griefs qu'il avait contre elle. La tante baissait la tête, laissait passer l'orage, et se redressait en fixant l'avocat de ses grands yeux sagaces et obstinés. Conrado perdait du terrain. Alors dona Paula proposa un moyen terme :

— Vous allez lui pardonner. La paix une fois faite, je l'emmène avec moi à la Tijuca. Durant un ou deux mois, elle y subira une sorte d'exil. Et pendant ce temps, je me charge de remettre de l'ordre dans ses idées. Ça va ?

Conrado accepta. À peine dona Paula eut-elle sa parole qu'elle se leva et prit congé pour porter la bonne nouvelle à sa nièce. Conrado l'accompagna jusqu'à l'escalier. Ils se serrèrent la main ; et tout en retenant dans la sienne celle de l'avocat, dona Paula lui répétait ses conseils de douceur et de prudence. Après quoi, elle fit cette réflexion naturelle :

— Je parie que l'individu dont il s'agit ne mérite pas une minute d'attention.

— C'est un nommé Vasco Mario Portella.

Dona Paula pâlit. « Vasco Mario Portella ? un vieux, un ancien diplomate, qui… » Non, celui-là vivait en Europe depuis quelques années, et venait de recevoir le titre de baron. C'était un fils à lui, arrivé depuis peu, un fat… Dona Paula lâcha la main de l'avocat, et descendit rapidement. Dans le corridor, et durant quelques minutes, elle demeura tout émue, la main tremblante, rajustant sa mante sans que cela fût nullement nécessaire. Elle resta même à contempler le plancher, pensive. Elle sortit, elle retourna chez

sa nièce à qui elle fit part des préliminaires de la réconciliation. Venancinha accepta tout ce qu'on exigeait d'elle.

Deux jours après, le départ eut lieu. Venancinha montrait peu d'enthousiasme : était-ce l'idée de l'exil, était-ce un peu de nostalgie ? En tout cas, le nom de Vasco fit le voyage de la Tijuca, sinon dans les deux cerveaux, au moins dans celui de la tante, où il formait comme l'écho d'un son doux et lointain, qui se répercutait du temps de la Stoltz et du ministère Parana. La cantatrice et le ministre, choses fragiles, ne l'étaient pas moins que le délice d'être jeune. Où étaient passées ces trois éternités ? Elles gisaient dans les ruines de trente années. Voilà tout ce que dona Paula avait en elle et devant elle.

Il est clair que l'autre Vasco avait été jeune et amoureux. Oh ! oui, ils s'étaient aimés, à satiété, l'un et l'autre, sous l'ombre protectrice du mariage, et durant plusieurs années. Mais comme le vent qui passe ne conserve point les bavardages des hommes, il est impossible de reproduire les racontages d'un autre temps. L'aventure eut une fin, après une succession d'heures douces ou tristes, remplies de larmes, de colères et d'extases, drogues variées que la femme amoureuse but jusqu'à la lie dans la coupe des passions. Quand elle l'eut vidée, elle la brisa pour n'y plus revenir. La satiété engendra l'abstinence, et, avec le temps, ce dernier avatar s'imposa à l'opinion publique. Le mari mourut, les années passèrent, dona Paula devint une personne austère et pieuse, entourée de prestige et comblée de considération.

Il fallait que sa nièce ravivât en elle les réminiscences du passé. L'analogie des situations, l'identité du sang et de la race réveillèrent en elle de vieux souvenirs. Et il ne faut pas oublier qu'elles étaient isolées à la Tijuca, qu'elles allaient passer plu-

sieurs semaines ensemble, et que l'une obéissait à l'autre. C'était vraiment tenter et défier la mémoire.

— Alors, c'est sérieux ? nous ne retournerons pas en ville de sitôt ? demanda Venancinha, en riant, au cours de la matinée du lendemain.

— Tu t'ennuies déjà ?

— Jamais de la vie !... je m'informe...

Dona Paula, souriant aussi, lui fit, du doigt, un signe négatif. Ensuite, elle lui demanda si elle ne pensait pas un peu à ce qui se passait là-bas, au pied de la montagne. Venancinha répondit que non, — pas du tout, — et pour souligner sa réponse, elle l'accompagna d'une moue tombante des lèvres, saturée d'indifférence et de dédain. C'était vraiment vouloir trop prouver. Dona Paula avait l'habitude de ne point s'arrêter aux apparences, mais d'aller lentement en besogne. Elle savait lire entre les lignes : elle épelait syllabe par syllabe ; elle pénétrait jusqu'au fond des choses. — Et elle trouva le geste de sa nièce excessif.

— Ils s'aiment, pensa-t-elle.

Cette découverte fit revivre encore davantage l'âme du passé. Dona Paula s'efforça de secouer ces réminiscences importunes ; mais elles revenaient sans cesse, insidieusement ou par surprise, idées féminines, qui chantaient, riaient, faisaient les cent coups. Dona Paula revécut ses bals d'antan, ses interminables tours de valse devant lesquels on s'extasiait naguère, et les mazurkas, et les soirées de théâtre, et les billets doux, et vaguement aussi les baisers. Elle revêtait de ses oripeaux du passé les formes gracieuses de sa nièce, comme étant les plus propres à les porter.

Mais tout cela, — et ce détail est une peinture d'âme, — tout cela ressemblait à de froides chroniques, squelettes sans âme de l'histoire. Le drame était dans la tête. C'est bien inutilement que dona Paula tentait de mettre le cœur à l'unisson, et s'efforçait d'éprouver autre chose que de pures répétitions mentales. En vain évoquait-elle les émotions éteintes, aucune ne renaissait de ses cendres. — Des tronçons, et rien de plus !

Si elle avait pu pénétrer dans le cœur de sa nièce, peut-être alors y eût-elle retrouvé sa propre image, et alors… Cette idée, en s'emparant de l'esprit de dona Paula, lui rendit un peu plus difficile son rôle d'infirmière. Elle était sincère ; elle soignait ce cœur qu'elle voulait voir revenir entièrement guéri à l'époux. Pécheur, on désire voir les autres pécher, pour ne pas aller seul au purgatoire. Mais ici, le péché n'existait déjà plus. Dona Paula démontrait à sa nièce la supériorité de son mari, lui dépeignait ses qualités, ses passions aussi, qui pouvaient les entraîner jusqu'à la rupture du mariage, jusqu'à la répudiation, pire que le drame.

La visite de Conrado, neuf jours après, confirma les craintes de la tante. Il fut glacial, du commencement à la fin. Venancinha en fut atterrée. Elle espérait que neuf jours de séparation adouciraient son mari. Il s'était radouci, en effet, mais il se couvrait d'un masque, et se contenait pour ne point capituler. Et cette attitude fut plus salutaire que tout le reste. La terreur de perdre son mari fut pour Venancinha le meilleur des remèdes. L'exil même n'était rien auprès.

Et voilà que, deux jours après cette visite, tandis que les deux femmes se tenaient au portail, prêtes à sortir pour la promenade journalière, elles aperçurent un cavalier qui venaient à elles. Venancinha étouffa un cri, et courut se cacher derrière le mur. Dona

Paula devina tout. Elle voulut voir le cavalier de plus près. Au bout de deux ou trois minutes, il passa devant elle. C'était un beau garçon, élégant, bien campé sur sa selle, qu'il pressait de ses fines bottes vernies. Il avait les traits de cet autre Vasco dont il était fils : la même pose un peu penchée du visage au-dessus de larges épaules, les mêmes yeux ronds et profonds.

Ce soir-là, Venancinha défila son chapelet, dès que sa tante lui eut arraché la première confidence. Elle l'avait rencontré aux courses, peu de jours après qu'il était revenu d'Europe. Quinze jours après, on le lui avait présenté au bal, et elle l'avait trouvé si bien, l'air si parisien, que le lendemain matin, elle avait parlé de lui à son mari. Conrado fronça le sourcil, et ce geste fut pour elle une révélation. Elle revit Vasco, avec plaisir d'abord, et bientôt avec trouble. Il lui parlait respectueusement, lui disait d'aimables choses : qu'elle était la plus jolie femme de Rio, la plus élégante, qu'à Paris même, il avait entendu faire son éloge, chez les Alvarenga. Il était mordant et satirique, et trouvait comme personne le mot qui porte. Il ne lui parlait pas d'amour, mais il la poursuivait de ses regards, et malgré tous ses efforts elle ne pouvait lui dérober complètement les siens. Elle se prit à penser à lui souvent, avec intérêt ; quand ils se rencontraient, le cœur lui battait. Il se peut bien qu'il ait lu alors sur son visage l'impression qu'il lui causait.

Dona Paula, penchée vers elle, écoutait cette narration, qui est ici simplement résumée et coordonnée. Sa vie était concentrée dans ses regards. La bouche mi-ouverte, elle semblait boire les paroles de sa nièce, avidement, comme un cordial. Et elle insistait pour que celle-ci lui contât tout, mais tout. Venancinha se laissait aller aux confidences. La tante avait l'air si jeune, ses ex-

hortations étaient si tendres, si pleines d'un pardon anticipé, que Venancinha éprouvait pour elle la confiance qu'inspire une amie, malgré certaines phrases sévères qui se mêlaient aux autres, et n'étaient que le reflet d'une inconsciente hypocrisie : je ne dirai pas d'un calcul, car dona Paula se leurrait elle-même. Elle ressemblait à un général invalide qui s'efforce de retrouver un peu de sa juvénile ardeur aux récits d'autres campagnes.

— Tu vois bien que ton mari avait raison, disait-elle. Quelle imprudence ! tu as été bien imprudente.

Venancinha confessa que oui, mais jura que c'était bien fini.

— J'ai peur que non. Car enfin, tu l'as aimé.

— Ma tante !..

— Et tu l'aimes encore !

— Non : je le jure. Mais que je l'aie aimé : ça, je l'avoue... Allons ! pardonnez-moi, et ne dites rien à Conrado ; je me repens si sincèrement. Oui, au début, j'ai été un peu fascinée... Que voulez-vous !...

— Il t'a fait des déclarations.

— Il m'en a fait : au théâtre, un soir, au sortir de l'opéra. Il avait pris l'habitude de venir nous chercher dans notre loge, et il m'accompagnait jusqu'à la voiture. En sortant, il m'a dit deux mots... Dona Paula n'osa point demander, par pudeur, quelles avaient été les propres paroles de l'amoureux, mais elle évoqua les circonstances, le couloir, les couples qui défilaient, les lumières, la multitude, les rumeurs des voix. Il lui fut enfin possible

de se représenter, comme en un tableau, ses propres sensations. Et elle continuait son interrogatoire avec curiosité et astuce.

— Je ne sais plus ce que j'éprouvai, continua la jeune femme, dont l'émotion croissante déliait la langue ; je ne me rappelle rien des cinq premières minutes. Je pris un air sérieux, je crois. Je demeurai en tout cas silencieuse ; il me sembla que tous les regards étaient fixés sur nous, qu'on avait entendu ce qu'il m'avait dit, et lorsque quelqu'un me saluait en souriant, je me figurais qu'il se moquait de moi. Je descendis les escaliers, je ne sais trop comment ; j'entrai dans la voiture, étrangère à ce que je faisais. Je tendis une main qui s'amollissait volontairement. Je vous jure que j'aurais voulu n'avoir rien entendu. Conrado me dit qu'il avait sommeil, et s'enfonça dans une encoignure du coupé ; et ce fut une vraie chance, car je ne sais trop ce que je lui aurais dit, s'il m'avait fallu causer. Je m'adossai à mon tour aux coussins, pendant un instant tout au plus. Je ne pouvais tenir en place. Je regardais dehors, à travers les glaces ; je ne distinguais que la clarté des réverbères, qui finit même par s'effacer à mes regards. Et je revis soudain le théâtre, les escaliers, la foule et Lui, debout à mon côté, murmurant deux mots seulement, et je ne saurais dire ce que je pensai durant tout ce temps. Mes idées s'enchevêtraient, s'obscurcissaient, une révolution s'opérait en moi.

— Et quand tu te trouvas seule ?

— Chez moi, tout en me dévêtant, je pus méditer un peu, mais pas beaucoup. Je dormis tard et mal. Le matin, je me réveillai la tête lourde. Je ne puis dire si j'étais triste ou gaie. Je me rappelle qu'il occupait beaucoup ma pensée ; et pour l'en chasser, je me promis à moi-même de tout révéler à Conrado. Mais de nouveau son image se représentait à moi. De temps à autre, je croyais en-

tendre sa voix, et je tressaillais. Je me souvins qu'en le quittant j'avais évité de correspondre à sa pression de main, et il me venait, comment dire… une sorte de regret, une crainte de l'avoir contrarié… et voilà que j'éprouvai le désir de le revoir. Pardonnez-moi, bonne tante, c'est vous qui voulez que je vous dise tout.

Pour unique réponse, dona Paula lui serra fortement la main, en faisant oui de la tête. Enfin elle ressentait les commotions d'un autre temps, au contact de ces sensations ingénument décrites. Ses yeux, parfois demi-fermés, dans la somnolence du souvenir, s'allumaient par moments d'une chaude curiosité. Elle écouta tout, jour par jour, rencontre par rencontre, jusqu'à la scène du théâtre, que sa nièce lui avait d'abord cachée. Insatiable, elle voulut être mise au courant des moindres détails : des heures d'angoisse, de désirs, de crainte, d'espérance, de découragement, de dissimulation, pénétrant dans les élans impétueux dont une créature est bouleversée en semblables circonstances. Ce n'était pas un livre qu'elle feuilletait, ni même un chapitre d'adultère, mais un prologue, intéressant et violent.

Venancinha se tut. De son côté, la tante gardait le silence, repliée sur elle-même, jusqu'au moment où, sortant de sa rêverie, elle attira sa nièce vers elle, regardant toujours sans parler, et de tout près, cette jeunesse inquiète et palpitante, cette bouche fraîche, ces yeux encore ouverts sur l'infini des illusions ; et elle ne se reprit complètement qu'en entendant la jeune femme lui demander pardon. Dona Paula lui dit tout ce que la tendresse et l'austérité d'une mère peuvent trouver à dire en semblable occurrence : elle lui parla de chasteté, d'amour conjugal, de respect de l'opinion. Elle fut si éloquente que Venancinha ne put se contenir et pleura.

On servit le thé ; mais il n'y a pas de thé possible après de certaines confidences. Venancinha se retira dans sa chambre, et, sous la clarté des lumières, elle baissa les regards pour que le valet de chambre ne remarquât point son émotion. Dona Paula demeura seule en face de la table et du domestique qui la servait. Elle mit près de vingt minutes à boire une tasse de thé et à grignoter un biscuit. Dès qu'elle se trouva seule, elle alla s'accouder à la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Il ventait doucement, et les feuilles qui s'agitaient, murmurantes, ces feuilles qui n'étaient plus celles d'antan, se montraient cependant questionneuses. « Dona Paula, disaient-elles, vous rappelez-vous les jours lointains ? » — Car c'est une originalité chez les feuilles : les générations qui vont disparaître racontent à celles qui viennent de naître tous les événements auxquels elles ont assisté, de sorte qu'elles savent tout, qu'elles interrogent sur tout : « Vous souvenez-vous des jours lointains ? »

Se souvenir… oui, elle se souvenait. Mais la sensation, réflexe tout au plus, qu'elle avait ressentie, ne persistait plus en elle. C'est en vain qu'elle se répétait les paroles de sa nièce, qu'elle humait la brise agreste de la nuit. C'est du cerveau seulement que surgissaient quelques vestiges, quelques réminiscences du passé, des tronçons et rien de plus. De nouveau le cœur se montrait rétif, et ne poussait pas plus vite que de coutume le sang dans les artères. Il manquait à la rêveuse le contact de l'autre. Et elle demeurait pourtant en face de la nuit, semblable à toutes les autres nuits, et qui n'avait plus rien de commun avec celles du temps de la Stoltz et du marquis de Parana. Et pendant ce temps-là, les négresses, qui racontaient des histoires pour échapper au sommeil, se disaient l'une à l'autre avec impatience :

— Mon Dieu ! comme la vieille dame se couche tard, ce soir.

Vivre

Voici venue la fin des temps. Ahasvérus, assis sur un rocher, regarde longuement le vol de deux aigles à l'horizon. Il médite, puis s'assoupit dans un songe : Le jour est à son déclin.

Ahasvérus. — Les temps sont révolus. Voici le seuil de l'éternité. La terre est déserte. Aucun homme, si ce n'est moi, ne respire plus l'air vivifiant. Je suis le dernier ; je puis mourir. Mourir ! Ah ! — délicieuse pensée ! Humilié, lassé, marchant sans cesse, j'ai traversé les siècles ; mais voici qu'ils s'achèvent, et je vais m'éteindre avec eux. Adieu ! vieille Nature, cieux azurés, nuages renaissants, roses d'un jour et de tous les jours, eaux vives, terre ennemie, qui n'as point dévoré ma dépouille, adieu ! L'éternel marcheur s'arrête. Que Dieu me pardonne donne s'il lui plaît ; la mort me console. Cette montagne est rude comme ma douleur ; ces aigles, qui passent, doivent être affamés comme mon désespoir. Mourrez-vous aussi, aigles divins ?

Prométhée. — Il n'y a plus de doute ; tous les hommes sont morts. La terre est nette de leur race.

Ahasvérus. — J'entends encore une voix : une voix humaine ? Cieux implacables, ne suis-je donc pas encore le dernier des humains ? Le voici… il s'approche. Qui es-tu ? J'aperçois dans tes grands yeux quelque chose qui ressemble à la lueur mystérieuse des archanges d'Israël. Ne serais-tu pas un homme ?

Prométhée. — Non.

Ahasvérus. — Tu es donc d'une race divine ?

Prométhée. — Tu l'as dit.

Ahasvérus. — Je ne te connais pas. Et qu'importe que je te connaisse ou non ? Tu n'es pas un homme : donc, je puis mourir. Je suis le dernier ; je ferme les portes de la vie.

Prométhée. — Comme l'antique Thèbes, la vie a cent portes : tu en fermes une ; les autres s'ouvriront. Tu es le dernier de ton espèce : une autre viendra, meilleure, faite non plus de boue, mais de la lumière elle-même. Homme ! le dernier de tous, la plèbe des esprits périra pour jamais ; l'élite seule reviendra sur la terre pour régir ses destinées. Les temps sont épurés. Le mal va finir ; les vents ne transporteront plus les germes mortels, ni les clameurs des opprimés, mais seulement les cantiques de l'éternel amour, et la bénédiction de l'universelle justice.

Ahasvérus. — Que peut faire à l'espèce qui va mourir avec moi tout ce délice posthume ? Crois-m'en, toi qui es immortel, la pourpre de Sidon vaut bien peu de chose pour les ossements qui se pulvérisent dans la terre. Ta fantaisie surpasse le rêve de Campanella. Sa cité idéale comportait encore des maladies et des crimes ; la tienne exclut toutes les infirmités physiques et morales. Dieu t'entende ; mais permets que j'aille mourir.

Prométhée. — Va, va. Mais d'où te vient cette hâte d'en finir avec la vie ?

Ahasvérus. — C'est celle d'un homme qui a vécu des milliers d'années. Oui, des milliers d'années. Des êtres qui n'ont respiré que pendant quelques lustres ont inventé un sentiment d'ennui, tedium vitæ, qu'il leur était impossible de connaître, au moins

dans sa rigoureuse et implacable réalité : il faut avoir, comme moi, foulé toutes les générations et toutes les ruines pour ressentir ce profond dégoût de l'existence.

Prométhée. — Des milliers d'années ?

Ahasvérus. — Mon nom est Ahasvérus. Je vivais à Jérusalem, au temps où l'on crucifia le Christ. Quand il passa devant ma porte, il tomba sous le poids de la poutre qu'il portait sur les épaules ; et moi je le repoussai, je lui criai de ne point s'arrêter, de ne point se reposer qu'il n'eût atteint le sommet de la colline où il devait être crucifié. Alors, du haut du ciel, une voix me cria que, moi aussi, il me faudrait marcher, continuellement, jusqu'à la fin des temps. Telle fut ma faute ; je n'eus point pitié de celui qui allait mourir. Et je ne sais même pourquoi j'agis ainsi. Les pharisiens disaient que le fils de Marie venait détruire la loi, qu'il était nécessaire de le tuer. Pauvre ignorant que j'étais, je voulus montrer mon zèle, et je commis cette lâche action. Que de fois j'ai vu procéder de même, depuis, dans ma longue pérégrination à travers les cités et les âges. Dans toute âme subalterne, le zèle se fait ridicule ou cruel. Tel fut mon irrémissible péché.

Prométhée. — Il fut grave, en vérité ; et la sentence fut douce. Les autres hommes ne lurent de la vie qu'un chapitre ; tu as parcouru le livre tout entier. Un chapitre ignore l'autre chapitre. Toi, qui les as lus tous, tu peux les coordonner et conclure. Il y a des pages mélancoliques, il y en a d'autres joviales et heureuses. La convulsion tragique précède le rire, la vie naît de la mort, les hirondelles et les cigognes reviennent sous les climats qu'elles avaient fuis. Tout recommence ; tu as pu t'en apercevoir, non pas dix fois, ni mille, mais incessamment et toujours. Tu as vu la splendeur des aspects terrestres guérir l'affliction de l'âme, et

l'allégresse du cœur revêtir de beauté la désolation des choses. Telle est la danse alternée de la Nature, qui donne la main gauche à Job, et la droite à Sardanapale.

Ahasvérus. — Que sais-tu de ma vie ? rien. Tu ignores la vie humaine.

Prométhée. — J'ignore la vie humaine ? moi… c'est à mourir de rire. Allons ! homme perpétuel, explique-toi. Conte-moi tout. Tu partis donc de Jérusalem…

Ahasvérus. — Oui, je partis de Jérusalem. Je commençai mon voyage à travers les temps. J'allais partout, quelle que fût la race, le culte ou la langue. Sous le soleil ou sous la neige, chez les civilisés et les barbares, sur les îles et les continents, partout où l'homme respira, j'ai respiré. Jamais plus je ne travaillai. Le travail est un refuge. Je n'ai plus connu ce refuge. Chaque matin je trouvais sur moi le viatique journalier… Tiens ! voici la dernière pièce. Va-t'en, qu'ai-je maintenant besoin de toi. (Il rejette loin de lui la monnaie.) Je ne travaillais pas ; je marchais seulement, toujours, toujours, journée sur journée, an sur an, et pendant toutes les années, et durant tous les siècles. L'éternelle justice a su ce qu'elle faisait : elle a superposé l'oisiveté à l'éternité. J'ai passé d'une génération à l'autre. Les langues en s'éteignant conservaient mon nom encastré dans leur squelette. La mémoire des faits se perdait au détour des siècles ; les héros s'estompaient dans la pénombre et l'éloignement, se dissolvaient dans le mythe ; et l'histoire tombait par lambeaux, ne conservant plus que des contours vagues et lointains, qui m'apparaissaient sous des aspects divers. Vous parlez de chapitres : ceux qui s'en sont allés à la naissance des empires ont emporté l'impression de leur perpétuité ; ceux qui ont accompagné leur chute descendirent

dans le sépulcre avec l'espoir de leur restauration. Mais sais-tu ce que peut bien être la même incessante contemplation d'événements identiques, des mêmes alternatives de prospérité et de désolation, de désolation et de prospérité, éternelles obsèques, éternels alléluias, aurores sur aurores, crépuscules sur crépuscules ?

Prométhée. — Au moins n'as-tu pas souffert, je crois ; c'est quelque chose, de ne point souffrir.

Ahasvérus. — Oui, mais j'ai tellement vu souffrir les autres hommes, qu'à la fin, leur allégresse me donnait la même sensation que les discours d'un fou. Fatalités de sang et de chair, conflits sans fin, j'ai vu passer tout cela devant mes yeux, à tel point que la nuit m'a fait perdre la volupté du jour, et que je ne distingue plus les fleurs des chardons. Tout cela se confond sur ma rétine lassée de spectacles.

Prométhée. — Mais, enfin, tu n'as rien souffert personnellement. Que dirais-je, moi qui depuis des temps immémorables suis victime de la colère divine.

Ahasvérus. — Toi ?

Prométhée. — Mon nom est Prométhée.

Ahasvérus. — Toi ! Prométhée ?

Prométhée. — Et pour quel délit ? D'un peu de limon je fis les premiers hommes, et par pitié je dérobai à leur intention le feu du ciel. Tel fut mon crime. Jupiter qui, alors, gouvernait l'Olympe, m'a condamné au plus cruel supplice. Viens, monte avec moi sur ce rocher.

Ahasvérus. — C'est une fable que tu me racontes ; je connais cette légende hellénique.

Prométhée. — Vieil incrédule ! viens voir les chaînes qui me retenaient. Le châtiment fut excessif pour une faute, qui n'en était pas une. Mais la divinité orgueilleuse et cruelle… Nous arrivons ; regarde… les voici…

Ahasvérus. — Le temps qui ronge tout n'a donc point voulu d'elles.

Prométhée. — Elles étaient l'œuvre d'une main divine : Vulcain les forgea. Deux émissaires du ciel vinrent m'attacher sur mon rocher, et un aigle, semblable à celui qui se détache sur l'horizon, me dévorait un foie sans cesse renaissant. Et je n'ai pu compter la durée d'un supplice dont tu ne saurais imaginer l'horreur.

Ahasvérus. — Dis-tu vrai ? toi Prométhée… Tu n'étais donc pas un songe de l'imagination antique ?

Prométhée. — Regarde-moi, touche mes mains ; vois si j'existe.

Ahasvérus. — Moïse a donc menti, si tu fus le créateur des premiers hommes.

Prométhée. — Tel fut mon crime, en effet.

Ahasvérus. — Oh oui, ton crime, artifice de l'enfer ; ce fut ton crime inexpiable. Tu devrais être encore attaché et dévoré durant l'éternité, toi le fauteur des maux qui m'affligèrent. J'ai manqué de pitié, c'est vrai, mais toi qui me donnas l'existence, divinité perverse, tu fus la cause originelle de tout.

Prométhée. — L'approche de la mort obscurcit-elle ta raison ?

Ahasvérus. — Oui, c'est bien toi ; je reconnais, à ce front olympique, le fort et beau Titan ; c'est toi-même ; et voici tes chaînes. Mais j'y cherche en vain la rouillure de tes larmes.

Prométhée. — Je les ai versées par ta race.

Ahasvérus. — Et combien elle a pleuré par ta faute !

Prométhée. — Écoute, ô le dernier des hommes et le dernier des ingrats.

Ahasvérus. — Je n'ai que faire de tes paroles. Ce qu'il me faut, divinité perverse, ce sont tes gémissements. Regarde les chaînes ; vois comme je les soulève de mes mains ; écoute le tintement du métal… Qui donc t'a libéré naguère ?

Prométhée. — Hercule.

Ahasvérus. — Hercule. Nous verrons s'il te rendra deux fois le même service, quand de nouveau tu seras enchaîné.

Prométhée. — Es-tu fou ?

Ahasvérus. — Le ciel t'a donné ton premier châtiment ; la terre va t'imposer le second, qui sera aussi le dernier. Hercule même ne pourra plus rompre tes liens. Vois comme je les agite ; ce sont des plumes dans mes mains. C'est que je représente la puissance des désespoirs millénaires. Je concentre en moi l'Humanité tout entière. Avant de m'effondrer dans l'abîme, j'écrirai sur cette pierre l'épitaphe d'un Monde, J'appellerai l'aigle et il viendra. Je lui dirai que le dernier homme, en quittant la terre, lui laisse un dieu à dévorer.

Prométhée. — Pauvre ignorant qui refuse un trône. Mais non, tu ne peux le refuser.

Ahasvérus. — C'est toi qui délires à présent. Allons, courbe-toi ; que j'attache tes bras. Voilà qui est fait : tu ne résisteras plus. Tu peux haleter à loisir. Bon ! les jambes, à présent…

Prométhée. — Achève, achève. Les passions terrestres se retournent contre moi. Mais moi, qui ne suis pas un homme, j'ignore l'ingratitude. Tu n'enlèveras pas une seule lettre au mot de ta destinée : elle s'accomplira tout entière. C'est toi qui seras le nouvel Hercule. Et moi, qui prophétisai la gloire de l'autre, j'annoncerai aussi la tienne. Et tu ne seras pas moins généreux que lui.

Ahasvérus. — Folie !…

Prométhée. — La vérité inconnue des hommes est traitée de folie chez les précurseurs. Allons, achève.

Ahasvérus. — La gloire ne paie rien, et elle s'éteint.

Prométhée. — Celle-ci sera immortelle. Achève, achève : montre au bec crochu de l'aigle comment il doit me dévorer les entrailles. Mais écoute… ou plutôt non, n'écoute rien : tu ne peux me comprendre,

Ahasvérus. — Parle, parle.

Prométhée. — Le monde transitoire ne peut entendre le monde éternel. Tu serviras de trait d'union entre les deux.

Ahasvérus. — Poursuis.

Prométhée. — Non. Allons !... serre-moi davantage aux poignets, pour que je ne fuie pas, pour que tu me retrouves encore au retour. Tu veux que je parle ; ne t'ai-je pas dit qu'une race nouvelle peuplera la terre, et qu'elle sera composée de l'élite des esprits de la race éteinte ? La multitude des autres périra. Noble famille ! lucide et forte : elle unira parfaitement le divin et l'humain. Les temps seront autres, mais entre le passé et l'avenir, il faut un chaînon qui les relie ; tu seras ce chaînon.

Ahasvérus. — Moi !

Prométhée. — Toi-même, toi, l'élu, toi, le roi. Le vagabond se reposera ; celui que méprisaient les hommes les gouvernera.

Ahasvérus. — Titan artificieux ! tu me trompes... roi, moi ?

Prométhée. — Toi-même. Et qui serait-ce, sinon toi. Le monde nouveau doit être relié par une tradition au monde ancien, et personne ne saurait parler de l'un à l'autre comme toi. Il n'y aura donc point d'interruption entre les deux humanités. Le parfait procédera de l'imparfait, et la bouche lui contera ses origines. Oui, tu narreras devant les nouveaux hommes tout ce que les temps révolus ont connu de mauvais et de bon. Tu revivras comme l'arbre dont on a coupé les branches sèches, pour ne laisser subsister que les vertes ; mais ici, la verdeur sera éternelle.

Ahasvérus. — Vision lumineuse ! moi-même ?...

Prométhée. — Toi-même.

Ahasvérus. — Ces yeux, ces mains... vie nouvelle et meilleure... Vision de splendeur et de justice. Car enfin, si la peine fut méritée, la rémission glorieuse de mon péché ne l'est pas moins. Je vi-

vrai… moi-même, d'une vie nouvelle et meilleure ? Mais non, tu te moques de moi.

Prométhée. — Abandonne-moi donc. Tu reviendras un jour, quand ce ciel immense s'ouvrira pour en laisser descendre les âmes de la nouvelle vie. Et tu me retrouveras tranquille ici. Va.

Ahasvérus. — Je saluerai de nouveau le soleil ?

Prométhée. — Celui-là même qui se couche : soleil ami, œil des temps, qui jamais plus n'abaissera sa paupière. Fixe-le donc si tu le peux.

Ahasvérus. — Je ne puis.

Prométhée. — Tu le pourras un jour, quand les conditions de la vie auront changé. Alors ta rétine bravera l'astre sans péril, parce que tout ce qu'il y a de meilleur dans la nature se concentrera dans l'homme futur : énergie et délicatesse, scintillance et pureté.

Ahasvérus. — Jure-moi que tu ne mens pas.

Prométhée. — Tu verras bien si je mens.

Ahasvérus. — Parle, mais parle donc… dis-moi tout.

Prométhée. — La description de la vie ne vaut pas la sensation de la vie. Cette sensation s'imposera prodigieusement à toi. Le sein d'Abraham de tes vieilles écritures n'est autre que ce monde ultérieur et parfait. Là tu retrouveras David et les prophètes. Là tu peindras devant un auditoire stupéfait, non seulement les grandes actions du monde défunt, mais aussi les maux que les nouveaux venus ne pourront connaître, maladies ou vieillesse, dol, égoïsme, hypocrisie, la vanité ridicule, la surprenante bêtise,

et le reste. L'âme aura, comme la terre, une tunique incorruptible.

Ahasvérus. — Je reverrai encore cet immense ciel bleu.

Prométhée. — Regarde… Comme il est beau.

Ahasvérus. — Beau et serein comme l'éternelle justice. Ciel magnifique, plus beau que la tente de César, je te verrai encore et toujours. Je t'adresserai mes pensées comme naguère. Tu me donneras des jours clairs et des nuits favorables…

Prométhée. — Aurores sur aurores.

Ahasvérus. — Parle, parle encore. Dis-moi tout. Et d'abord laisse-moi te délivrer de ces chaînes

Prométhée. — Qu'elles tombent sous ta main, Hercule nouveau, homme, le dernier d'un monde, et le premier d'un autre monde. Tel est ton destin, que ni toi, ni moi, ni personne ne pourrons changer. Tu es supérieur à Moïse : du haut du Nebo, il vit, au moment de mourir, toute la terre de Jéricho, apanage de sa postérité ; et le Seigneur lui dit : « Tu l'as vue de tes yeux, mais tu n'en franchiras pas les limites. » Toi, Ahasvérus, tu en passeras les bornes, et tu habiteras Jéricho.

Ahasvérus. — Mets la main sur ma tête, et que tes regards, fixés sur les miens, me pénètrent de la réalité de ta prédiction. Que je respire un peu de cette vie nouvelle et pleine… Roi, dis-tu ?

Prométhée. — Roi élu d'une race privilégiée.

Ahasvérus. — il n'en faut pas moins pour racheter le mépris où j'ai vécu. Là où une vie a craché de la boue, une autre vie mettra

une auréole. Parle toujours, parle encore..... (Son rêve continue. Les deux aigles s'approchent.)

Un aigle. — Hélas ! le dernier homme se meurt, et il songe encore à la vie.

L'autre aigle. — Et il ne l'a tant haïe que par l'attachement qu'il y portait.

Le chanoine ou métaphysique du style

Tu viens du Liban, ô mon épouse, tu viens du Liban, tu viens... Les mandragores ont exhalé leur parfum. Nous avons à notre porte toute la lignée des colombes.

« Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, dites-lui que je suis malade d'amour... »

C'est aux accents de cette mélodie du vieux drame de Judas, qu'un adjectif et un substantif se cherchaient l'un l'autre dans la cervelle du chanoine Mathias... Ne m'interromps pas, lecteur inconsidéré ; je sais bien que tu refuseras de croire à ce que je vais te dire. Pourtant, je parlerai tout de même, en dépit de ton peu de foi, parce que le jour de la conversion publique doit arriver.

Ce jour-là, — je suppose que ce sera aux environs de 2222, — le paradoxe perdra ses ailes, et revêtira la tunique de la simple vérité. Alors, ces pages mériteront plus que la louange, l'apothéose. On les traduira dans toutes les langues. Les académies et les instituts en feront un petit livre à l'usage des siècles : papier de bronze, tranches dorées, caractères d'opale emboutis, couver-

ture de vieil argent. Les gouvernements en décréteront l'enseignement dans les collèges et les lycées ; les philosophes brûleront toutes les doctrines antérieures, même les plus définitives, pour adopter cette psychologie nouvelle, la seule vraie, et tout sera dit. Jusque-là, je passerai pour un sot, comme vous l'allez voir.

Mathias, chanoine honoraire et prêcheur effectif, était en train de composer un sermon, au moment où commence cette idylle psychique.

Mathias a quarante ans, et passe son temps au milieu des livres, au fin fond de la Gamboa. On est venu lui commander un sermon pour une fête prochaine. Plongé comme il l'était dans la méditation d'une grande œuvre spirituelle arrivée par le dernier vapeur, il a d'abord refusé ; puis il a cédé aux instances.

— Monsieur l'abbé, ce sera pour vous un jeu, a dit le principal ordonnateur de la fête.

Mathias a souri d'une façon douce et discrète, comme doivent sourire les ecclésiastiques et les diplomates. Les ordonnateurs se sont retirés avec de grands gestes de vénération, pour aller annoncer la solennité dans les journaux, en faisant ressortir que le chanoine Mathias, « un des ornements du clergé brésilien », prêcherait à l'évangile. Cet « ornement du clergé » a fait perdre au chanoine l'envie de se mettre à table pour déjeuner, quand il a lu l'entrefilet, le matin, et c'est uniquement pour faire honneur à sa parole qu'il a commencé à écrire le sermon. D'abord, l'élan lui manqua. Mais au bout de quelques minutes, le travail lui devint agréable. L'inspiration, les yeux fixés au ciel, la méditation, les yeux abaissés vers la terre, se tiennent de chaque côté de sa chaise, se penchant sur le dossier pour dire au chanoine mille

choses mystiques et graves. Mathias écrit, tantôt vite, tantôt lentement. Les bandes de papier sortent de ses mains, animées et polies. Beaucoup n'ont que peu ou point de ratures. Soudain, au moment d'écrire un adjectif, il s'arrête. Il en met un autre et le raye ; un troisième n'a pas meilleure chance. Voici le nœud de l'idylle. Montons au cerveau de l'évêque.

Houp ! nous y voilà. Quelle ascension ! ami lecteur. Il y a des gens qui disent qu'au haut du Corcovado, l'impression de hauteur est telle que l'homme semble réduit à rien. Opinion liée à la terreur panique, et fausse comme Judas et comme nombre de diamants. Ne t'y arrête point, lecteur ami. Le Corcovado et l'Hymalaya sont bien peu de chose, auprès de ton cerveau qui les mesure. Nous y voilà ; c'est vraiment l'intérieur du crâne de notre chanoine. Nous avons à choisir entre les deux hémisphères cérébraux. Allons de ce côté, où naissent les substantifs ; les adjectifs naissent de l'autre côté. Cette découverte, qui m'appartient, n'est d'ailleurs pas la principale, mais elle sert de base à une autre, comme on va le voir. Oui, mon cher monsieur, les adjectifs naissent d'un côté, les substantifs de l'autre, et toute la série des vocables est ainsi divisée par suite de la différence sexuelle…

— Sexuelle ?

— Oui, Madame, sexuelle. Les mots ont un sexe. Je suis en train d'achever mon grand mémoire psycho-lexico-logique, où j'expose et où je démontre ma découverte. Les paroles ont un sexe.

— Mais alors, elles s'aiment d'amour ?

— Elles s'aiment et elles se marient. Leur mariage, c'est ce que l'on appelle le style. Avouez, Madame, que vous ne comprenez

rien à tout cela.

— Je l'avoue.

— Eh bien ! entrez ici dans la tête du chanoine ! Voilà justement que l'on soupire de ce côté. Savez-vous qui soupire ? c'est le substantif de tout à l'heure, que le chanoine a écrit sur le papier, et qui lui a fait tenir la plume en suspens. Il appelle un certain adjectif, qui n'apparaît pas : « Tu viens du Liban, tu viens… » Il parle sur ce ton parce qu'il se trouve dans la tête d'un prêtre. S'il était dans celle de n'importe quelle personne du siècle, son langage serait celui de Roméo : « Juliette et le soleil… Ah ! lève-toi, Soleil !… » Dans un cerveau ecclésiastique, il parle la langue des Écritures. En fin de compte, qu'importent les formules ? Amants de Vérone ou de Judas parlent tous le même idiome, comme il arrive au thaler et au dollar, au florin et à la livre sterling, qui sont tous un même argent.

Àtravers les circonvolutions de ce cerveau ecclésiastique, cherchons donc ce substantif, qui poursuit un adjectif. Sylvius appelle Sylvie. Écoutez : ne dirait-on pas que quelqu'un soupire aussi dans le lointain ? c'est Sylvie qui appelle Sylvius.

Ils se sont entendus et se cherchent. Quel chemin difficile et compliqué ! un cerveau est rempli de tant de choses nouvelles et de tant de vieilleries ! Le bourdonnement des idées permet à peine aux deux soupirants d'entendre leurs appels. Ne perdons pas de vue l'ardent Sylvius, qui va de côté et d'autre, monte, descend, glisse et saute. Pour ne pas tomber, il s'accroche à une racine latine ; plus loin, il aborde un psaume ; il escalade un pentamètre et continue son chemin, poussé par une force intime et irrésistible.

De temps à autre, quelque dame, — naturellement une épithète, — lui offre ses charmes juvéniles ou surannés ; mais non, ce n'est point elle qu'il attend : elle, l'unique, destinée ab eterno à cette union. Et Sylvius continue sa route, à la recherche de la prédestinée. Vous pouvez passer, yeux de toutes couleurs, corps de toutes formes, cheveux empruntés à la chevelure du soleil ou à celle de la nuit. Vous mourez sans écho, cantilènes soupirées aux accords de l'éternel violon. Sylvius ne veut point d'un amour quelconque, adventice et anonyme ; il lui faut un certain amour, nominal et prédestiné.

Tu t'effraies, lecteur : il n'y a pas de quoi. C'est seulement le chanoine qui se lève, va à la fenêtre et s'y accoude pour se reposer de l'effort. Il regarde ; il oublie le sermon et le reste. Le perroquet, sur son perchoir, lui adresse, du rebord de la fenêtre, les paroles accoutumées, et dans la cour, le dindon enfle son plumage au soleil du matin. Le soleil lui-même, reconnaissant le chanoine, charge un de ses fidèles rayons de lui présenter ses hommages. Et le rayon s'arrête à la fenêtre, et dit : « Illustre chanoine, je vous apporte les compliments de mon seigneur et père. » Toute la nature semble applaudir au retour de ce galérien de l'esprit. Lui-même est enchanté ; il porte ses regards sur l'espace, leur permet de se repaître du frais aspect des feuillages, tandis qu'il écoute le chant d'un oiseau ou les accords d'un piano. Ensuite, il s'adresse au perroquet, appelle le jardinier, se mouche, se frotte les mains, s'étire, sans plus se soucier de Sylvius et de Sylvie.

Mais Sylvius et Sylvie se soucient l'un de l'autre. Tandis que le chanoine s'occupe de tout autre chose, ils continuent à se chercher sans qu'il se doute absolument de rien. Maintenant, le che-

min est obscur ; nous passons du domaine de la conscience à celui de l'inconscient, où se fait l'élaboration confuse des idées ; les réminiscences y dorment ou y sont plongées dans un demi-sommeil. La vie informe, la multitude des germes et des détritus, des rudiments et des sédiments pullule dans ce grenier immense de l'esprit. C'est ici que sont tombés les deux soupirants, s'appelant, à la recherche l'un de l'autre. Donnez-moi la main, lectrice, accrochez-vous à moi, lecteur, et laissons-nous glisser aussi.

Vaste monde inconnu. Sylvius et Sylvie cheminent entre des embryons et des ruines. Des groupes d'idées, déduites l'une de l'autre à la façon du syllogisme, se perdent dans le tumulte des réminiscences de l'enfance et du séminaire. D'autres idées, grosses d'idées nouvelles, se traînent pesamment, soutenues par des idées vierges. Les choses et les hommes se mêlent ; Platon porte les lunettes d'un greffier de la chambre ecclésiastique ; des mandarins de toutes les classes distribuent des monnaies étrusques et chiliennes, des livres anglais et des roses pâles, si pâles qu'elles ne ressemblent plus à celles que plantait la main du chanoine, quand il était enfant. Des souvenirs pieux et d'autres familiers se croisent et se confondent. Voici les voix lointaines de la première messe ; voilà les cantilènes campagnardes qu'il entendait les négresses chanter dans sa maison, des lambeaux de sensations évanouies, ici un plaisir, là une crainte, plus loin le dégoût de choses venues chacune à leur heure, et qui gisent maintenant dans une grande unité impalpable et obscure.

« Tu viens du Liban, ô mon épouse… »

Je vous conjure, filles de Jérusalem…

Leurs voix se rapprochent de plus en plus. Voici qu'ils pénètrent dans les couches profondes de la théologie, de la philosophie, de la liturgie, de la géographie et de l'histoire, leçons anciennes, notions modernes, chaotiquement mélangés, dogme et syntaxe. La main panthéistique de Spinoza est passée ici en cachette ; nous retrouvons là le coup d'ongle de l'Ange de l'école. Mais rien de tout cela n'est Sylvius ni Sylvie. Emportés par une force intime, par une affinité secrète, ils percent à travers tous les obstacles, passent par-dessus tous les abîmes. Nous voici dans le réceptacle des sombres regrets, des dégoûts qui ont passé par le cœur du chanoine, et qui forment des taches morales auprès desquelles s'étend une teinte jaunâtre ou violacée, qui est le vague reflet de la douleur universelle. Ils passent à travers tout cela, avec la rapidité de l'amour et du désir.

Tu chancelles, lecteur ? ce n'est pas l'effet d'un cataclysme ; c'est tout simplement le chanoine qui s'assoit. Il s'est étiré à son aise, et il est revenu à sa table de travail pour se relire et continuer sa tâche. Il prend la plume, la trempe dans l'encre et l'approche du papier en se demandant quel adjectif il accolera au substantif.

Les soupirants sont justement tout près l'un de l'autre. Les voix s'élèvent ; l'enthousiasme grandit, tout le cantique passe par leurs lèvres enfiévrées. Phrases allègres, anecdotes de sacristie, caricatures, facéties, aspects bizarres et disparates, rien ne les retient. Ils ne sourient même pas. Ils vont, ils vont ; l'espace qui les sépare diminue. Demeurez, profils à demi effacés de bonnes gens ridicules qui firent rire le chanoine, et qu'il a totalement oubliés, controverses, vieilles charades, règles de jeux de cartes, et vous aussi, cellules d'idées nouvelles, esquisses de conceptions, pous-

sière qui formerez une pyramide, demeurez, attendez, désespérez, vous leur importez peu ; ils s'aiment et se cherchent.

Ils se cherchent et se trouvent enfin. Sylvius a rencontré Sylvie. Ils s'aperçoivent ; ils tombent dans les bras l'un de l'autre, haletants, mais bien payés de leurs peines. Ils se joignent, entrelacent leurs bras, et remontent tout palpitants des régions de l'inconscient dans le domaine de la conscience. « Qui est celle-ci qui revient du désert appuyée sur le sein de son bien-aimé ? » demande Sylvius comme dans le cantique. Et elle, non moins érudite, lui répond qu'elle est comme « un sceau sur son cœur », et que « l'amour est fort comme la mort ».

Et soudain le chanoine tressaille. Son visage s'illumine. Sa plume émue complète respectueusement le substantif par l'adjectif. Sylvie cheminera au côté de Sylvius pendant le sermon que le chanoine va prêcher un de ces jours, et ils iront ensemble chez l'éditeur, si le bon abbé fait publier ses écrits, ce que tout le monde ignore.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Quelques_Contes_%28Machado_-de_Assis%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.